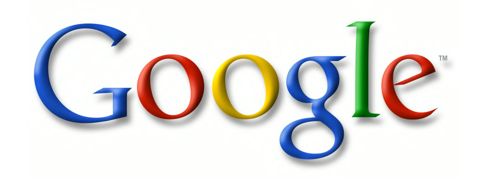







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





LA
DÉVOTION
ÉCLAIRÉE.

Se trouve A PARIS,

Chez PERISSE le jeune, Libraire, ſur
le Pont Saint-Michel, au Soleil d'or.

LA DÉVOTIO[N]
ÉCLAIRÉE,
OU
MAGASI[N]
DES DÉVOTES.

Par Madame LE PRINCE DE BEAUM[ONT]



A LYON,
Chez PIERRE BRUYSET-PONT[HUS]
à l'entrée de la rue Saint-Domini[que]
à côté du Cloître des RR. PP. Jacobi[ns].

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilege.



Noms des Interlocuteurs.

LA BONNE.

LA MARQUISE.

LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

LA MARCHANDE.

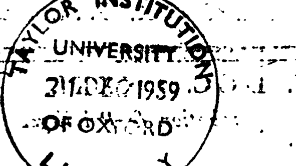
LA VEUVE.

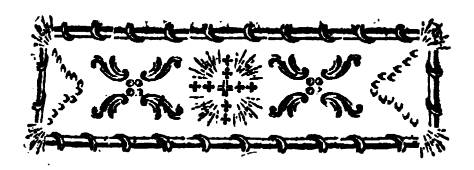
Mlle. DOROTHÉE.

Mlle. AGNÈS.

Mlle. SOPHIE.

LISETTE, *femme de chambre de la Marquise.*

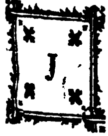




LE MAGASIN DES DÉVOTES.

PREMIERE JOURNÉE.

LA BONNE.

E vous aſſure, Meſdames, qu'après avoir réfléchi ſérieuſement ſur ce que vous m'avez demandé, je me ſuis repentie de la promeſſe que je vous ai faite, & que je ne me ſuis rendue ici que pour dégager ma parole.

Mlle. DOROTHÉE.

Et vous avez ſuppoſé apparemment que nous aurions la foibleſſe de vous la

rendre ? Non, Mademoiſelle, vous avez contracté une dette dont nous ne ſommes pas diſpoſées à vous donner quittance. Nous voulons nous donner à Dieu ſans réſerve & de la maniere que nous croirons la plus parfaite. S. Paul aſſure que la piété eſt bonne à tout ; cependant, malgré cet oracle, nous voyons aujourd'hui que la piété gâte tout, & que la dévotion eſt tellement décriée que le nom de dévote devient une injure. Nous penſons conſéquemment que la piété d'aujourd'hui n'eſt pas celle dont parle S. Paul. Vous nous avez dit mille fois que vous aviez vécu longtemps avec de vraies dévotes ; que la piété en avoit fait les perſonnes les plus aimables dans la ſociété : c'eſt cette dévotion que nous voudrions connoître, afin de la pratiquer ; ces dames ont là-deſſus les mêmes déſirs que moi.

LA MARQUISE.

Je vous avoue dans mon particulier

que je ne puis me passer d'un éclaircissement à cet égard. Il y a deux ans que j'ai pris le parti de la dévotion; j'ai sacrifié à Dieu les spectacles, le rouge, les promenades au Cours, au Luxembourg, aux Tuileries, au Palais royal; j'ai quitté les couleurs pour prendre le brun, je vais assidument aux églises. Que faut-il davantage pour être dévote? Cependant, si j'en crois Lisette, je suis devenue insupportable depuis que je veux être pieuse; elle me prêche qu'elle a connu des dévotes chez lesquelles la dévotion a produit un effet tout différent; j'ai de la bonne volonté, je voudrois connoître la vraie route de la dévotion, j'y entrerois de bon cœur. On dit que vous la connoissez, Mademoiselle; auriez-vous la cruauté de me la cacher?

Mlle. AGNÈS.

Pour moi, voici mon dernier mot. On m'avoit assuré que je trouverois de

grandes douceurs dans la dévotion; c'eſt à cette promeſſe que j'ai ſacrifié les plaiſirs du monde: on m'a trompée, je ſuis prête à tout laiſſer-là.

Mlle. SOPHIE.

J'en dirois bien autant, mais le reſpect humain m'empêche de rentrer dans le monde que j'ai quitté par une ſaillie de jeune fille. Cependant je ſuis trop malheureuſe pour que cela puiſſe durer long-temps.

LA MARCHANDE.

Si je quitte la dévotion, ce ne ſera pas par amour du monde & de ſes plaiſirs dont je ne me ſoucie guere, Dieu merci; mais pour avoir la paix avec mon mari qui ſe déſeſpere de me voir dévote.

LA PRÉSIDENTE.

Puiſque tout le monde ſe confeſſe ici, je veux auſſi déclarer ce qui me tient au cœur. On dit qu'un directeur

c'est essentiel à une dévote ; j'en ai déjà fait trois différens, & ils ont pensé me faire devenir folle.

LA VEUVE.

Et moi, je suis fort contente de la dévotion, & j'aurois bien de la peine à y renoncer, elle me rend assez heureuse ; cependant cette même Lisette prétend que je ne suis rien moins que dévote, elle me vient chanter un catéchisme dont je n'ai jamais entendu parler ; c'est de l'abnégation, des humiliations, & je ne sais combien de choses qui me paroissent petites, puériles. Elle m'a entraînée ici, & m'a dit que Mademoiselle Bonne étoit dans la grande dévotion, je la crois sur sa parole ; car je ne vois rien ici qui me l'annonce.

LA BONNE.

Elle vous a effectivement trompée, Madame. Je connois la vraie piété, je l'estime plus que toutes les choses du

monde ; je donnerois je crois de bon cœur la derniere goutte de mon ſang pour être une vraie dévote ; cependant, je l'avoue à ma honte, à peine ai-je fait les premiers pas dans la piété.

LA VEUVE.

S'il faut vous en dire mon ſentiment, Mademoiſelle, je vous crois ſur votre parole, jamais on ne pourroit me perſuader que vous êtes dévote.

LISETTE.

Oſerai-je vous demander, Madame, ſur quoi vous fondez votre jugement par rapport à Mademoiſelle Bonne ?

LA VEUVE.

Et mais cela ſaute aux yeux. Mademoiſelle porte des couleurs ; voyez comme ſa chambre eſt meublée. Je ſais de bonne part qu'elle ne communie que deux fois par mois ; je ne l'ai jamais vue dans les ſociétés pieuſes, & je ſais au contraire qu'elle voit des

dames du grand monde. J'ai appris, à n'en pouvoir douter.... Mais dirai-je tout, Mademoiſelle? j'ai peur de vous fâcher.

LA BONNE.

Non aſſurément, Madame : vous ne dites rien d'offenſant; je n'aſpire point au titre de dévote, on peut me le refuſer ſans me bleſſer.

Mlle. AGNÈS.

Cependant vous diſiez tout à l'heure que vous donneriez la derniere goutte de votre ſang pour la devenir; comment cela eſt-il compatible avec ce que vous dites actuellement que vous n'aſpirez pas au titre de dévote?

LA BONNE.

Très-compatible, ma chere; le titre n'a rien de commun avec la réalité. On peut aimer cette ſeconde choſe, & ſe ſoucier fort peu de la premiere.

Mais, laiſſons, s'il vous plaît, achever ce que Madame avoit à me dire.

LA VEUVE.

Eh bien ! puiſque vous me le permettez, on vous accuſe d'une grande molleſſe. Vous ſouffrez le vice ſans le reprendre, vous cherchez même à l'excuſer, je vous en donnerai un exemple. On parloit l'autre jour d'un ſcandale qu'avoit donné Madame....

LA BONNE.

Arrêtez, s'il vous plaît, Madame. S'il eſt certains vices que j'excuſe, il en eſt d'autres que je ne puis ſupporter. La médiſance, par exemple. Je l'ai en horreur, & je crois que le premier pas qu'on doit faire dans le chemin de la dévotion eſt de la retrancher abſolument. La premiere regle que nous mettrons donc dans nos converſations, eſt de reſpecter infiniment le prochain. Il eſt des occaſions où nous pouvons parler de nos fautes,

encore doivent-elles être rares, mais jamais de celles du prochain, à moins que ce ne ſoit aux perſonnes ſupérieures qui ont le droit & les moyens de réprimer le vice.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous, Mademoiſelle, qu'il faut rarement parler de ſes fautes; eſt-ce qu'il n'eſt pas bon de s'humilier?

LA BONNE.

Oui, Madame, & c'eſt pour cela que je dis qu'il ne faut pas parler de ſoi-même en mal. La vraie humilité conſiſte à aimer à être inconnue, oubliée. Souvent c'eſt par orgueil qu'on parle de ſes fautes; on veut occuper les autres de ſoi.

LA MARQUISE.

Je tombe des nues. Quoi, la religion conſiſte à vouloir être oubliée!

Ah ! Liſette, vous aviez raiſon ; je n'étois pas vraiment dévote. Je n'ai jamais penſé que pour l'être il ne falloit pas chercher à occuper les autres de ſoi.

LA BONNE.

Si vous n'êtes pas humble, Madame, au moins êtes-vous bien franche, & il y auroit bien du malheur ſi vous deveniez hypocrite. Ah ! ça, Meſdames, vous triomphez de mes répugnances, & je ſacrifie à la charité les ſuites déſagréables que ces entretiens pourront avoir à mon égard. S'ils tranſpiroient, je ſerois perdue de réputation, & l'on me mettroit au rang de Marie à la Coque & de ſon hiſtorien, honneur que je ne mériterai de ma vie ; mais auſſi ce n'eſt pas là ce que je crains : voici le ſujet d'une appréhenſion mieux fondée. Les profanes blaſphémeroient ce qu'ils ne connoiſſent pas. D'ailleurs, la dévotion que je veux vous faire connoître, n'a aucun trait, aucun rapport

à ce que vous connoissez; vous serez découragées à la peinture que je veux vous faire. Si vous changez de conduite, les faux dévots m'accuseront de votre désertion. En second lieu, on trouvera fort mauvais que je traite cette matiere; on dira que je m'érige en directeur, que je n'ai ni caractere, ni grace pour cela. Cela m'attirera une persécution fâcheuse. On ne considérera pas que la plupart de vous, Mesdames, vivant dans une campagne la moitié de votre vie, êtes hors de la portée des bons conseils. On me répondra qu'il y a assez de livres qui traitent de la vie spirituelle: mais ces livres vous ne les avez pas, ou ils sont d'un style trop relevé, ou vous ne savez pas les appliquer à vos circonstances particulieres. Il me semble pourtant que la confiance que Dieu vous inspire à mon égard est une marque de vocation; il connoît la droiture de mon intention; & après tout, ce sera lui qui me jugera

& non pas les hommes. Que ces derniers frondent ma conduite & mes leçons, que m'importe : ſi une ſeule de vous peut faire un ſeul acte de vraie vertu, en conſéquence de ces converſations; je ſerai amplement dédommagée.

Une perſonne qui croit que Dieu l'appelle à la perfection, ne doit rien épargner pour répondre aux vues de la miſéricorde divine à ſon égard ; & le premier pas qu'elle doit faire pour cela, eſt de prendre une juſte idée de ce que l'on appelle perfection. On cherche à s'en inſtruire ordinairement en liſant une multitude d'Auteurs qui en ont traité, & l'on néglige celui de tous les livres où l'on trouve le chemin de la perfection le mieux tracé & en moins de mots. C'eſt de la Sainte Ecriture que je vous parle, Meſdames, & ſur-tout du ſaint Evangile. Nous trouvons dans la vie de Jeſus le vrai modele de la perfection, & c'eſt à ce divin modele que doivent chercher à

reſſembler toutes celles qui veulent devenir de parfaites chrétiennes. Mais, Meſdames, avant de devenir dévotes, il faut être juſtes ; c'eſt-à-dire, que l'obſervation des Commandemens de Dieu doit précéder celle des conſeils, car les conſeils ne tendent qu'à éloigner & diminuer les obſtacles à l'accompliſſement des préceptes.

Mlle. DOROTHÉE.

Je n'entends pas bien cela, Mademoiſelle, & je vous prie de nous l'expliquer par quelque exemple.

LA BONNE.

J'entends tous les jours les gens du monde ſe plaindre des dévots. Leurs ſujets de plaintes ſont légitimes, & ils n'ont de tort réel, qu'en ce qu'ils appellent dévots des gens qui ne ſont pas même dignes de porter le nom de chrétiens. Cette femme, dit-on, depuis qu'elle eſt dévote, fait tourner la

tête à ſon mari par ſa mauvaiſe humeur. Elle critique tout, ſe fâche de tout, s'accorde tout à elle-même, & refuſe tout aux autres. Mais cette perſonne n'eſt pas une dévote. Le quatrieme commandement de Dieu ordonne d'obéir à ſes ſupérieurs. S. Paul ordonne aux femmes d'obéir à leurs maris ; on ne peut être chrétienne & négliger ces devoirs. Cette femme eſt bien loin de la pratique des conſeils, puiſqu'elle néglige les préceptes.

LA PRÉSIDENTE.

Un mot d'explication à cet égard, s'il vous plaît ; faut-il obéir à ſon mari quand il commande des choſes mauvaiſes ?

LA BONNE.

Non aſſurément, Madame ; il faut alors lui déſobéir. Mais qu'entendez-vous, je vous prie, par ces choſes mauvaiſes ?

LA PRÉSIDENTE.

De grands repas, par exemple, où l'on dépenſe un argent qui ſeroit beaucoup mieux employé en bonnes œuvres. Les préparatifs de ces repas me prennent tout mon temps, il faut en faire les honneurs, & pendant tout ce temps je ne vais ni à ſermon ni à vêpres. En vérité cela eſt bien déſagréable & me met de fort mauvaiſe humeur.

LA BONNE.

Dites-moi, je vous prie, Madame; qu'allez-vous faire au ſermon? A quoi vous occupez-vous quand vous êtes à l'égliſe?

LA PRÉSIDENTE.

Je vais au ſermon parce que cela fait plaiſir d'entendre la parole de Dieu, ſur-tout lorſqu'elle eſt prêchée par un habile prédicateur. Je vais à l'égliſe pour faire la méditation, ou dire un

grand nombre de prieres dont je ſuis chargée.

LA BONNE.

Et quelles ſont ces prieres dont vous êtes chargée? Sont-ce des pénitences de confeſſion, ou des tâches impoſées par vos directeurs?

LA PRÉSIDENTE.

Non, Mademoiſelle; ce ſont des prieres que je me ſuis promis à moi-même de ne jamais omettre. D'ailleurs, je ſuis d'un grand nombre de confréries. De celles du roſaire, du ſcapulaire, de l'adoration perpétuelle & de pluſieurs autres. Vous ſentez qu'il faut remplir les devoirs que ces engagemens impoſent. Mon mari donna il y a quinze jours un grand dîné; c'étoit précisément le jour où je devois aller paſſer une heure devant le Saint Sacrement. Quand mon heure fut venue, je plantai-là ſa compagnie, & courus

m'acquitter de mon devoir. Falloit-il facrifier Dieu aux hommes? Je ne faurois vous dire quel vacarme cela fit à la maifon; j'en ai été brouillée huit jours de fuite avec le Préfident qui m'a dit bien des duretés. Mais je me fuis confolée en penfant que je fouffrois perfécution pour la juftice.

LA BONNE.

La confiance dont vous m'honorez, Madame, va me forcer à faire un perfonnage difgracieux. Il faut vous dire des vérités dures, mais néceffaires. Rien de plus louable que la fidélité à remplir fes devoirs, & vous y avez manqué très-groffiérement; car enfin, vous êtes chrétienne avant que d'être de toutes ces confréries, & en cette qualité, l'obéiffance à votre mari, & l'affiduité à remplir les devoirs de votre état, doivent marcher avant toutes les œuvres de furérogation. Dites-moi, Mademoifelle Dorothée, pourquoi doit-on aller au fermon & à l'Eglife?

justifia & blâma Marthe du temps qu'elle passoit à lui préparer à dîner, au lieu d'écouter ses paroles comme sa sœur.

LA BONNE.

Vous entendez mal cet endroit de l'Evangile, Madame. Jesus ne blâme pas Marthe de son occupation, mais du trouble avec lequel elle agissoit. *Marthe, pourquoi vous troublez-vous?* Le trouble est toujours la marque de l'imperfection, & c'étoit la seule chose qui empêchoit l'action de Marthe d'être aussi parfaite & aussi agréable à Jesus, que la contemplation de Marie. Je suis persuadée, Madame, que vous avez fait une grande faute en quittant le dîné à moitié, & que vous répondrez à Dieu de toutes celles de votre mari en cette occasion. Je suis encore persuadée que vous pouviez mieux prier chez vous, & d'une maniere plus agréable à Dieu, qu'à l'église.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Madame, cela eût produit le même

même effet. Quitter la table pour aller à mon oratoire ou à l'église, étoit la même chose.

LA BONNE.

Nous ne nous entendons pas, Madame; je ne vous propose pas de quitter la table, il falloit y rester & prier.

LA PRÉSIDENTE.

Vous voulez badiner, Mademoiselle; comment auriez-vous voulu que je priasse en compagnie? on parloit, on chantoit. Vous voyez bien qu'il n'étoit pas possible de conserver l'attention à la priere au milieu de dix personnes qui se divertissoient.

LA BONNE.

Non, Madame, je ne vois point cela, & vous me donnez occasion de vous dire ce que les Saints ont entendu par la priere continuelle. Je vais vous montrer que cette journée qui a été pour

vous l'occasion de bien des fautes, pouvoit vous procurer une abondante moisson d'actes de vertu. Lorsque M. votre époux vous annonça qu'il s'étoit engagé pour ce dîné, il falloit réprimer si bien le mouvement de dégoût que vous donnoit cette partie, qu'il ne s'en apperçût pas ; ou si le premier mouvement vous avoit échappé, il falloit le réparer en lui disant que puisque cela lui faisoit plaisir, vous feriez tous vos efforts pour bien recevoir ses amis. Il falloit en même temps dire intérieurement : C'est à vous, ô mon Dieu, que je vais sacrifier ma répugnance : c'est à vous que je vais obéir ; car vous avez ordonné à Eve d'être soumise à son mari. Ces actes, il eût fallu les renouveler toutes les fois que votre répugnance se seroit fait sentir ; & c'eût été un excellent moyen d'acquérir l'heureuse habitude de vous vaincre. Dans tous les ordres que vous aviez à donner pour ce dîné, il falloit vous

occuper de ſaintes penſées, telles que celles-ci : Heureux temps, où débarraſſée des ſoins de cette vie, je ne ſerai occupée dans le Ciel qu'à aimer mon Dieu ! Ces ſoins que je prends ſont pour des créatures de mon Dieu, je ſouhaiterois la charité d'Abraham & celle de Tobie, lorſqu'ils rempliſſoient de pareils devoirs. Lorſque vous voyiez mettre la table : Mon Dieu, faites-moi la grace d'être admiſe au banquet céleſte. A chaque convive qui arrivoit, il falloit ſaluer ſon Ange gardien, adorer la ſainte Trinité dans ſon ame, penſer que cette perſonne eſt peut-être deſtinée à occuper dans le ciel une place plus haute que la vôtre ; qu'elle a moins abuſé des graces de Dieu que vous, pratiqué plus de vertus, commis moins de fautes, & vous encourager par-là, à la ſervir & à la bien traiter. Pendant le repas il eût fallu élever votre cœur à Dieu à l'occaſion de tout ; le remercier de ſes biens

temporels; gémir en pensant que les pauvres manquent du nécessaire, pendant que vous avez le superflu; offrir à Dieu tous les actes d'attention que vous auriez eu pour les convives; vous mortifier, en ne goûtant pas du plat qui étoit le plus à votre goût; écouter d'un air de complaisance des choses ennuyeuses, pour faire plaisir par charité à ceux qui les débitent; vous mortifier, en gardant quelques momens de silence pour laisser parler les autres; & en un mot, être fidelle à pratiquer mille autres actes de vertu, qui naissent de l'occasion, & que le Saint-Esprit indique toujours aux ames attentives & fidelles.

LA VEUVE.

Ah, Mademoiselle, que ces petites attentions sont pénibles! il est plus aisé d'aller dans une église faire une heure d'oraison.

LA BONNE.

J'en conviens, Madame; mais toute

oraiſon qui ne conduit pas-là, eſt illuſoire. L'égliſe d'une mere de famille eſt ſa maiſon ; ſa priere principale, de faire ſes actions en eſprit de priere. Elle peut, à force de réitérer des actes de foi, d'eſpérance, d'amour, parvenir à conſerver la préſence de Dieu, dans tous les inſtans & au milieu des occupations les plus propres à diſſiper ; veiller ſur ſes enfans, ſur ſes domeſtiques ; entrer dans des détails économiques ; travailler, recevoir un ami, s'appliquer à plaire à ſon époux : voilà des œuvres bien communes en apparence ; cependant elles peuvent conduire à la plus éminente ſainteté celle qui ſait les ſanctifier. Il eſt vrai que cette aſſiduité ne lui attirera pas le titre de dévote ; on la regardera comme une femme très-ordinaire, dans le temps où elle ſera parvenue à la perfection de ſon état ; mais ſon état n'en ſera que plus ſûr : elle aura tous les avantages de la vraie piété, & ſera à l'abri

des dangers de l'illuſion, de la vanité que produit toujours la ſingularité, ſi elle n'en eſt pas le principe. Enfin en ſe ſanctifiant, elle procurera le ſalut de ſon époux & de toute ſa famille, qui apprendra, par ſon exemple, le vrai moyen de ſervir Dieu en eſprit & en vérité; & elle ôtera aux libertins & aux gens du monde le prétexte de crier contre la dévotion, qu'ils accuſent de tous les travers des fauſſes dévotes.

LA PRÉSIDENTE.

Vous m'ouvrez les yeux, Mademoiſelle; mon époux a pris la dévotion en horreur, & je ſens parfaitement que je lui ai inſpiré l'averſion qu'il a pour tout ce qui s'appelle piété : mais comment parvenir à ce que vous venez de nous propoſer ? il faudroit être une ſainte.

LA BONNE.

Et quand vous vous êtes réſolue

à devenir dévote, n'avez-vous pas conçu que c'étoit vous engager à devenir une sainte ?

LA VEUVE.

Oh! je vous assure que je n'ai jamais compris que dévote & sainte fussent deux mots synonymes. La dévotion est un état qui convient quand on n'est plus d'un certain âge; on se fait dévote par décence, par ennui, par société, pour être de quelque chose. Cet état a ses devoirs tout comme un autre, mais qui ne sont pas fort pénibles, & qui assurent le salut sans mener à cette haute perfection qui fait la sainteté, & où si peu de personnes peuvent atteindre.

LA BONNE.

Hélas! Madame, il n'est que trop vrai que la dévotion qui est si fort en vogue aujourd'hui ne ressemble que trop à ce que vous venez de nous dire;

mais cette dévotion, loin d'assurer le salut, en éloigne, & est un des moyens dont le diable se sert le plus efficacement pour perdre les ames. Si on me demandoit lequel est le plus aisé ou la conversion d'un grand libertin, ou celle d'une dévote de cette espece, je n'hésiterois pas à décider pour la premiere.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà à-peu-près ce que m'insinuoient les directeurs que j'ai quittés, & ce qui m'a engagée à les abandonner.

Mlle. AGNÈS.

Ils avoient tort, je pense, & Mademoiselle Bonne aussi; car enfin la dévotion telle que celle que vous frondez, engage à des choses louables. J'aimois les habits magnifiques, & je leur en ai substitué de simples; je courois les spectacles & les bals, je n'y vais plus. La visite des églises, les conférences spi-

rituelles ont été ſubſtituées à ces plaiſirs dangereux. Je ne communiois que tous les trois mois, je le fais actuellement deux fois chaque ſemaine; je lis des livres de piété au lieu des romans; je ne manque à aucun office; ma vie n'eſt-elle pas plus édifiante aujourd'hui qu'elle n'étoit alors? Combien de jeunes filles de mon âge donnent-elles dans des intrigues dont je ſuis exempte? Nous en gémiſſons ſouvent dans notre ſociété; mais en vérité, c'eſt qu'il n'y a plus de religion, de modeſtie, de piété, & je pourrois nommer cinquante de mes anciennes compagnes qui ont mille travers dont la dévotion m'éloigne. En bonne vérité, Mademoiſelle, aimeriez-vous mieux que je vécuſſe comme elles, que de continuer ce que j'ai commencé?

LA BONNE.

Je vous le dirai hardiment, Mademoiſelle; oui, je l'aimerois mieux. Le

ſuperbe Phariſien étoit infiniment éloigné du royaume de Dieu dont l'humble Publicain étoit proche. Vous vous plaignez qu'on vous a trompée en vous promettant dans la piété des douceurs que vous n'avez jamais éprouvées : je dois vous le dire en conſcience, c'eſt que vous n'avez jamais été pieuſe. Vous rougiſſez, Mademoiſelle ; la colere & l'indignation ſe peignent dans vos yeux : j'en ai peut-être trop dit, mais vous m'avez prié de parler, & le ſilence me rendroit criminelle. Tremblez pour votre ſalut, Mademoiſelle ; ces communions multipliées & dont vous tirez ſi peu de fruit, me jettent dans une frayeur légitime à votre égard.

Mlle. AGNÈS, *ſéchement.*

Je vous en remercie, Mademoiſelle ; vous êtes charitable & très-charitable, mais vous pouvez vous diſpenſer de l'être tant à mon égard, &

pour vous en ôter les occaſions, j'ai l'honneur de vous faire ma révérence.

Mlle. DOROTHÉE.

Ah! ma chere amie, qu'allez-vous faire? Ne voyez-vous pas que vous êtes auſſi éloignée de la vraie piété que le ciel l'eſt de la terre? N'avez-vous pas conjuré Mademoiſelle de vous parler à cœur ouvert? Ne lui avez-vous pas promis une docilité ſans bornes? N'a-t-elle pas réſiſté long-temps à vos importunités avant que de ſe réſoudre à vous donner ſes conſeils? Etoit-ce pour être louée, applaudie, ou éclairée, que vous les lui avez demandés? Penſez-y bien; peut-être votre ſalut dépend-il de la victoire que vous allez remporter ſur votre orgueil; peut-être.....

Mlle. AGNÈS.

J'avoue que j'ai pris ceci trop vivement; mais il me ſemble auſſi que Mademoiſelle Bonne eſt fort imprudente

dans ce discours qu'elle vient de me tenir ; elle a des idées singulieres, faut-il qu'on les adopte ? Croit-elle qu'il ne peut y avoir d'idées justes que celles qui sortent de sa tête ? Pratique-t-elle ce qu'elle veut nous insinuer ?

LA BONNE.

Oh ! pour cela, Mademoiselle, je vous passe condamnation de tout mon cœur ; je suis bien éloignée de pratiquer ce que j'enseigne aux autres ; j'en gémis, & je demande tous les jours à Dieu la grace de conformer ma vie à mes lumieres. Devenez une vraie dévote, & vos prieres m'aideront à obtenir cette faveur. Au reste, j'avoue que je suis souvent fort imprudente, & que peut-être je l'ai été dans cette occasion ; mon amitié pour vous m'a emportée au-delà des bornes, & je vous en demande excuse. Vous devez me pardonner cette faute en faveur

du zele qui l'a produite; j'eſpere, avec la grace de Dieu, être plus circonſpecte à l'avenir.

Mlle. AGNÈS.

Je demeure confondue : au lieu de ſentir mon impertinence, vous avez la bonté de vous accuſer vous-même. Ah, que je ſuis éloignée de ces diſpoſitions ! mais comment faire pour les acquérir ? je vous ai rebutée trop vivement pour que vous daigniez prendre à l'avenir la peine de me reprendre. Vous me laiſſerez telle que je ſuis, & vous aurez raiſon; j'avoue que vous devez vous épargner une incartade telle que je viens de vous la faire, & vous ne pourrez plus vous fier aux promeſſes que je vous ferai de me corriger. Si pourtant.....

LA BONNE.

Et quand vous me manqueriez de parole, ma chere amie, aurois-je droit de m'en fâcher ? Hélas ! depuis bien

des années je fais des promesses à Dieu auxquelles je manque tous les jours ; il a la bonté & la patience de me supporter malgré mes infidélités & mes rechûtes, pourquoi m'impatienterois-je avec les autres ?

Mlle. AGNÈS.

Vous me consolez un peu ; mais, pour me rendre toute ma tranquillité, promettez-moi d'oublier si parfaitement ce qui vient de se passer, que vous agirez avec moi aussi librement que vous le faisiez auparavant.

LA BONNE.

Oui, ma chere, je vous le promets. Je vous connoissois assez pour penser que votre colere seroit de peu de durée : j'avoue cependant que je ne m'attendois pas à la voir finir si-tôt : la promptitude de votre repentir me donne de grandes espérances.

Mlle. SOPHIE.

Je suis moins vive que Mademoiselle

Agnès, mais je ſuis fort opiniâtre, & je doute que je fuſſe revenue ſi vîte. Que cela ne vous décourage pas, Mademoiſelle, j'ai bonne volonté, & ſi en me rendant vraiment dévote vous pouviez me guérir de mes ennuis & de mes dégoûts, je vous pardonnerois ce que vous pourriez me dire de plus dur. Ma paſſion eſt d'être heureuſe; je n'ai voulu me donner à Dieu que parce que je ne trouvois pas le bonheur dans le monde; j'avoue que ce motif n'eſt pas bien noble, c'eſt pourtant le mien.

LA BONNE.

Dieu ſe ſert de tout, ma chere: vous purifiez votre motif, & il vous aidera à ſouhaiter principalement ſa gloire. Après tout il ne vous défend pas de chercher à être heureuſe en lui, mais il ne veut pas que ce ſoit-là votre ſeul motif. Il faut que ce ne ſoit que le ſecond.

LA MARCHANDE.

Que diriez-vous ſi vous connoiſſiez celui qui m'a jetée dans ce que l'on appelle dévotion ? il s'en faut de beaucoup qu'il ne ſoit auſſi bon. Vous voyez que je ſuis bien éloignée d'être jolie ; j'ai une ſœur qui l'eſt beaucoup & à qui ſon viſage attire de grandes diſtinctions ; c'eſt pour me donner quelque conſidération que je me ſuis fait dévote, & cela m'a réuſſi ; en ſorte qu'aujourd'hui j'ai une ſociété plus nombreuſe, & on a plus d'égards pour moi que pour ma ſœur.

LA BONNE.

Avouer ſes fautes & ſes travers, eſt une preuve certaine du déſir qu'on a de ſe corriger. D'ailleurs, Meſdames, je crois remarquer en vous un fond de bonne volonté qui me donne de grandes eſpérances : vous avez manqué d'inſtruction, & vous avez cru que la dévotion pouvoit s'acquérir par mille

choſes qui n'y ont de rapport que quand on les fait avec un eſprit intérieur dont vous n'avez pas même l'idée. Il faut nous éclairer, & prier Dieu avec ardeur de faire paſſer dans nos cœurs les vérités qui paſſeront par nos oreilles. Demandez ſur-tout pour moi le Saint-Eſprit, pour qu'il dirige mes paroles.

LA MARQUISE.

Permettez-moi une queſtion, Mademoiſelle : Je connois des perſonnes qui ont vécu avec vous depuis long-temps & qui m'aſſurent que vous n'avez jamais été dévote. Dites-moi, je vous prie, d'où vous tirez vos lumieres ſur cet article.

LA BONNE.

J'ai paſſé ma premiere jeuneſſe avec de véritables Saints, Madame ; & c'eſt d'après leurs diſcours & leurs exemples que je me ſuis fait des idées juſtes de la dévotion. Il eût été, ce ſemble,

naturel de conformer ma vie à mes lumieres ; & si la dévotion n'eût été que ce qu'on appelle de ce nom, je vous assure que j'eusse été dévote : mais j'ai toujours eu trop de lumieres pour prendre le change. La dévotion factice eût été chez moi une hypocrisie réelle, & j'ai la fausseté en horreur, sur-tout en matiere de religion. Voilà ce qui m'a empêché jusqu'à ce temps de prendre le parti de la dévotion. Il m'en faut une de la bonne espece ou rien du tout. Je le répete, je ne puis en souffrir le masque.

LA MARQUISE.

Expliquez-nous donc bien clairement en quoi elle consiste ; il me semble qu'aussi-tôt que je connoîtrai la vraie dévotion, je m'y livrerai sans réserve, & je ne conçois pas comment vous n'avez pas suivi vos lumieres à cet égard.

LA BONNE.

Cela est pourtant facile à concevoir.

Les commencemens de la vraie piété sont bien durs : je m'explique mal, ce ne sont pas les commencemens de la piété qui sont pénibles, car Dieu sait tout adoucir aux ames de bonne volonté ; mais ce sont les démarches qu'il faut faire pour se mettre en état d'entrer dans la voie de la dévotion. Je vous l'ai dit, Mesdames, la justice en fait l'entrée ; il faut, pour y être introduite, chasser de son cœur toute iniquité, & cela est bien difficile.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, pour les grands pécheurs. Je conçois qne les personnes qui vivent dans le crime, ont des efforts bien pénibles à faire ; mais par la grace de Dieu, il n'y a aucune de nous qui ait des attaches criminelles, ou des habitudes scandaleuses.

LA BONNE.

Croyez-moi, Mesdames, c'est faute d'être instruites que nous jugeons si

favorablement de nous-mêmes. Une femme déréglée, un libertin de profession, sont aisés à toucher : tout est neuf pour eux dans la religion, tout les frappe. D'ailleurs ils ne peuvent s'étourdir sur leur situation, elle est si manifestement mauvaise, qu'ils ne peuvent la justifier à leurs propres yeux. Parvenez à les rendre attentifs, vous les ferez gémir d'un état qui conduit à l'enfer, & il est rare qu'ils ne fassent quelques efforts pour s'en tirer. Il n'en est pas de même des personnes qui ont des vices, qui, pour être moins grossiers, n'en sont pas moins criminels. L'orgueil, l'amour-propre, la jalousie qui produit la calomnie, ou du moins la médisance, menent en enfer aussi-bien que le déréglement. Ils y menent même plus sûrement, parce que ces vices ne sont point incompatibles avec la pratique extérieure des devoirs de la religion. Une femme entretenue, qui a été tant soit peu instruite, n'ose

faire ſes Pâques. Son ennemie à laquelle on n'a rien à reprocher ſur la conduite, mais qui ſe fait un plaiſir malin de la décrier, & de relever ſes fautes; cette ennemie, dis-je, communie non-ſeulement à Pâques, mais elle reçoit ſouvent le Dieu de la charité dans un cœur d'où diſtillent le fiel & l'amertume: elle entaſſe donc ſacrilege ſur ſacrilege, & court à grands pas à l'endurciſſement total. Une autre, exempte de ce vice, fait de ſon corps une idole dont elle eſt toute occupée; elle veut être aimée, cherche à plaire, & faute de s'examiner ſoigneuſement, elle ignore que ſes bonnes œuvres apparentes n'ont pour but que le déſir d'être eſtimée. Cependant la réception des ſacremens eſt multipliée. Les ſacrileges ſont donc fréquens, & elle eſt dans un état d'autant plus déplorable, que ſes défauts étant moins ſenſibles, il eſt plus difficile qu'elle s'en apperçoive. Cette autre qui fait le bien par métier, qui

demeure long-temps à genoux ſans prier, qui viſite les égliſes & les hôpitaux par habitude, dont tout le ſoin eſt d'accorder la religion à ſes goûts, vit dans une parfaite ſécurité, parce qu'elle ne fait point de fautes groſſieres : elle eſt la même après cent confeſſions & communions, qu'elle étoit auparavant. Ah ! qu'elle frémiſſe ; qu'elle tremble ; ſon état conduit à la mort, ſi elle n'eſt déjà morte. En ſuppoſant que ſes communions ne ſont que tiedes, elles vont devenir ſacrileges.

LA MARQUISE.

Savez-vous bien, Mademoiſelle, que vous me jetteriez dans le déſeſpoir. Qui pourra ſe flatter d'être ſauvé après ce que vous venez de dire ?

LA BONNE.

Auſſi l'Apôtre nous avertit-il d'opérer notre ſalut avec crainte & tremblement. Aujourd'hui, Meſdames, que la fauſſe dévotion eſt ſi fort en vogue, il eſt de devoir de réveiller les

consciences sur le danger de salut dans cet état. Mettons-nous bien dans l'esprit, que la parole de Dieu ne s'entend pas & que les Sacremens ne se reçoivent pas en vain. Ils endurcissent ceux qui ne changent pas. Si après bien des années, on se trouve toujours les mêmes sans aucune correction, sans avancement dans la piété, ah! c'est à bon droit qu'on doit trembler sur ses confessions passées. Le sang de Jesus est efficace pour guérir nos maux, quand il est reçu avec fruit par l'absolution. Une personne qui, après un sérieux examen, se trouve telle qu'elle étoit après avoir reçu si souvent la médecine salutaire que Dieu a préparée pour la guérison de nos ames, doit penser qu'il y a en elle une maladie mortelle qu'elle ignore. Elle doit se hâter de déclarer son état à un directeur éclairé, mais à le déclarer comme il faut, & se déterminer à suivre aveuglément ses conseils.

LA PRÉSIDENTE.

Votre doctrine m'eſt ſuſpecte, Mademoiſelle; on m'a toujours dit d'éviter les docteurs de la morale ſévere, qui tendent à éloigner des Sacremens, ſous prétexte du manque d'une perfection imaginaire, & à laquelle il n'eſt pas poſſible d'arriver dans cette vie. Oh, aſſurément vous n'êtes pas moliniſte, mais auguſtinienne.

LA BONNE.

Je reſpecte S. Auguſtin, Madame, & je méconnois Molina. Je vous avouerai pourtant, que ſi vous entendez par Moliniſte une perſonne éloignée des nouveautés, je me fais gloire de l'être. J'ai été élevée par les perſonnes auxquelles on attribue la morale relâchée, & voilà quelles ſont les leçons que j'en ai recues. Elles ſouhaiteroient que les Chrétiens de nos jours, fuſſent en état d'imiter ceux de la primitive égliſe qui communioient tous les jours. Elles ne demandent

demandent point ; pour accorder la communion fréquente, cette perfection qu'on admire dans les Saints, mais une ferme résolution d'y tendre : l'horreur du péché, même de ceux que l'on appelle mal-à-propos légers, & pour lesquels il ne faut pas conserver la moindre affection ; un grand désir, & des efforts pour avancer dans l'amour de Dieu, & la pratique des devoirs de son état ; désir qui, quand il est réel, est toujours efficace, & produit tôt ou tard l'avancement dans la vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Par tout ce que j'entends, il m'est aisé de comprendre que jusqu'à présent ma dévotion a été fausse, & très-fausse. Je vous l'avouerai en frémissant, je me suis confessée, j'ai communié par routine, & je suis bien déterminée à réparer ces maux par une bonne confession générale ; mais quand elle sera faite, le scrupule prendra à coup sûr la place de la fausse sécurité dans

laquelle j'ai vécu jusqu'à ce jour. Je ne pourrai jamais me rassurer sur l'approche des Sacremens. Je craindrai toujours d'être la dupe de mon amour-propre sur mes progrès dans la vertu; je tomberai dans l'extrémité opposée à celle que vous nous reprochez aujourd'hui; & je ne sais si je pourrai me résoudre à faire mes Pâques.

LA BONNE.

J'en dirois bien autant que vous, Madame, s'il falloit me déterminer par moi-même; mais, Dieu merci, je n'ai aucune inquiétude à cet égard. Ce n'est pas à moi à juger de mes progrès, c'est l'affaire de mon directeur, je ne dois que lui obéir.

LA PRÉSIDENTE.

Mais il est bien dur de remettre sa volonté entre les mains d'un autre. Je me confesse sans répugnance, & je ne crains point de déclarer mes péchés; mais ce n'est pas assez pour être dirigée;

je le sens bien, il faut découvrir ses foiblesses, ses défauts, ses penchans, ses habitudes. Il faut qu'un directeur voie à nu le fond de l'ame. Oh, cela est bien rude !

LA BONNE.

Oui & non, Madame. Cela est bien rude si vous regardez votre directeur comme un homme. Cela est aisé si vous ne voyez que Dieu en lui, & que vous soyez humble. Point de sûreté dans la dévotion sans ce préliminaire. Voyez-vous, Mesdames, je vous ai dit que j'avois vécu avec des saintes, & que leurs discours & leurs exemples m'avoient donné quelques lumieres sur les voies qui conduisent à la perfection ; hé bien, tout cela m'est bon & utile pour les autres, & ne sert absolument de rien pour moi. Quand il s'agit de décider sur ce qui me regarde ; je me trouve d'une stupidité, d'une anxiété qui ne me permet pas de m'ar-

rêter à rien. Quand j'ai voulu m'élever au-dessus de ma timidité à cet égard, il m'est toujours, ou presque toujours arrivé de me tromper. En un mot, je ne trouve de sûreté que dans l'obéissance.

Mlle. AGNÈS.

Et vous ne trouvez pas que cette confiance & cette obéissance soit la chose du monde la plus pénible à la nature ?

LA BONNE.

Bien loin de là, ma chere. C'est selon moi la chose la plus douce & la plus consolante. Trouveriez-vous qu'il fût dur & pénible de vous confier à un Ange, & de lui obéir si Dieu vous l'envoyoit du Ciel pour vous conduire ?

Mlle. AGNÈS.

Il y a bien de la différence ; un Ange me connoîtroit parfaitement, & ne pourroit me tromper. Il n'en est pas de même d'un homme.

LA BONNE.

Et pourtant vous ſeriez moins en ſûreté avec cet Ange, qu'avec un homme, parce que le premier pourroit fort bien être un Ange de ténebres. Sainte Thérefe, ſi favoriſée de Dieu, ſi accoutumée aux révélations, recut un ordre de Jeſus-Chriſt, d'aller faire une fondation dans une certaine ville. Elle communiqua cet ordre à ſon ſupérieur, qui lui défendit de l'exécuter, & elle obéit ſans murmure. Le même ordre lui fut réitéré juſqu'à trois fois, & toujours elle le déclara à ſon ſupérieur avec une ſimplicité d'enfant, ſans écouter les répugnances de l'orgueil qui n'aime pas à être refuſé. La troiſieme fois, ce ſupérieur lui permit de faire cette fondation, & lui demanda en même temps, ſi elle avoit toujours été bien aſſurée que ce fût Jeſus-Chriſt qui lui eût donné cet ordre; & ſur ce que la Sainte l'eut aſſuré qu'elle n'en avoit pas douté un moment, il

ajouta qu'il s'étonnoit qu'elle eût préféré d'obéir à ses ordres, plutôt qu'à ceux qu'elle avoit reçus immédiatement de Dieu. Cette grande sainte lui répondit ces admirables paroles, *La foi ne m'a pas donné les révélations pour me conduire, mais l'obéissance.* Imitez-la, Mesdames. L'obéissance est la pierre de touche de la véritable dévotion, & peut seule nous garantir des écueils qui l'environnent. Aussi vous répéterai-je souvent que le choix d'un bon directeur, est le premier pas qu'il faut faire dans la vie spirituelle.

LA MARQUISE.

Je connois un saint homme qui m'a proposé plusieurs fois de me diriger; je vais profiter de ses offres.

LA BONNE.

Je ne vous le conseille pas, Madame: la direction est une œuvre bien pénible; & je dis que celui qui la recherche, en connoît peu les devoirs. Un

directeur tel qu'il convient de l'avoir, craint cette charge, & ne s'ingere pas à se charger d'une ame, à moins qu'il ne soit bien persuadé que Dieu l'exige de lui. Voyez quelles précautions prit le grand saint François de Sales, avant que de se charger de Madame de Chantal. Il fut six mois entiers à prier & à faire prier, pour connoître si c'étoit la volonté de Dieu qu'il prît cette charge.

LA PRÉSIDENTE.

Sur ce pied-là, je devrois regretter mon directeur : il étoit si peu affamé de direction qu'il m'a plantée-là, à la premiere difficulté que j'ai fait de lui obéir aveuglément.

LA BONNE.

Mais, Madame, vous ne l'aviez donc pas pris pour qu'il vous déclarât la volonté de Dieu ? Vouliez-vous qu'il fît la vôtre ?

LA PRÉSIDENTE.

Non, Mademoiselle : il me semble

que je ne suis pas naturellement indocile. Mais cette obéissance aveugle me chicanoit; il me sembloit qu'on exigeoit des choses contre ma conscience; c'étoit peut-être préjugé d'éducation, mais ce préjugé m'est cher.

LA BONNE.

Vous me faites souvenir, Madame, de vous donner un avertissement de la derniere conséquence. Parmi les gens dévots comme parmi les personnes religieuses, on se sert souvent de ce mot obéissance aveugle, & je m'en servirai moi-même souvent. Mais il faut bien remarquer qu'il est sous-entendu qu'un confesseur ne doit rien commander de contraire à la loi de Dieu, au service & au bien de l'Etat & du Roi, ou de contraire aux bonnes mœurs. S'il sortoit des bornes qui lui sont prescrites à cet égard, on seroit dispensé de lui obéir, & vous avez fait très-sagement de quitter le vôtre, s'il a eu la témérité d'oublier ses obligations à cet égard.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous l'ai dit, c'étoit peut-être par préjugé que je l'ai trouvé tel. J'ai été élevé par une mere pieuſe & qui étoit extrêmement ennemie des nouveautés; elle m'a donné une grande horreur des livres défendus par l'Egliſe; or, il étoit queſtion de lire ces livres pour leſquels j'avois une répugnance invincible. Etoit-ce un ſcrupule?

LA BONNE.

Non, Madame, & vous devez bien remercier Dieu de vous avoir débarraſſée d'un tel homme. Souvenez-vous de ces paroles de ſaint Paul : Si un ange vous annonçoit un autre évangile, il faudroit lui dire anathême. C'eſt de la main des ſucceſſeurs des Apôtres que nous devons recevoir la nourriture de nos ames; tout ce qu'ils condamnent eſt un poiſon mortel qu'il faut rejeter avec horreur. Avant que de choiſir un directeur, il faut demander ardemment

les lumieres du Saint-Esprit, & bien examiner s'il a les conditions requises pour devenir notre Ananie. La premiere est une doctrine pure, & exempte de tout soupçon. Fût-il un saint en apparence, eût-il le don des miracles, s'il est rebelle aux décisions de l'Eglise, regardez-le comme un Payen & un Publicain; Jesus vous en a imposé la loi. La seconde condition est une grande pureté de mœurs; la troisieme une piété solide, & la quatriéme les lumieres: un ignorant, un imbécille doit être rejeté. Enfin il faut tâcher de trouver un homme qui ait de l'expérience. Un jeune homme se tient trop exactement aux regles générales, & il lui faut du temps pour apprendre qu'elles peuvent avoir des exceptions en des cas particuliers.

Mlle. AGNÈS.

Pourquoi avez-vous dit un homme qui a de bonnes mœurs, & ensuite un homme pieux. L'un ne renferme-t-il pas l'autre?

LA BONNE.

Cela devroit être, ma chere; les bonnes mœurs d'un Ecclésiastique sont d'avoir de la piété; mais il est pourtant vrai, grace au peu de foi qui se trouve à présent sur la terre, qu'on est fort content d'un Ecclésiastique qui a les vertus d'un honnête homme du monde. Cela ne me suffiroit pas dans mon directeur; je le souhaiterois un Saint, si cela étoit aisé à trouver; & s'il ne l'est pas encore, je veux au moins qu'il aspire à la sainteté, & qu'il ne se repose pas tranquillement dans un état de médiocrité que je ne crois pas suffisant pour le salut d'une personne consacrée à Dieu.

LA VEUVE.

C'est-à-dire, Mademoiselle, que vous vous croyez permis de juger votre directeur; je vous avoue que cela me scandalise.

LA BONNE.

C'est que vous prenez mal ma pensée,

Madame. Quand mon choix eſt fait, je ferme les yeux, & je ne vois plus que J. C. en lui; mais avant que de me déterminer, je crois qu'il eſt très-permis de prendre les plus grandes précautions pour faire un bon choix & aſſurer ma confiance. Nous en reſterons-là aujourd'hui, s'il vous plaît, Meſdames; & ſi cette premiere converſation ne vous a pas dégoûtées, nous nous reverrons après-demain à la même heure.

SECONDE JOURNÉE.

LA MARQUISE.

J'AI attendu ce moment avec impatience; il me ſemble que j'ai un grand déſir de m'inſtruire pour me donner à Dieu parfaitement, & ma pauvre Liſette fait de ſon mieux pour me ſoutenir dans cette bonne réſolution.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler,

Madame, je vous dirai que c'eſt un effet de ma reconnoiſſance. Vous m'avez fait tant de bien que je ne puis m'empêcher de vous en ſouhaiter beaucoup; or, je ſuis convaincue que le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir en cette vie, eſt d'aimer & de ſervir Dieu de toutes ſes forces. D'ailleurs Madame, vous avez une ame ſi belle, que je la crois faite pour Dieu, & le monde n'en eſt pas digne.

LA MARQUISE.

Tu as trop bonne opinion de moi, ma chere enfant, & il faut que tu ſois bien charitable; car enfin, Meſdames, je ſuis bizarre, capricieuſe, & cette bonne fille eſt ſouvent mon ſouffre-douleur. Sa patience m'édifie & m'a donné le déſir d'être pieuſe, puiſque la dévotion ſupplée ſi bien à tout; Liſette ne ſait pas lire, & eſt pourtant docteur en cette matiere.

LISETTE.

Je ne ſais où Madame a trouvé que

je ſuis dévote. Je ſuis, comme elle l'avoue elle-même, très-ignorante, je ne ſais rien que mon métier de femme de chambre; ſouvent je n'ai pas le moment d'entendre la meſſe les jours ouvriers, & il faut bien ménager mon temps pour la priere du matin & du ſoir; & puis, qu'eſt-ce que cette priere? Vous ſentez, quand on ne ſait pas lire, qu'on ne peut guere prier comme il faut. Vous êtes heureuſes, Meſdames, de pouvoir lire de belles choſes qui vous menent à Dieu.

LA BONNE.

Croyez-moi, ma chere Liſette, la ſcience nous éloigne très-ſouvent de Dieu, parce qu'elle n'eſt pas accompagnée d'humilité, & que Dieu qui réſiſte aux ſuperbes ſe plaît avec les ames qui connoiſſent leur ignorance & leur baſſeſſe.

LISETTE.

Oh! Cette ſcience me paroît bien

facile pour une perſonne comme moi. Tenez, Mademoiſelle, je ne puis penſer à Dieu ſans me voir à ſes yeux moins qu'un grain de pouſſiere que les hommes peuvent fouler aux pieds impunément & avec juſtice. Car enfin, ce grain de pouſſiere s'eſt ſoulevé contre ſon Créateur, lui a déſobéi, & mérite par conſéquent d'être mal-traité de toutes les créatures. Je vois cela ſi clairement que je ſuis toute étonnée quand on a quelque bonté pour moi, & j'en remercie le bon Dieu de tout mon cœur; c'eſt lui qui, ſans égard à mon indignité, met au cœur de ceux avec leſquels je vis, la penſée de me ſupporter, de me faire du bien; quand je penſe à cela, j'ai peine à retenir les larmes de ma reconnoiſſance.

LA BONNE.

Je penſe, ma pauvre Liſette, que vous ſeriez bien contente ſi Madame la Marquiſe vous donnoit un peu plus de

temps pour prier Dieu, & j'ai grande envie de l'en prier. Dites-moi bonnement la vérité. N'avez-vous jamais murmuré d'être si fort occupée? N'en avez-vous point eu de sentimens de peine contre Madame? N'avez-vous point envié son privilege de pouvoir à son gré aller à l'Eglise, entendre de bons sermons & faire quantité de bonnes œuvres, que vous ne pouvez imiter?

LISETTE.

Murmurer contre ma maîtresse! il faudroit que je fusse folle. Ne sais-je pas bien qu'elle me tient la place de Dieu, & que c'est à lui que j'obéis quand elle me commande quelque chose? Quant à mes prieres, j'avoue qu'il y a eu un temps où j'aurois souhaité d'aller souvent à l'église; à présent je ne pense plus à cela. J'ai pensé que je ne pouvois être mieux qu'à la place où je fais la volonté de Dieu. Or, toutes mes actions, depuis le matin jusqu'au

ſoir, ce n'eſt pas moi qui les choiſis, c'eſt Madame qui me les commande; Dieu ne me demandera pas compte de ce que je ne pourrois faire qu'en déſobéïſſant. En faiſant mon ouvrage, je m'unis à toutes les meſſes qui ſe diſent dans toutes les égliſes, je les offre à Dieu, & le ſoir il me ſemble que je les ai toutes entendues.

LA BONNE.

Et dites-moi, ma chere Liſette, quelles ſont vos occupations? détaillez-nous ce que vous faites toute la journée.

LISETTE.

Bien des fautes, bien des ſottiſes. Je vous obéirai de bon cœur, parce que j'eſpere que vous aurez la bonté de me redreſſer dans ce que je fais mal; car, je vous le répete, je ſuis très-ignorante. Je me leve à cinq heures du matin, & dans le commencement j'avois de la répugnance à ſortir du lit, car je ſuis

bien pareſſeuſe. J'ai demandé à Dieu de me donner quelque bonne penſée pour m'aider à vaincre la pareſſe, & depuis ce temps il me vient dans l'eſprit en m'éveillant : Ton maître a la bonté de te donner ce jour pour l'aimer, pour travailler pour lui ; ne perds pas un inſtant de cette journée : hélas! il y a tant de gens qui ſont morts cette nuit ; que ne donneroient-ils pas, pour avoir encore un jour où ils puſſent travailler à leur ſalut ! On diroit que cette penſée eſt comme un coup de fouet qui me réveille & me fait ſauter au bas de mon lit. Quand je m'habille, il me vient dans l'eſprit que ma pauvre ame eſt toute nue, toute pauvre ; je demande au bon Dieu de la revêtir de ſa grace ; en un mot, Mademoiſelle, je dis tout ce qui me vient dans l'eſprit, & ſouvent je m'apperçois que cela n'a pas le ſens commun. Je ſuis bien honteuſe de ne dire au bon Dieu que des platitudes, je ſouhaite d'avoir de l'eſprit pour faire

de belles prieres, & comme cela n'eſt pas poſſible, je prie Jeſus de prier pour moi. J'offre à Dieu les prieres de la Sainte Vierge & des Saints; je tourmente mon bon Ange pour qu'il prie à ma place. Enſuite je fais ma priere avec bien de la diſtraction, car on m'interrompt quelquefois à chaque inſtant. La cuiſiniere vient ſe plaindre de ce qu'elle n'a rien trouvé au marché; le laquais vient me dire qu'elle eſt de mauvaiſe humeur & qu'il ne peut plus vivre avec elle; ou bien Madame ſonne, & je ſuis ſouvent obligée de quitter cette priere dix fois.

LA BONNE.

Mais avant que d'aller voir ce que veut Madame, ou de répondre à ceux qui vous interrompent ſi mal-à-propos, ne pourriez-vous pas achever votre priere & les laiſſer gronder & murmurer tant qu'ils voudroient?

LISETTE.

J'ai voulu faire cela deux ou trois

fois, mais il ne m'a pas été possible de continuer; c'est peut-être une faute, mais j'ai des pensées à cet égard qui me tourmentent. Je n'entends jamais sonner Madame, sans qu'il ne me vienne dans l'esprit: Voilà Dieu qui t'appelle. Jugez après cela si je puis rester un seul instant sans y aller. Si je fais attendre ceux qui ont besoin de moi, je crois que le bon Dieu me demande compte de leurs impatiences & de leurs murmures; si ce sont des fermiers, des ouvriers, des gens de campagne, je me crois responsable du temps que je leur fais perdre, & j'aime mieux reprendre ma priere que de les mécontenter. C'est peut-être une faute, j'en demande pardon à Dieu, & je lui offre l'acte de charité que je fais en le quittant, ou l'acte de patience, car souvent on m'interrompt mal-à-propos, & j'aurois bien souvent envie de gronder; & je le ferois sans de certaines pensées qui me viennent dans l'esprit. Dites-

moi, s'il vous plaît, Mademoiselle, si j'offense Dieu en quittant ainsi ma priere.

LA BONNE.

Je ne le crois pas, ma chere; c'est, ce me semble, quitter Dieu pour Dieu. Mais dites-nous, je vous prie, quelles sont ces pensées qui vous viennent dans l'esprit?

LISETTE.

Que je suis la derniere des créatures, & que par conséquent il est juste que je sois leur servante; que Jesus-Christ recevoit patiemment les grands, les petits, les justes & les pécheurs; qu'il souffroit d'être interrompu dans sa retraite; qu'il ne se rebutoit point des sottes questions de ses Apôtres; que sainte Françoise, Dame Romaine, quitta quatre fois le même verset en disant l'office, pour répondre à son mari.

LA BONNE.

Mais, puisque vous ne savez pas lire,

comment avez-vous pu ſavoir tous les faits que vous venez de citer ?

LISETTE.

Madame la Marquiſe a une douzaine de filles qu'elle éleve par charité, & dont je ſuis chargée ; c'eſt ce qui prend tout mon temps. Ces filles ont à remplir une certaine tâche de travail ; nous nous ſommes accoutumées à travailler vîte, en ſorte qu'il nous reſte aſſez de temps, pour que ces filles liſent tour à tour de bons livres ; & comme Dieu m'a donné une bonne mémoire, je retiens tout.

LA BONNE.

Mais vous ne pouvez pas lire toute la journée, cela ſeroit trop pénible ; à quoi occupez-vous le reſte du temps ?

LISETTE.

Comme ces filles ſont fort pieuſes, elles m'engagent à dire l'office en travaillant ; nous diſons auſſi le chapelet,

nous chantons des cantiques, nous élevons notre cœur à Dieu, nous parlons de nos lectures.

LA BONNE.

Mais, parmi ces filles, n'y en a-t-il point qui ayent des défauts capables de vous faire impatienter quelquefois?

LISETTE.

J'en ai souvent envie, mais alors je pense qu'elles en ont moins que moi; qu'il faut bien qu'elles me supportent, & qu'il est juste que je les supporte à mon tour. D'ailleurs elles sont d'un très-bon caractere; & Dieu qui connoît ma foiblesse, a la bonté de les rendre fort dociles. Comme je connois la brutalité de mon caractere, je dis presque continuellement: O Jesus, qui êtes doux & humble de cœur, faites que mon cœur soit semblable au vôtre. Dans la crainte où je suis de leur nuire par mon ignorance & mes défauts, je ne leur parle qu'après avoir demandé

les lumieres du Saint-Esprit, & Dieu qui est la bonté même, m'accorde ce que je lui demande pour l'amour de ces filles, qui sont si bonnes & si dociles.

LA BONNE.

Il faut en remercier Dieu, Mademoiselle; j'aurois aussi une occasion de vous faire pratiquer la charité. Madame la Marquise m'a promis un livre dont j'ai besoin actuellement; elle l'a oublié, faites-moi le plaisir de l'aller prendre. C'est l'Introduction à la vie dévote.

LISETTE.

De tout mon cœur; cependant je regrette un peu les bonnes choses que vous allez dire & dont j'ai grand besoin.

LA BONNE.

Vous demandez ce que c'est que la vraie dévotion, cette fille vous en présente un excellent modele. Dans une

une vie commune, elle trouve le moyen de remplir tous les inſtans par la pratique des vertus les plus parfaites. Vous êtes heureuſe, Madame, d'avoir un tel ſujet.

LA MARQUISE.

Que ne diriez-vous pas, Mademoiſelle, ſi vous aviez occaſion de la voir de près comme moi? Son amour pour les pauvres eſt tel, qu'elle iroit nue ſi je n'y veillois; elle leur donne ſes jupes quand il ne lui reſte rien à donner. Elle a tellement mortifié ſon goût, qu'elle ne pourroit vous dire au ſortir de table ce qu'elle a mangé, tant elle y a peu d'attention.

Mlle. AGNÈS.

Une telle perſonne eſt ſans doute une ſainte; mais il y a une choſe qui m'embarraſſe. Elle dit qu'elle n'a pas toujours le temps d'entendre la ſainte Meſſe; comment fait-elle donc pour communier? car apparemment elle

approche de la ſainte table pluſieurs fois la ſemaine.

LA MARQUISE.

Dans les premiers temps de ſa demeure chez moi, elle communioit de deux jours l'un; mais le confeſſeur qui le lui permettoit, étant mort, celui qu'elle a depuis ſix mois ne lui permet plus la communion que tous les quinze jours.

Mlle. AGNÈS.

Et elle ſe ſoumet à ce retranchement? Aſſurément cet homme eſt Janſéniſte; je le laiſſerois, je vous aſſure. Et ſavez-vous, Madame, par quelle raiſon il a changé la conduite de ſon autre confeſſeur? A-t-il daigné l'en inſtruire?

LA MARQUISE.

Elle eût refuſé de l'entendre, & ſe croit obligée de ſe ſoumettre ſans examen à celui qui lui parle au nom de

Jesus-Christ. Au reste je suis bien sûre qu'il n'est pas Janséniste; il approuve beaucoup la communion fréquente, & s'il l'a ôtée à Lisette, c'est pour s'assurer, par sa soumission, de la vérité de sa vertu. Elle est bien loin d'en murmurer; elle avoue qu'elle en étoit indigne, & quel que soit son désir de recevoir le pain des forts, elle est persuadée que la communion spirituelle fait les plus grands biens, quand c'est par obéissance qu'on la substitue à la sacramentelle.

LA BONNE.

Vous voilà dépaysée, ma pauvre Agnès. Obéissance, retranchement, contradiction; voilà des mots qui sont absolument nouveaux pour vous. Cependant ce sont ces choses qui caractérisent la dévotion réelle. Vous la mettez dans l'habit, l'assiduité à l'église, de bonnes œuvres de métier, des communions fréquentes; & rien de tout cela ne me prouve la solidité

de la piété. Il me faut des vertus intérieures, sur-tout l'obéissance qui est fille de l'humilité. Mais changeons de discours; voilà notre sainte fille qui revient, & elle ne doit pas entendre ses louanges.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que je vous encourage un peu, Mademoiselle; depuis notre derniere conversation, j'ai essayé de mettre en pratique les choses que vous nous aviez recommandées. Nous avons eu un grand souper; j'en ai fait les honneurs de fort bonne grace; Monsieur le Président en a été enchanté, & fut hier de la meilleure humeur du monde. Mais ce qui m'a surpris, c'est que j'ai eu la plus grande facilité du monde à faire mes prieres le soir: en vérité, au lieu de mes distractions, j'avois de la dévotion sensible.

LA MARCHANDE.

Et moi j'ai un vrai scrupule. On prêcha hier aux Capucines; c'étoit un

excellent prédicateur, & je me préparois à l'aller entendre; j'avois déjà pris ma coiffe, & mon mari levoit les épaules. Tout d'un coup je me suis souvenue que c'étoit un jour de marché, qu'il viendroit beaucoup de monde à la boutique, & que Dieu auroit plus agréable que j'y restasse que d'aller entendre sa parole. J'ai donc ôté ma coiffe & me suis remise au comptoir. Est-ce que vous ne sortez pas, Madame, m'a dit la fille de boutique? Non, ma chere, lui ai-je répondu. Vous aurez beaucoup de monde ce matin, je veux vous aider. Mon mari a fait un grand signe de croix en criant miracle; au moins une fois en sa vie, ma femme aura été raisonnable! J'avois grande envie de me fâcher d'une telle exclamation, j'ai réprimé ce mouvement, & lui présentant la main, je lui ai dit: J'espere, avec la grace de Dieu, que ce ne sera pas la derniere fois que je ferai mon devoir. Il ouvroit de grands yeux, & ne pouvoit

en croire mes paroles. Déjà je me félicitois d'avoir remporté cette victoire; mais ma fille de boutique, qui a de la piété, m'a fait entendre qu'elle étoit scandalisée de ma conduite. Effectivement, j'ai préféré un vil intérêt aux avantages que je pouvois espérer pour mon ame; cela m'inquiete beaucoup.

LA BONNE.

Etoit-ce par un motif d'intérêt, ou seulement pour remplir les devoirs de votre état que vous avez préféré votre boutique au sermon?

LA MARCHANDE.

J'ai d'abord cru que c'étoit par un bon motif que j'étois restée chez moi; mais peut-être me trompé-je.

LA BONNE.

Soyez tranquille sur ma parole, Madame. Votre motif réel est le second. D'ailleurs, c'est une des vertus de votre

tenir de vous servir des moyens honnêtes de vous enrichir ; vous avez une famille qu'il faut établir, c'est un devoir, & cela ne vous empêchera pas de vous élever à la perfection, pourvu qu'en prenant tous les moyens légitimes de gagner du bien, vous abandonniez absolument le succès à la Providence, & que vous soyez disposée à recevoir également de la main de Dieu le gain ou la perte.

Mlle. SOPHIE.

Voilà une singuliere maniere de devenir dévote. C'est donc dans une boutique, au milieu d'un grand repas, qu'on peut parvenir à la perfection. Ne seroit-elle pas par hasard dans les assemblées, les spectacles, les bals ?

LA BONNE.

Si vous étiez née Impératrice, & que votre époux l'exigeât absolument ; que votre cœur fût absolument détaché de ces plaisirs ; que vous soupirassiez après

le moment d'en être affranchie ; que vous employassiez toute votre autorité pour en diminuer le nombre, pour en bannir l'excès ; qu'au milieu de ces amusemens frivoles, vous eussiez la force de vous occuper de Dieu, de vous distraire du plaisir ; je ne balancerois pas à vous dire que cela ne nuiroit point à votre perfection. Mais grace au Ciel vous n'êtes pas dans ce cas, & avec les conditions que j'y mets, ou plutôt que les Saints y ont mis, il n'y a pas d'agrément à se trouver à ces sortes de fêtes. Continuons à bien démêler la fausse & la vraie piété.

Je vous ai dit que le fondement de la dévotion est l'amour de la justice, c'est-à-dire, l'accomplissement des devoirs de son état. Ajoutez-y un cœur purgé du péché, & de l'affection au péché. Je ne parle pas seulement de ceux qui sont considérables, mais encore qu'on appelle mal-à-propos légers. La dévotion est le produit d'un amour plus

vif & plus ſincere pour Dieu que celui qu'on doit trouver dans le commun des Chrétiens ; vous ſentez bien que cet amour eſt incompatible avec l'attachement à ce qui déplaît à Dieu dans les petites comme dans les grandes choſes.

Mlle. DOROTHÉE.

Mais, ma Bonne, ſi on étoit dans cette heureuſe diſpoſition, on ne pécheroit plus ; qu'auroit-on à dire à confeſſe ?

LA BONNE.

Quand j'étois jeune, ma chere, j'avois à cet égard la même inquiétude que vous. Quand je ſortois de la ſainte table, encore toute remplie de Jeſus-Chriſt, pour ainſi dire, & fortement déterminée à ne le plus offenſer, je me diſois à moi-même : Mais de quoi me confeſſerai-je la premiere fois ? Hélas ! ma chere, j'aurois pu dès le lendemain recourir au ſacrement de

pénitence. Ce fond immenſe d'orgueil, d'amour de nous-mêmes, produira toujours des fruits empoiſonnés. D'ailleurs, à meſure qu'on s'approche du ſoleil de juſtice, la conſcience s'éclaire; on y découvre une fourmilliere de fautes dont on ne s'appercevoit pas auparavant, & que le déſir de plaire à Dieu, rend odieuſes & inſupportables.

LA VEUVE.

Pour moi, je vous l'avoue bonnement, j'ai beſoin de recourir aux fautes de ma vie paſſée pour m'exciter à la contrition; je ne pourrois pas en avoir une bien vive pour mes fautes journalieres; ce ſont de vraies vétilles.

LA BONNE.

Ah! Madame, que ne m'eſt-il permis de m'expliquer librement: je vous l'avoue, vous me glacez le ſang dans les veines.

LA VEUVE.

Ou vous ou moi nous avons des

idées bien fausses. Il faut nous expliquer une bonne fois. Croyez-vous que Dieu soit bien offensé par une médisance faite par habitude ou par étourderie, par des impatiences qui échappent, par quelques sentimens de vanité mal réprimés. Voilà pourtant le cercle de mes fautes journalieres; m'en connoissez-vous de plus grandes?

LA BONNE.

Je le répete, Madame, il ne me convient pas de parler. Permettez-moi de garder le silence.

LA VEUVE.

Vous dites cela d'un ton vraiment tragique, Mademoiselle; mais vous me permettrez de vous faire remarquer que ce ton est tout propre à faire croire à ces Dames que je suis coupable des plus grands excès. Expliquez-vous, je vous en conjure. D'abord, je vous donne ma parole d'honneur de ne me pas fâcher, quoi que vous puissiez

dire : j'ose vous assurer que je veux me sauver ; je crois être dans le bon chemin, & j'y suis avec sécurité. Dites-moi en conscience & au nom de Dieu si je suis dans l'erreur à cet égard ? Je veux vous mettre dans l'impossibilité de garder le silence à cet égard. Vous répondrez de mon ame si je la perds faute d'être instruite.

LA BONNE.

Après une déclaration aussi formelle, j'avoue, Madame, que mon silence seroit criminel. Vous m'interpellez au nom de Dieu de vous dire ce que je pense. Hé bien ! Madame, je vous crois dans un état très-dangereux pour le salut ; votre dévotion est illusoire, & je craindrois beaucoup pour votre ame si vous mouriez en cet état.

LA VEUVE.

Parlez-vous sérieusement, Mademoiselle ? ou voulez-vous seulement m'effrayer, pour m'engager à une plus

grande perfection ? Si vous pensez comme vous venez de me le dire, hâtez-vous de m'ouvrir les yeux ; déchirez le funeste bandeau qui les couvre. Découvrez-moi, prouvez-moi le danger de mon état, je me livrerai ensuite absolument à vos conseils.

LA BONNE.

Permettez-moi auparavant, Madame, de vous montrer toute ma confusion du rôle dont vous me chargez. Hélas ! mille fois plus coupable que vous, parce que je suis plus instruite, de quel front oserai-je tirer la paille qui est dans votre œil, pendant que je souffre la poutre qui est dans le mien ? Votre docilité, dont je suis très-édifiée, vous approche du royaume de Dieu, dont je suis encore fort éloignée. J'espere que vos prieres, par la suite, m'obtiendront le courage nécessaire pour entrer dans la voie où je vais essayer de vous guider. Permettez-moi de vous faire quelques interrogations.

Quel est le motif qui vous a fait prendre le parti de la dévotion ?

LA VEUVE.

Je vais vous répondre avec franchise. Des désagrémens éprouvés dans le monde, m'en ont d'abord inspiré un dégoût. La raison ensuite m'a montré que j'approchois de l'âge où une grande parure & des plaisirs bruyans rendent ridicule, & qu'ainsi il falloit devenir dévote assez tôt pour qu'on ne pût m'accuser de l'être par nécessité. A ces motifs s'est joint un peu de désir de faire mon salut, & d'éprouver ce bonheur si vanté par les saintes ames ?

LA BONNE.

Qu'avez-vous fait pour remplir les vues que vous vous étiez proposées ? Par où avez-vous commencé ?

LA VEUVE.

J'ai quitté les couleurs & les habits de soie, les dentelles, le rouge, les

ſpectacles. J'ai auſſi réformé mon ameublement. Je me ſuis impoſé des méditations, des prieres vocales; je ſuis entrée dans toutes les bonnes œuvres qu'on m'a propoſées, j'y dépenſe une partie de mon bien. Je fréquente les hôpitaux, les priſons : je communie ſouvent. Voilà d'un bout à l'autre ce qui conſtitue ma réforme : du reſte, je n'ai jamais vécu dans le déſordre; j'aimois le monde & les plaiſirs, je penſois plus à m'amuſer qu'à me ſauver; mais j'ai toujours eu des mœurs.

LA BONNE.

Auriez-vous voulu mourir avant cette réforme? Croyez-vous que vous viviez dans la grace de Dieu? Approchiez-vous ſouvent des ſacremens, faiſiez-vous de bonnes œuvres?

LA VEUVE.

Si l'intention fait les bonnes actions, j'en faiſois peu. Je communiois

& me confeſſois trois fois par an, parce que c'étoit l'uſage. J'allois à l'égliſe par décence, j'y liſois ſans attention des prieres où mon cœur n'avoit aucune part. Je donnois l'aumône, parce que je ſuis née pitoyable, & que je ſouffre quand je vois des malheureux.

LA BONNE.

C'eſt-à-dire, Madame, que vous étiez une honnête païenne : & avez-vous conçu une grande horreur de l'inutilité de votre vie ? Avez-vous cherché à vous bien réconcilier avec Dieu par une bonne confeſſion générale ?

LA VEUVE.

Je l'ai faite par partie ; c'eſt-à-dire, que de temps en temps j'ai rappelé quelques-unes de mes fautes, mais jamais je n'en ai fait une entiere ; je ne me croyois pas aſſez coupable pour en avoir beſoin. Je vous parle bien ſincérement, comme vous voyez.

LA BONNE.

Et cette ſincérité eſt abſolument néceſſaire pour me guider dans les conſeils que j'ai l'honneur de vous offrir. Je crois très-certainement, Madame, que vous avez manqué à l'eſſentiel. La premiere choſe par laquelle vous deviez commencer, étoit de vous bien convaincre du mauvais état dans lequel vous étiez, & des crimes de votre vie.

LA VEUVE.

Mais, Mademoiſelle, n'employez-vous pas un terme trop fort? Je vous l'ai dit, ma vie étoit inutile, mais elle n'étoit pas criminelle.

LA BONNE.

O funeſte effet du péché! tu nous aveugles, tu nous ôtes le ſentiment. Si on pouvoit vous convaincre d'avoir été ingrate envers la derniere des créatures

de qui vous auriez reçu quelque ſervice, vous en rougiriez, & vous vous croiriez bien coupable; mais ſi vous aviez cherché à rendre le mal pour le bien, vous ne pourriez vous diſſimuler à vous-même que vous ſeriez digne de tous les mépris. Si on pouvoit vous prouver que ſans égard pour la juſtice, vous avez refuſé le ſalaire des ouvriers, le gage des domeſtiques; que vous avez tâché de vous approprier le bien d'autrui par toutes ſortes de voies, votre conſcience vous forceroit à prendre rang parmi les victimes de la vindicte publique. Si votre cœur vous reprochoit de n'avoir eu aucun amour pour ceux qui vous ont donné la vie, d'avoir regardé les ſoins qu'ils ont pris de votre éducation, avec une brutale indifférence, de ne leur avoir rendu aucun des devoirs que la nature exige. Ah! vous auriez horreur de vous-même, vous ne pourriez vous empêcher d'être en proie aux repentirs les plus cuiſans.

Cependant, dans tout ce que je viens de vous dire, vous n'auriez offensé que de foibles créatures, auxquelles vous ne devez rien ou presque rien, en comparaison de ce que vous devez à votre auteur ; & cependant vous avez peine à vous trouver criminelle à ses yeux. N'y aura-t-il que le plus grand de tous les Etres, l'Etre infini, qu'on puisse négliger impunément ? N'y aura-t-il que le plus tendre de tous les peres, le plus aimable des bienfaicteurs, qu'on puisse oublier sans honte, négliger sans remords ? Viles créatures, tirées du néant pour connoître, aimer & servir notre Dieu, nous regarderons-nous comme innocentes, après avoir agi toute notre vie d'une maniere absolument opposée aux fins de notre création ! Ah ! Mesdames, une conversion qui ne nous pénetre pas d'horreur pour notre vie passée, qui ne nous montre pas à nos propres yeux comme criminelles, & très-criminelles, est une con-

version fausse, & qui ne fait qu'ajouter de nouveaux crimes aux crimes précédens. Une ame vraiment convertie, quand elle n'auroit qu'un seul péché véniel à se reprocher, a des motifs suffisans pour passer le reste de sa vie dans la pénitence & dans les larmes.

LA PRÉSIDENTE.

Que vous m'effrayez, Mademoiselle! Ah! je n'en puis douter, ma conversion n'a pas été réelle; je n'ai jamais senti cette douleur de ma vie passée, dont je me sens pénétrée à ce moment. Je n'ai point eu cette horreur de moi-même, qui eût détruit l'orgueil, l'amour-propre, & qui m'eût rendu insensible aux mauvais procédés, par la pensée que j'en mérite davantage.

Mlle. SOPHIE.

Vous nous ouvrez une carriere inconnue. J'ai fait une confession géné-

rale, à la vérité ; mais ç'a été ſeulement par uſage, & je croyois n'avoir que des complimens à me faire ſur la légéreté des fautes dont je me ſuis accuſée.

Mlle. AGNÈS.

J'avois bien eu quelques-unes des penſées de Mademoiſelle Bonne à cet égard ; mais je les traitois de ſcrupules & de chimeres.

Mlle. DOROTHÉE.

A l'aide d'une excellente éducation, j'ai eu des lumieres plus juſtes, & de grandes peines ſur ma confeſſion générale ; je voulois en refaire une autre, mais ma Bonne, qui juſqu'à préſent a été mon unique directeur, ne me l'a pas permis.

LA BONNE.

Je conçois bien, ma chere, que votre confeſſion générale n'a pas eu toute ſa perfection ; mais je ſais qu'elle

a été exacte, & que vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour vous exciter à la contrition ; conséquemment il faut vous en tenir-là pour le présent. Je ne vous dis pas qu'il n'arrive des circonstances, par la suite, dans lesquelles vous pourrez la recommencer. Si vous preniez un état fixe, par exemple; si Dieu vous faisoit la grace de vous éclairer d'une maniere plus particuliere sur l'horreur du péché, je vous conseillerois de repasser au moins sur les principales fautes de votre vie; jusqu'à ce temps, je crois que vous devez rester tranquille, parce que vous n'avez aucun motif raisonnable de douter de la bonté de cette confession. Mais celles qui l'ont faite légérement, sans les préparations suffisantes, sans s'être bien convaincues de l'horreur du péché, doivent sans contredit en faire une nouvelle. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour; il faut, dans une bonne retraite, prendre un temps

ſuffiſant pour ſonder les replis du cœur qu'on veut purifier : il faut ſur-tout méditer long-temps ſur les motifs capables d'exciter en nous une grande douleur. Convaincues de notre impuiſſance à connoître la laideur & la difformité du péché, il faut par des prieres ferventes, attirer le Saint-Eſprit ; lui ſeul peut former en nous ce cœur contrit & humilié que Dieu ne rebute jamais ; il faut donc l'attirer par toutes ſortes de moyens ; la priere, comme je vous l'ai déjà dit, des aumônes, des mortifications. On ne peut en trop faire pour obtenir cette grace, la plus grande de toutes ; car enfin, Meſdames, notre ſalut éternel en dépend. J'ai lu, il y a bien des années, une excellente comparaiſon à ce ſujet. L'auteur remarquoit qu'il y avoit un grand nombre de fauſſes converſions, dans leſquelles on tâchoit de s'étourdir ſur une confeſſion mal faite, par toutes ſortes de bonnes œuvres auxquelles le diable ne s'oppoſe

pas; & il ajoutoit: Un geolier qui est sûr des portes de la prison dont il garde les clefs, n'a point d'inquiétude de voir ses prisonniers se promener en long & en large dans une cour environnée de hautes murailles. Il en est de même du diable; le péché est une prison dont on ne peut sortir que par la confession. Tant qu'il a cette clef, il s'embarrasse peu que le pécheur cherche à se rassurer par de bonnes œuvres; au contraire, il emploie tous ses efforts pour l'endormir dans ce dangereux état, de peur qu'il ne pense à se servir de cette clef, unique ressource à sa misere. Ne comptez jamais, je ne dis pas sur une dévotion solide, mais sur le salut avant que d'avoir ôté de votre cœur le poison qui le suffoque. Vous êtes dans une maladie mortelle; il faut ôter cette cause de mort, sans quoi il ne faut point vous attendre à une convalescence parfaite.

LISETTE

LISETTE.

Heureusement, Mademoiselle, vous n'avez point ici de scrupuleuses, sans quoi vous risqueriez de les rendre folles.

LA BONNE.

Vous avez raison, ma chere Lisette; mais les vraies scrupuleuses ne sont pas aussi communes qu'on se l'imagine : si jamais quelques-unes de vous le deviennent, il y a un bon remede. Il faut une bonne fois découvrir son ame toute entiere à un bon directeur, & ensuite s'abandonner aveuglément à sa conduite, sans se permettre le moindre retour; mais nous n'en sommes pas-là, & si ces Dames prennent les moyens que j'ose leur proposer, nous n'aurons pas ce défaut à combattre; car il vient ordinairement de foiblesse d'esprit, ou d'une dévotion prise de travers.

LA MARQUISE.

Je suis bien déterminée, Mademoi-

selle, à suivre vos conseils, & je commencerai, s'il plaît à Dieu, par une bonne retraite de huit jours.

LA MARCHANDE.

Vous êtes bienheureuse, Madame, de pouvoir disposer de vôtre temps. Pour moi, clouée dans ma maison, je ne puis espérer d'obtenir de mon époux un temps si considérable; cela feroit des querelles qui ne finiroient point.

LA PRÉSIDENTE.

J'en dis autant. Le Président regarderoit cette retraite comme un nouveau prétexte de me soustraire à ce qu'il appelle mes devoirs. Comment faudra-t-il que je fasse, Mademoiselle? je sais qu'en essuyant bien des querelles, je puis l'emporter à la fin.

LA BONNE.

C'est de quoi il faut bien vous garder, Mesdames. A quelle heure vous levez-vous ordinairement?

LA PRÉSIDENTE.

A dix heures du matin. Je me retire à onze heures chez moi ; mais j'ai une antipathie à me coucher que je ne puis vaincre, & il est toujours plus d'une heure avant que j'entre dans mon lit ; vous sentez bien qu'il faut se lever tard.

LA BONNE.

Non, Madame, je ne sens point cela ; voici, au contraire, ce que je pense. C'est que le premier sacrifice que vous devez offrir à Dieu pour en obtenir la contrition, est cette mauvaise habitude. En vous couchant à onze heures, vous pouvez vous lever à six.

LA PRÉSIDENTE.

Miséricorde ! me lever à six heures ! pensez-vous bien que je n'aurois que quatre heures à dormir ? car il m'est absolument impossible de m'endormir avant que d'avoir entendu sonner deux heures du matin.

LA BONNE.

Oh ! je connois ces impoſſibilités, & à cet égard je ſuis impitoyable. Levez-vous huit jours de ſuite à ſix Heures, au riſque de combattre le ſommeil toute la journée, & je vous aſſure que vous vous endormirez en mettant la tête ſur le chevet.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous aſſure que je ſerois toute la journée malade comme un chien, & par conſéquent d'une humeur inſupportable. Mes femmes tremblent quand quelque événement extraordinaire m'oblige à me lever une heure plus matin ; elles en portent la peine, & il n'eſt pas poſſible de rien faire ces jours-là qui ſoit à ma fantaiſie.

LA BONNE.

Oui, mais ſi vous deveniez vraiment pieuſe, vous n'aurez plus de fantaiſies ; vous ne connoîtrez plus l'humeur ; on

vous verra toujours égale, & votre douceur deviendra indépendante de toutes ces miseres.

LA MARCHANDE.

Je ne me leve pas plus matin que Madame, quoique je me couche de meilleure heure; mais depuis quelques années, j'ai une santé si délicate, que je suis obligée à bien des ménagemens; c'est un de mes sujets de peine contre mon époux; il est à cet égard d'une dureté insupportable, & dit qu'il suffit d'être dévote pour devenir malade & délicate.

LA BONNE.

Je vous l'avouerai, Madame, il y a malheureusement un grand nombre de fausses dévotes qui ne justifient que trop ce reproche. Une femme du plus grand monde, rougiroit d'avoir pour son corps la moitié des attentions qu'ont ces sortes de femmes. Mais quelle est donc votre maladie? Vous

avez un embonpoint, une fraîcheur qui ſemblent indiquer une ſanté parfaite.

LA MARCHANDE.

C'eſt ce qui me déſeſpere, je ſouffre & l'on ne me plaint pas : les Médecins diſent que j'ai des vapeurs.

LA BONNE.

Oh! j'ai des remedes ſpécifiques contre cette maladie ; & ſi vous voulez vous abandonner à ma conduite, je vous promets de vous guérir radicalement. La priere, le travail, ſont deux moyens infaillibles de recouvrer votre ſanté ; mais il faut du courage. Commencez par reſter moins au lit ; à notre âge, Meſdames, ſept heures de ſommeil ſuffiſent, & c'eſt déjà beaucoup ; je ne donne qu'une heure de plus à cette jeuneſſe qui diſſipe beaucoup plus que nous. Ce temps dérobé au ſommeil, ou pour parler françois, à la molleſſe, vous fournit déjà quatre heures que vous pouvez employer

à vous disposer à la confession par la retraite.

LA MARCHANDE.

J'aurai un si grand mal de tête, que je serai incapable de la moindre application; jugez si je pourrai faire les efforts suffisans pour me rappeler mes fautes, & pour m'exciter à cette vive douleur que vous exigez.

LA BONNE.

En vérité, Madame, ce n'est pas moi qui l'exige, c'est J. C. Vous ne pourrez prier, dites-vous: hé bien, vous souffrirez, & c'est une excellente priere. La contrition est un don du Ciel; Dieu demande, pour nous l'accorder, que nous fassions tout ce qui dépend de nous; mais c'est lui seul qui la donne; & un moyen infaillible pour l'obtenir, est la mortification. Commencez par celle-ci; j'ose vous promettre de sa part que vous serez amplement récompensée de cette ba-

gatelle, qui ne ſera plus pénible dans quinze jours.

Mlle. AGNÈS.

Savez-vous bien, ma Bonne, que vous êtes extrêmement dure ? Il ne ſeroit pas bon de vous avoir pour directeur. Comme vous y allez !

LA PRÉSIDENTE.

Je ne ſais pourquoi, mais cela ne m'effraye pas, & j'ai un mouvement bien vif, qui me porte à m'abandonner abſolument à ſa conduite.

LA BONNE.

Vous me faites trop d'honneur, Madame ; mais cet emploi ne convient ni à mon état ni à mon goût : je n'ai point de vocation pour cela.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ! Mademoiſelle, vous n'avez point de vocation pour faire des actes de charité, pour répondre à

la confiance d'une amie qui veut n'avoir rien de réſervé pour vous ? Eſt-ce par haſard que Dieu m'inſpire cette confiance ? Eſt-ce pour vous ſeule qu'il vous a miſe dans les occaſions de connoître en quoi conſiſtoit la vraie vertu ? Voulez-vous enfouir le talent du pere de famille ?

LA MARCHANDE.

Ajoutez une nouvelle preuve de la vocation de Mademoiſelle à cet égard. C'eſt que moi, la moins docile de toutes les créatures, me ſens comme entraînée & forcée à lui promettre une obéiſſance ſans bornes. C'eſt que je ne l'ai pas déviſagée il n'y a qu'un moment. Elle m'a fait entendre très-poliment que je ſuis une malade imaginaire : or, c'eſt-là le point délicat ; c'eſt m'outrager que de douter de mes maux, & il n'y a qu'elle au monde qui puiſſe m'avoir dit impunément une telle choſe.

Mlle. AGNÈS.

Vous me tentez, Meſdames; mais je réſiſte courageuſement à la tentation; ma Bonne eſt trop ſévere. Si pourtant je pouvois me perſuader qu'en ſuivant ſon conſeil, je trouverois cette paix, ce bonheur après lequel je cours.

LA BONNE.

Vous le trouverez difficilement, tant qu'il ſera l'unique but de votre recherche. Pourquoi voudriez-vous que Dieu payât vos dettes? Si à ce motif d'amour-propre, vous joigniez au moins un peu du déſir de plaire à Dieu, on pourroit eſpérer.

LA VEUVE.

Eh! Meſdames, imitez mon ſilence; ne voyez-vous pas bien que Mademoiſelle n'eſt effrayée que du *nom*, & non pas de la choſe? Elle a bien fait auprès de moi aujourd'hui l'office d'un

directeur. Y en auroit-il un qui fût entré dans de plus grands détails? Elle s'est trop avancée pour oser reculer; & après avoir jeté le trouble dans nos consciences, il y auroit, à nous abandonner, une barbarie dont je ne la crois pas capable. Continuez, Mademoiselle, à nous dire comment il faut faire cette confession générale que vous nous avez démontré être absolument nécessaire à notre salut. Vous nous laisserez ensuite si vous l'osez.

LA BONNE.

Je vois bien, Mesdames, que je me suis trop avancée; mon amitié pour vous m'a fait commettre une imprudence sur laquelle je n'ai pas réfléchi. Cela peut me donner un grand ridicule; mais si vous profitez d'une seule des choses que j'aurai l'honneur de vous dire, cela me dédommagera de tout. Dans la vérité, je ne sais pas pourquoi j'hésite; ne diroit-on pas que ce que je dis vient de moi? Ma doctrine

n'eſt pas ma doctrine ; je ne ſuis que le canal par où paſſent des vérités que j'ai entendues & que je ne fais que répéter ; ma répugnance eſt une ruſe de l'amour - propre, qui prévient ce que l'on pourroit me dire ; je ne l'écouterai plus. Il eſt donc queſtion, Meſdames, de conſulter d'habiles gens ſur vos confeſſions paſſées, & s'ils vous déterminent à les réparer par une confeſſion générale, de vous y préparer par une bonne retraite, que celles qui ne ſont pas maîtreſſes d'elles-mêmes, feront au milieu de leurs occupations journalieres, en ſe faiſant une ſolitude au fond de leur cœur, d'où elles crieront ſans relâche au Pere des miſéricordes pour en obtenir le Saint-Eſprit.

LA MARCHANDE.

Avant que de nous quitter, Mademoiſelle, dites-moi, je vous prie, ſi je dois céder ou non à mon époux dans

une chofe qu'il exige. Cette robe brune, ce linge uni le choque; il me tourmente pour m'habiller comme les autres. Dois-je lui obéir ou non?

LA BONNE.

J'ai lu dans la fainte Ecriture, que l'obéiffance vaut mieux que le facrifice; je décide, d'après le Saint-Efprit, que vous devez vous habiller de la maniere qui fera la plus agréable à votre époux, & je crois que la vanité n'y gagnera rien. Parlons de bonne foi. Mettez-vous moins de temps à votre toilette que vous n'en perdiez autrefois? Je foupçonne qu'il en a fallu beaucoup pour arranger cette coiffure où un pli ne paffe pas l'autre; & fans faire un jugement téméraire, la parure la plus brillante n'eft pas équivalente à cette exceffive propreté qui brille fur vous. Je gagerois qu'il y a plus de cinquante épingles à cette robe pour effacer le moindre petit pli.

LA MARCHANDE.

Et vous gagneriez : quand les habits ſont ſimples, il faut qu'ils ſoient arrangés d'une certaine façon... Vous riez !

LA BONNE.

Oui, de l'artifice de l'amour-propre qui trouve le ſecret, chez la plus grande partie des dévotes, d'accommoder la gloire du renoncement aux parures, avec tous les raffinemens de la vanité des toilettes.

LA MARQUISE.

Mais il faut donc renoncer à la mortification de la vanité dans les habits, du faſte, de la magnificence.

LA BONNE.

Oh que non, Madame. C'eſt le premier ſacrifice que Dieu demande à une femme, parce que c'eſt ſa paſſion dominante ; mais il faut bien ſe garder de ſubſtituer au luxe une ſimplicité faſtueuſe où la vanité ne

perd rien. Il faut, Meſdames, des vertus cachées, ne rien afficher, ſe tenir dans la décence de ſon état & dans les regles de la plus auſtere modeſtie. Au lieu d'une robe brune, prenez-en une dont la couleur vous déplaiſe. Ne chicanez pas la couturiere quand elle n'eſt pas faite dans l'exacte perfection : abandonnez à vos femmes de chambre le ſoin de l'arrangement.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! que les miennes vous ſeroient obligées ſi elles pouvoient vous entendre ; je ſuis obligée d'en changer fort ſouvent, parce que je ſuis inexorable ſur les fautes de la toilette : mon époux en badine ſouvent, & dit qu'il faut être dévote pour connoître toutes les délicateſſes du goût ; diſtinguer entre le bien, le mieux, & le parfait.

LA BONNE.

Ah ! pauvre dévotion, combien de forfaits on t'impute, que tu ne commis

jamais ! Ah ça, Mesdames, il faut la venger, & montrer que loin d'autoriser ces petitesses, elle sait en corriger absolument, aussi-bien que des autres défauts.

Mlle. AGNÈS.

La vraie dévotion, dites-vous, Mademoiselle, corrige de l'humeur, de l'impatience, du luxe; elle déteste la singularité, renvoie chacun à l'observation des devoirs de son état. J'en conclus que la terre deviendroit un ciel si elle étoit peuplée de vraies dévotes.

LA BONNE.

Et vous concluez juste, Mademoiselle : il est bien doux de vivre avec des Saints, & toutes les fois que l'on rencontre une personne dont la dévotion a rendu le commerce pénible, on en peut conclure hardiment que sa piété n'est pas de la bonne espece.

LA PRÉSIDENTE.

J'en conclus contre la mienne; car

il eſt vrai que j'étois plus ſupportable étant mondaine que je ne le ſuis aujourd'hui.

LA BONNE.

La vraie dévotion portant ſans ceſſe à modérer ſes paſſions, à s'oublier ſoi-même, il eſt clair qu'elle doit être très-commode pour ceux avec leſquels on vit. C'eſt à cet oubli de ſoi-même, à la charité pour les autres, qu'on peut connoître les progrès qu'on fait dans le bien, & non à des ſentimens oiſifs qui ne ſont propres qu'à nourrir l'orgueil. Adieu, Meſdames; nous ſerons huit jours ſans nous voir; je veux vous laiſſer tout ce temps pour vous préparer à votre confeſſion générale.

TROISIEME JOURNÉE.

LA BONNE.

JE ne ſais ſi c'eſt un effet de mon imagination prévenue; mais il me ſemble, Meſdames, que je vois ſur vos viſages

un air de tranquillité & de paix qui m'annonce une conſcience calme & prête à rentrer en grace avec Dieu : j'en excepte pourtant notre chere veuve, qui me paroît horriblement changée. Avez-vous été incommodée, Madame ?

LA VEUVE.

Ah ! Mademoiſelle, j'ai cru ne vous revoir jamais, & depuis le moment de notre ſéparation, j'ai éprouvé des ſituations ſi triſtes, ſi déſolantes, ſi déſeſpérantes même, que j'ai craint plus d'une fois d'y ſuccomber. Quel rideau avez-vous tiré, & que ne vous dois-je pas pour m'avoir réveillée du ſommeil funeſte dans lequel j'étois enſévelie ! hélas ! il me conduiſoit à la mort.

LA BONNE.

Levez les yeux vers les montagnes céleſtes, Madame ; c'eſt de là qu'eſt venu votre ſecours. Mais qu'avez-vous

donc découvert de nouveau qui puisse vous avoir occasionné ce redoublement de peine ?

LA VEUVE.

Que ma vie passée n'a été qu'une continuation d'hypocrisie, de sacrileges, d'abus des graces. Ah ! je ne pourrai jamais m'estimer.

LA BONNE.

Il n'y a pas grand mal à cette impossibilité-là, Madame. S'estimer est le comble de l'aveuglement ; Dieu vous en guérit, je ne vois pas pourquoi vous vous en affligeriez ; il se plaît à enrichir les petits, & renvoie les riches à leurs propres yeux les mains vides. Conservez précieusement ce sentiment de votre indignité, il est préférable aux révélations & aux extases.

LA VEUVE.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au même instant où je suis pénétrée

de ma misere, & où dans l'exacte vérité je me trouve la plus coupable des créatures, je suis accablée de pensées d'orgueil. Par exemple, je ne puis m'ôter de l'esprit que vous & toutes ces Dames êtes fort édifiées de ces aveux, & que vous me trouvez bien humble.

Mlle. SOPHIE.

Très-assurément, Madame; je me croirois une Sainte & un prodige d'humilité, si je connoissois mes défauts comme vous faites les vôtres.

LA BONNE.

Cela signifieroit simplement, ma très-chere, que vous ne seriez pas une sotte. Il ne faut que du bon sens & de l'examen, pour nous convaincre que nous ne valons rien. Pour être humble, il faut, en gémissant sur nos miseres, être bien-aise de n'avoir rien du tout de bon, pour tenir tout de Dieu; nous complaire sur notre fumier, pour faire hommage à sa sainteté qui peut seule

nous en tirer ; voir nos fautes avec douleur, mais ſans trouble & ſans déſeſpoir. Enfin il faut être bien-aiſe que les autres nous connoiſſent telles que nous ſommes.

LA VEUVE.

Ah ! que je ſuis éloignée de cette diſpoſition ! Dès le cinquieme jour de ma retraite, Dieu m'a fait voir tout d'un coup mon propre cœur. Hélas ! pénétrée juſqu'alors d'eſtime pour moi-même, de vénération pour ce que je croyois ma vertu, il m'a ſemblé qu'on m'arrachoit la vie en m'ôtant ce ſentiment ſi flatteur. J'ai fui autant qu'il me l'a été poſſible le flambeau qui diſſipoit mes ténebres ; je me ſuis révoltée contre la main miſéricordieuſe qui me l'offroit. Vains efforts, j'en étois pourſuivie & anéantie malgré moi. Cette journée fut ſi pénible que je craignis d'y ſuccomber. Je ſongeois en frémiſſant, que cette vue que j'avois de moi-

même, il faudroit la donner à mon confeſſeur; juſqu'à ce jour je n'avois été occupée que du déſir de m'en faire eſtimer; comme il ne me connoiſſoit que ſur les faux rapports que je lui avois fait de mes diſpoſitions factices, il me croyoit une Sainte, il m'honoroit comme telle, & me donnoit ſur ce ton dans les ſociétés où il m'avoit introduite : comment renoncer à ce ſentiment ſi flatteur ? Comment s'arracher à ces hommages qu'on me prodiguoit? car je ne chercherai point à le diſſimuler, c'étoit la conſidération que j'avois parmi les perſonnes dévouées aux bonnes œuvres, qui m'a ſoutenue dans le ſacrifice du monde & de ſes plaiſirs. J'étois véritablement l'idole à laquelle s'offroit ce ſacrifice. Comment faire de tels aveux à un homme dont je chériſſois l'eſtime ? Comment me dégrader à ſes yeux, en lui faiſant voir qu'il avoit été la dupe de mon hypocriſie, ou plutôt de mon orgueil; car je

m'estimois de bonne foi. Ma bouche n'a pas eu le courage de prononcer des aveux si déshonorans; tout ce que j'ai pu gagner sur moi, a été de les écrire, & ma main se refusoit à cet aveu pénible.

LA MARQUISE.

Je m'étonne après cela, Madame, que vous ayez eu le courage de nous en faire si publiquement l'aveu.

LA VEUVE.

On me l'a conseillé, sans pourtant me le commander. J'avois été fort pressée de le faire par un mouvement intérieur qui me tourmentoit beaucoup; pour m'en débarrasser je l'ai communiqué à mon confesseur, qui m'a dit qu'il croyoit que ce mouvement venoit de la grace. Comme j'ai pris la forte résolution de ne rien refuser à Dieu, je suis venue dans l'intention de déclarer ma misere, pour exciter votre compassion, & vous engager à m'aider

de vos prieres : jugez de mon dépit de me trouver en proie aux pensées de mon orgueil, au moment que je cherche à le détruire.

LA BONNE.

Vous en verrez bien d'autres, Madame, & il faut vous attendre aux plus cruels combats d'un ennemi, qui dans votre cœur disputera le terrain pied à pied. Heureuse si la mort vous surprend en lui donnant les derniers coups. Vous en avez pour toute vôtre vie ; il ne faut pas vous flatter, vous seriez désagréablement trompée.

LA VEUVE.

Mais cela me met en fureur. Comment voir distinctement & sans nuage que je ne suis rien, que je ne puis rien, que je ne vaux rien, & avec cela être continuellement occupée d'une excellence, & de vertus imaginaires que je voudrois persuader aux autres ; vous sentez bien que cela est inoui, & capable de me désespérer.

LA BONNE.

LA BONNE.

Vous auriez tort, Madame; tant que ces pensées vous déplairont, elles ne vous feront point un mal réel. Détestez-les, méprisez-les, & qu'elles servent à vous faire connoître la profonde plaie que l'orgueil a faite à votre ame. Si vous étiez seule à travailler à la guérir, je vous dirois qu'elle est incurable; mais avec le secours de la grace, tout est possible.

Mlle. AGNÈS.

Voilà donc les douceurs qu'on m'avoit vantées dans la piété. Madame avoue qu'elle a souffert au-delà de toute expression, & quand elle ne le diroit pas, elle ne pourroit le cacher; la voilà changée comme si elle eût été six mois malade. Ne vaudroit-il pas mieux vivre tout uniment, sans s'alambiquer l'esprit de cette humilité qui n'est pas de précepte. Il me semble au contraire, que Dieu nous permet

conduite, il me prend des tranſports de reconnoiſſance envers Dieu, de joie, d'eſpérance; car il eſt trop bon pour ne pas achever ce qu'il a commencé. Vous dites que l'humilité n'eſt pas de précepte, & tout l'Evangile, toute la ſainte Ecriture eſt pleine d'exhortations à devenir humble. Vous dites que nous ne ſommes pas les maîtres de notre réputation; oui, ſi on méritoit d'en avoir une: mais peut-on en conſcience tromper le public & uſurper les louanges dues à la vertu, quand on ſait dans ſa conſcience qu'on n'eſt point du tout vertueuſe? cela me paroît un vol ſacrilege.

Mlle. AGNÈS.

Vous me donneriez preſque envie de devenir humble, tant vous êtes éloquente ſur cet article; mais je ſens que cela eſt la choſe la plus difficile, la plus oppoſée à mon caractere. Il y a certaines gens dont on pourroit ſacrifier l'eſtime; par exemple, celle de

ceux que je n'eſtime pas moi-même ; *mais* pour les perſonnes pour leſquelles *j'ai* de la conſidération ; mon confeſſeur, par exemple ; oh ! je ne m'y réſoudrai jamais.

LA BONNE.

Il eſt pourtant certain que la premiere diſpoſition pour faire une bonne confeſſion, c'eſt de chercher à être mépriſée. Faites-y bien attention, Meſdames ; voilà un des grands écueils de la piété, même pour celles qui veulent s'y livrer le plus ſincérement ; c'eſt l'attache aux perſonnes à qui elles remettent le ſoin de leur conſcience. On veut en être conſidérée, préférée ; on ne regarde point Dieu en elles : cette diſpoſition conduit inſenſiblement à leur déguiſer le fond corrompu de notre cœur, à ſe montrer du beau côté, d'où s'enſuivent un grand nombre de fautes, dont la moindre eſt l'inutilité de la direction. Je ne ſaurois

assez vous le répéter, Mesdames, toutes les fois qu'il est question de traiter des affaires de votre conscience, la créature doit disparoître, il faut qu'il n'y reste que Dieu.

LA MARQUISE.

Je n'aurois jamais imaginé qu'on pût être trop attachée aux personnes qui nous conduisent à Dieu. Mon directeur n'est-il pas cet ami fidelle qu'il faut choisir entre dix mille? L'amitié n'est-elle pas une suite nécessaire de l'estime?

LA BONNE.

Il faut soigneusement peser ler circonstances, Madame : si vous êtes jeune & que votre directeur le soit aussi, ne le voyez jamais que dans l'exercice de son ministere, à l'autel, en chaire, au confessionnal. Que si vous êtes forcée par des raisons importantes de le voir ailleurs, que ce soit toujours en présence de témoins irréprochables. N'ayez jamais de familiarité

avec lui, c'eſt-à-dire, dans la ſociété même : ſi c'eſt un Prêtre ſéculier, ne perdez jamais de vue le reſpect que vous devez à ſon caractere, & en particulier au ſacré miniſtere qu'il exerce à votre égard. Si vous êtes auſſi-bien que lui dans un âge non ſuſpect, & que vous ayez des occaſions de le voir ſouvent, ou par voiſinage, ou par parenté, ou pour de bonnes œuvres, ou par quelqu'autre raiſon de le voir ſouvent, faites un acte de foi toutes les fois que vous l'aborderez, en diſant : Voilà celui que Dieu a établi mon juge ſur la terre ; c'eſt un Ange gardien viſible. Si vous avez cette penſée fortement établie dans votre eſprit, vous ne ſerez jamais tentée de ſortir du profond reſpect que vous lui devez, & votre amitié pour lui ne peut être dangereuſe ; mais elle ne doit vous cauſer ni diſtraction ni trouble.

LA VEUVE.

Comment peut-on diſtinguer ſi on

n'eſt point attachée trop humainement à ſon directeur, ou ſi c'eſt en vue de Dieu?

LA BONNE.

J'ai connu des dévotes qui trouvoient toujours le moyen d'amener la converſation ſur celui qui avoit ſoin de leur conſcience, qui en parloient avec chaleur, qui ne pouvoient ſouffrir qu'on lui en égalât un autre, & qui auroient été juſqu'à quereler ſi on fût allé juſqu'à lui préférer quelqu'un. C'étoient des femmes irrépréhenſibles dans leurs mœurs auſſi-bien que leur guide; cependant il étoit clair qu'elles avoient pour lui une attache trop forte & toute humaine: elles l'auroient fait Pape ſi cela eût dépendu d'elles; elles lui ſouhaitoient des dignités, des richeſſes, du crédit, avec une paſſion qu'elles n'avoient pas pour leurs propres intérêts: elles euſſent volontiers ſouhaité qu'il ne fût occupé que d'elles, & avoient une vraie jalouſie s'il paroiſ-

ſoit leur préférer quelqu'autre dévote. Elles ſeroient tombées en convulſion, s'il leur eût dit une parole qui eût marqué quelque diminution de l'eſtime qu'elles croyoient lui avoir inſpirée. Oh, tout cela montre que cet attachement eſt tout naturel & n'a pas Dieu pour principe.

LA PRÉSIDENTE.

Je crois, Dieu me pardonne, que vous ſeriez perſonne à ſouhaiter à votre directeur de la pauvreté, des mépris, des mortifications extraordinaires, & que vous craindriez pour lui toutes ſortes d'avantages temporels.

LA BONNE.

Toujours eſt-il bien ſûr que je lui ſouhaiterois l'eſprit qui fait aimer la pauvreté, les mépris & la mortification. Suis-je obligée d'aimer mes parens, mes amis plus que moi-même & d'une autre maniere que moi-même?

Or il eſt certain, qu'intimement perſuadée que la croix eſt le chemin du ciel, je ſouhaiterois être aſſez vertueuſe pour devenir digne de la porter. Si je ſuis véritablement amie de mon directeur, je le ſouhaite un ſaint du premier ordre, je ne mets point de bornes à mes déſirs ni pour moi ni pour lui à ce ſujet. Si Dieu m'envoie une perte, une maladie, une humiliation, je dois m'en réjouir comme Jeſus-Chriſt me l'ordonne : pourquoi m'affligerois-je s'il fait de ces préſens, que je regarde comme les plus précieux, à celui qui doit être en lui le meilleur de mes amis?

LA MARCHANDE.

Mais ſi vous penſez comme cela, Mademoiſelle, vous êtes une ſainte; il faut vous canoniſer dès aujourd'hui.

LA BONNE.

Nous ne ſerons pas ſauvées par nos

pensées, mais par nos œuvres : or il s'en faut de beaucoup que chez moi les dernieres soient conséquentes aux premieres, & je pourrois dire souvent avec un auteur dont j'ai oublié le nom : Je vois le mieux, & je choisis le pire.

Mais malgré ce défaut, je suis sûre que mon attachement pour mon guide est légitime, puisque je ne lui souhaite que ces sortes de biens, & que j'aimerois mieux le voir mort que criminel & hors de la grace de Dieu. Au reste, Mesdames, quand je dis moi, c'est pour répondre personnellement à l'attaque qu'on m'a faite; car, pour mon malheur, il y a quelque temps que j'ai perdu mon guide, & je demande tous les jours à Dieu de m'envoyer l'Ananie qu'il me destine; car c'est une grande charge d'avoir à se conduire soi-même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai pas eu le bonheur de tirer

autant de fruit de ma retraite que notre chere veuve. Cependant il me semble que Dieu m'y a fait une grande grace, puisque j'y ai pris une ferme résolution de faire consister ma dévotion à bien remplir les devoirs de mon état, & qu'il m'a fait la grace de commencer à l'exécuter. Cela a produit deux effets bien singuliers. Mon époux qui m'a vue presque tout le jour chez moi attentive à mes affaires, a dit qu'il se trouveroit le plus heureux de tous les hommes si cela n'étoit point une saillie passagere : il est enchanté de ce que je fais à ses amis : il est vrai qu'il me les amene plus souvent, mais il m'a fait hier une petite confidence qui me prouve que je gagne à les recevoir chez moi. Il les menoit chez le traiteur quand il étoit excédé de ma mauvaise humeur. Outre cette réforme, je m'apperçois fort bien que ma présence en fait une considérable chez moi ; j'ai déjà découvert qu'il se faisoit

de grandes diſſipations dans ma maiſon en mon abſence. Je commence donc à me réhabiliter dans l'eſprit de mon mari, mais je perds la conſidération que j'avois dans notre ſociété dévote; on y eſt fort ſcandaliſé de m'avoir vu manquer à deux conférences & à quelques lectures; j'en ai reçu des reproches, & lorſque j'ai allégué que je croyois que Dieu me vouloit chez moi pour veiller à mes affaires, on a levé les yeux au Ciel, & on a pouſſé un ſoupir qui marquoit qu'on me croyoit dans un relâchement pernicieux à mon ame. Dimanche étoit une fête du tiers-Ordre à laquelle je ne manquois jamais; je m'en ſuis abſentée pour aller à la meſſe de paroiſſe avec mes gens. Autre clameur qui s'eſt élevée contre moi; on me croit perdue; cependant j'avois été dès le grand matin à cette égliſe particuliere, afin de me ménager le temps de remplir mes devoirs de paroiſſienne.

LA BONNE.

Voilà encore un des abus de la dévotion, ou plutôt un des effets de la dévotion fausse. Elle se passionne pour les œuvres de surérogation, & néglige celles qui sont de devoir. Or la Messe de paroisse en est un, & une maîtresse de maison doit, autant qu'elle le peut, y assister à la tête de sa famille, ne fût-ce que pour le bon exemple. Mais à propos, Madame, vous avez donc pris l'habitude de vous lever matin; cela vous est-il encore aussi pénible que les premiers jours?

LA PRÉSIDENTE.

Il ne m'en coûte plus rien, ou presque rien. Il est vrai que je m'endors de meilleure heure; mais les trois premiers jours je dormois tout debout. Ce qu'il y a eu de comique, c'est que mes femmes trembloient comme la feuille, dans la crainte d'une migraine

ou d'une vapeur dont elles ſont ordinairement les victimes : leurs craintes, je vous l'avoue, m'ont bien humiliée ; ces pauvres femmes ſembloient par cette appréhenſion me reprocher la dureté avec laquelle je les ai toujours traitées ; auſſi ont-elles une haine ſi complette de la dévotion, qu'une d'elles, trop jeune pour avoir acquis l'art d'envelopper ſes penſées, diſoit l'autre jour, qu'elle aimeroit mieux ſe jeter dans la riviere, une pierre au cou, que de devenir dévote. Je l'entendis par haſard, & l'ayant forcée de me dire le ſujet de ſon averſion pour la piété ; c'eſt, me répondit-elle, que la dévotion rend de mauvaiſe humeur ; elle endurcit le cœur & fait qu'on n'a plus de pitié des peines des autres. A chaque phraſe, elle ajoutoit : Ce n'eſt pas pour Madame que je parle. Ses compagnes lui faiſoient ſigne des yeux de ſe taire ; elle n'entendoit rien, & cela faiſoit une ſcene riſible.

Mlle. AGNÈS.

Dont vous ne riiez pas apparemment, Madame; ces ſortes de choſes ne ſont pas agréables à entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Agréables ou non, elles ſont profitables, & je ſuis très-déterminée à en tirer tout l'avantage poſſible. J'avoue que cela m'auroit extrêmement piquée il y a un mois ; mais comme cela eſt arrivé pendant cette retraite, où je prenois réſolution chaque jour de me corriger, je répondis à cette fille : Vous vous trompez, ma chere; la vraie piété attendrit le cœur, le rend bon & compatiſſant; elle fait la guerre à l'humeur, au caprice; en un mot, elle eſt fort aimable. J'ajoutai en me tournant vers mes femmes : Vous avez peine à croire cela, & c'eſt ma faute; vous m'avez cru dévote juſqu'à ce jour, & vous avez pu reconnoître en

moi les défauts opposés aux vertus dont je viens de parler ; c'est que je n'étois pas véritablement pieuse. Demandez à Dieu ma conversion, & alors je serai telle qu'il le faudra pour réconcilier Nanette avec la piété ; je veux, avec la grace de Dieu, vous donner à toutes une juste idée de la dévotion, & vous rendre pieuses ; & en attendant, je suis sincérement fâchée de vous avoir mal édifiées jusqu'à ce jour ; je vous prie de l'oublier.

Mlle. SOPHIE.

Je vous demande bien pardon de ma sincérité, Madame ; mais voilà un acte d'humilité qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une imprudence ; vos femmes sont autorisées par-là à vous manquer de respect.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'aurois dit comme vous, Mademoiselle ; mais la réflexion & l'expérience m'ont convaincue du con-

traire. Nos fautes n'échappent point à nos inférieurs; ce ſont des obſervateurs exacts & ſéveres qui ne nous pardonnent rien. La connoiſſance de ces fautes nous avilit, ſans doute, à leurs yeux; car il eſt autant impoſſible de ne pas mépriſer le vice que de ne pas eſtimer la vertu. Ce ſont deux ſentimens qui nous entraînent invinciblement & ſans notre aveu. Il eſt donc certain que j'étois mépriſée de ces femmes, ſans que je puſſe leur en faire un crime, puiſqu'il ne dépendoit pas d'elles de faire autrement. C'étoit à mes défauts qu'il falloit s'en prendre, à mon orgueil ſur-tout. A chaque coup que je donnerai à mes défauts & à cet orgueil, je diminuerai un degré du mépris involontaire que je leur ai inſpiré, & ſi je puis aller juſqu'à devenir vertueuſe, elles ſeront forcées de rentrer dans les ſentimens de reſpect qu'elles ont actuellement pour mon rang, & qui paſſera à ma

perſonne. D'ailleurs, ſi j'avois volé un louis à quelqu'un, je ne me croirois pas en état de ſalut, juſqu'à ce que je l'euſſe reſtitué. Mademoiſelle Bonne nous a fait remarquer qu'il ne peut y avoir de liaiſon & d'accord entre la dévotion & l'injuſtice. Or je me ſuis rendu coupable d'une horrible injuſtice envers Dieu, en décriant ſon ſervice par ma mauvaiſe conduite. Je ſuis donc obligée, en conſcience, à réhabiliter la piété que j'ai décriée. Au reſte, Mademoiſelle, je n'ai jamais été mieux ſervie que pendant ces huit jours; car actuellement mes femmes commencent à m'aimer, & s'efforcent machinalement à me remercier du changement de mes manieres à leur égard, par leurs attentions & leurs ſoins.

Mlle. AGNÈS.

On a grand tort de dire que la dévotion rapetiſſe l'eſprit; je crois qu'elle l'étend au contraire. Y a-t-il

rien de plus ſenſé & de plus juſte que les réflexions qu'elle a inſpirées à Madame la Préſidente; c'eſt de la belle & bonne philoſophie.

LA BONNE.

Rappelez-vous, Meſdames, les paroles de ſaint Paul, & votre ſurpriſe ceſſera. La piété eſt bonne à tout, dit ce grand Apôtre. Je vous jure que j'ai connu des perſonnes extrêmement bornées, à qui la vraie dévotion avoit donné quelque choſe qui reſſembloit ſi fort à de l'eſprit, que les plus habiles y étoient trompés. Elles parloient peu, écoutoient beaucoup, faiſoient chaque choſe en ſon temps, prenoient toujours le meilleur parti dans les choſes délicates à décider, parce que, libres des paſſions, elles voyoient tout, tel qu'il étoit. La fauſſe dévotion au contraire, a le ſecret de diminuer les lumieres, d'apetiſſer l'ame, & de donner mille défauts qu'on n'avoit pas auparavant. Le

grand malheur, c'eſt que les mondains les confondent, & faute d'examen ont l'injuſtice d'attribuer à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre. Et comment Madame a-t-elle paſſé ſa retraite ?

LA MARCHANDE.

Avec beaucoup de difficulté les premiers jours ; avec une grande paix & une grande eſpérance les derniers. Je vous l'ai avoué, Mademoiſelle ; c'eſt par de très-mauvais motifs que j'avois pris le maſque de la piété : de ſérieuſes réflexions m'ont fait voir l'horreur de ma conduite ; j'ai beaucoup demandé à Dieu le courage de réparer le paſſé, & j'ai été convaincue, qu'il ne mépriſe point le pécheur qui crie vers lui, puiſqu'il m'a donné un grand déſir de réparer mes fautes paſſées par une vie nouvelle.

LA BONNE.

Et comment va cette ſanté ſi délicate, la paix du ménage, le ſoin de la

boutique & du domeſtique? tout cela eſt du diſtrict de la dévotion.

LA MARCHANDE.

Vous avez bien raiſon, Mademoiſelle. J'ai découvert bien nettement, mais le plus tard que j'ai pu, que j'étois en bon françois, une malade imaginaire, & que mes vapeurs venoient de pareſſe & d'inoccupation. Dans mon premier tranſport de dépit, j'ai été tentée de briſer toute mon apothicairerie; car il faut vous l'avouer, Mademoiſelle, j'ai dans mon cabinet, ou plutôt j'avois une vraie pharmacie; des ſirops de toutes les couleurs, des juleps, des confortatifs, des liqueurs de toutes eſpeces, les confitures les plus recherchées. Une ſeconde réflexion m'a déterminée à tirer quelque utilité de ce ſuperflu. Heureuſement je connois tous les malades du quartier; j'ai fait paſſer chez eux les confitures & tout ce qui étoit à leur uſage, ſur-tout

chez les femmes en couche ; mon mari a été l'héritier de toutes mes liqueurs, & je l'ai prié très-férieufement de ne m'en pas donner une feule goutte, quelque infirmité qui me furvînt. Le fucre a paffé dans l'office pour les befoins de la famille. Quand cette belle expédition a été faite, & que j'ai vu ce cabinet dépouillé de tous fes ornemens, il m'a pris un mouvement de dépit d'avoir été fi vîte, & j'ai connu à n'en pouvoir douter, que j'étois extraordinairement gourmande ; j'en ai pleuré de rage. Ma fille de boutique fe défefpéroit ; elle étoit ma confidente, & partageoit des douceurs dont elle étoit bien fâchée d'être privée ; elle vous maudiffoit de très-bon cœur ; au moins, Mademoifelle, elle vous attribue ces changemens, & vous fouhaitoit au fond de la riviere.

LA BONNE.

Ses fouhaits ne me feront aucun mal ;

mais, dites-nous Madame, que disoit Monsieur votre Epoux de toute cette expédition ?

LA MARCHANDE.

Il étoit stupéfait, les bras croisés, & comme un homme qui sembloit se demander à lui-même : Où cela aboutira-t-il. Le premier jour où je me suis levée matin, il me crut vraiment malade, & m'en témoigna de l'inquiétude ; car il m'aime véritablement, & si j'eusse su le ménager, j'aurois été la plus heureuse de toutes les femmes, au lieu que ma maison est devenue un enfer. Mais, pour en revenir à ce que je disois, je lui répondis qu'après avoir usé de toutes sortes de délicatesses pour me guérir, j'étois résolue de prendre un régime dur, qui seroit peut-être plus efficace. Il s'attendoit à me voir rester à l'église toute la matinée, selon ma coutume, & fut fort surpris de me trouver au comptoir à huit heures. J'a-

vois

vois coutume de prendre tous les matins mon chocolat à la crême ; j'ai commencé par le prendre au lait, puis je m'en ſuis privée de deux jours l'un, & enfin je ſuis parvenue à déjeûner avec un morceau de pain & un verre de vin comme le reſte de la famille. Quand cela a eu duré huit jours, mon mari a commencé à eſpérer que ce changement alloit devenir ſtable ; & tranſporté de joie, il eſt venu me trouver dans ma chambre & m'a dit, les larmes de joie aux yeux : Seroit-il bien poſſible, ma chere, que vous euſſiez abjuré la dévotion & tous les ridicules dont elle vous avoit couvert ? vous me rendriez le plus heureux de tous les hommes. Je me ſuis hâtée de l'interrompre, pour lui dire que loin d'avoir abjuré la piété, je ne faiſois que commencer à la ſuivre, & que c'étoit à la dévotion qu'il devoit le changement auquel il paroiſſoit ſi ſenſible. Et quel diable étiez-vous donc auparavant ?

tous les dévots se tuoient de me dire que vous étiez une sainte; d'où je concluois que c'étoit le plus grand malheur du monde d'avoir une femme si parfaite. Voyez-vous, si la dévotion vous engage à prendre soin de vos affaires, & à être telle que vous êtes aujourd'hui, oh, je suis le très-humble serviteur de celle-là, & je la trouve bien respectable; il est certain que vous me donneriez envie de vous imiter. J'ai fort assuré mon Epoux, que je ne voulois plus mettre la piété qu'à bien remplir mes devoirs; & il a été si enchanté de mes promesses, qu'il est sorti sur le champ & est allé chez un orfevre chercher quelques diamans qu'il s'étoit obstiné à me refuser, seulement pour me punir. Ah! Mademoiselle, j'ai eu une violente tentation à ce moment, je suis aussi vaine que gourmande; je me parois en esprit de ces bijoux, l'orgueil pensoit avec complaisance au dépit qu'auroient mes

voiſines, de me voir ces bijoux; Dieu m'a donné une force toute particuliere, & que je n'aurois jamais trouvée dans mon propre fonds. J'ai refuſé les diamans; mais j'en ai pleuré lorſque j'ai été ſeule. Cependant j'étois enchantée de ne les avoir pas pris: accommodez tout cela ſi vous pouvez.

LA BONNE.

Très-aiſément, Madame; voilà ce grand myſtere que nos trois jeunes filles ont tant de peine à comprendre. Voilà les deux hommes dont parle S. Paul, le vieux & le nouveau. Le premier jette des cris épouvantables quand on le veut ſoumettre à l'eſprit; & ces Demoiſelles, n'étant attentives qu'à ſes cris, trouvent que le renoncement à ſoi-même eſt la médecine la plus amere: ſi elles pouvoient ſentir les conſolations & la joie que goûte le nouvel homme, à meſure que l'autre ſe détruit, elles conviendroient que le plaiſir

l'emporte sur la peine. Voilà déjà quelques pas de faits, Madame; mais il vous en reste de plus importans.

LA MARCHANDE.

Vous allez toucher le point délicat, Mademoiselle; je suis sûre qu'il est question de mes filles; me trompé-je?

LA BONNE.

Non, Madame, & je vois avec une grande satisfaction que la grace m'a prévenue & a parlé plus haut que je ne pourrois le faire.

LA MARCHANDE.

Oui, Madame; mais elle n'y a encore rien gagné. Je crois qu'il faut un miracle pour me faire surmonter ma répugnance à cet égard.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous avez plus d'une fille, Madame? j'aurois juré que vous n'aviez que celle que je vous connoissois.

LA MARCHANDE.

C'eſt faire innocemment, Madame, la critique la plus juſte d'une mere dénaturée, telle que je l'ai été juſqu'aujourd'hui. Pour obtenir de Dieu la grace de me vaincre à cet égard, je vais vous avouer le principe de ma barbarie. Vous le ſavez, je ſuis née d'une famille très-obſcure & peu à ſon aiſe; mon époux qui poſſede de grands biens m'a fait ma fortune. C'eſt un homme extrêmement modéré & attaché à ſon commerce; l'ambition m'en dégoûta bientôt. Cette boutique me paroiſſoit ſi ignoble, que je fis les plus grands efforts pour l'engager à la quitter: il ne put s'y réſoudre, & cette contradiction fut le premier principe de ma mauvaiſe humeur. J'ai eu trois filles les premieres années de mon mariage, & Dieu, pour me punir ſans doute, a permis qu'elles fuſſent laides; il n'en a pas fallu davantage pour me les faire

prendre à dégoût : elles ont passé des mains de leurs nourrices dans des couvens de campagne, où je ne les vois qu'une fois l'année, & où j'ai promis de grosses dots si on pouvoit les engager à être Religieuses. Après quatre ans de repos, j'ai eu ma quatrieme fille. Vous savez, Madame, qu'elle est fort jolie ; j'en ai fait mon idole. Je me suis flattée pour elle d'un grand mariage, qui forceroit mon mari à quitter cette odieuse boutique ; en conséquence je lui ai donné tous les airs d'une fille de qualité, pendant que ses sœurs sont abandonnées. Ma conscience me reproche vivement cette injustice, ainsi que la vocation de mon aînée, qui par désespoir se prépare à prendre le voile blanc dans le couvent où elle a été élevée.

LISETTE.

Ah ! Madame, donnez-la-nous plutôt ; je connois le bon cœur de Madame la Marquise ; assurément elle la

regarderoit comme sa fille. Quel malheur d'être Religieuse sans vocation !

LA MARCHANDE.

Je vous remercie, ma chere Lisette ; mais j'espere que ma fille sera exempte de ce malheur, aussi-bien que ses sœurs ; & si Dieu me soutient, comme je l'espere, dans le désir de me donner toute à lui, vous sentez bien que la premiere chose que je ferai sera de rappeler mes filles ; je n'oserois pas sans cela penser à achever ma confession ; je craindrois de la faire mauvaise.

LA BONNE.

Et cette crainte n'est pas un scrupule, Madame. Que d'exemples de vertu vous allez donner dans votre famille ! Oh, j'envie votre sort ; je vous l'avoue, vous revenez de bien loin, & Dieu, qui vous fait une si grande grace, ne vous laissera pas-là.

LA MARCHANDE.

La nature frémit, je vous l'avoue,

mais je m'apperçois qu'à chaque instant la grace devient la plus forte, & je ne vous quitterai que pour aller annoncer à mon époux que je veux faire revenir mes filles, & m'appliquer toute entiere à leur éducation.

LA VEUVE.

J'en ai deux au couvent, mais je ne les y retiens point par haine, c'est seulement pour être plus libre; il ne me convenoit pas de les traîner avec moi d'église en église, & j'ai pensé qu'elles étoient mieux au couvent qu'avec une femme de chambre.

LA BONNE.

Assurément, Madame; mais elles seront mieux avec vous que dans un couvent. Rappelez-vous cette terrible menace de saint Paul: Si quelqu'un n'a pas soin des siens, il est pire qu'un infidelle. Rassemblez toutes les bonnes œuvres imaginables sur la tête d'une mere de famille, elles ne l'empêche-

ront pas d'aller en enfer, ſi elle néglige ſes enfans & ſes devoirs domeſtiques. Ainſi, Madame, ſi vous m'en croyez, vous retirerez les vôtres du couvent, & vous mettrez toute votre dévotion à les inſtruire vous-même; à leur faire aimer la piété par votre douceur, votre modération, votre tendreſſe & votre bon exemple. Voilà pour vous un moyen infaillible de ſainteté.

LA MARQUISE.

Je crois bien qu'en faiſant ce que vous nous dites, on peut eſpérer d'opérer ſon ſalut; mais je ne conçois pas trop bien comment cela peut mener à la ſainteté, à la perfection. Une vie commune ne me paroît guere propre à me conduire à ce but; je ſuis autoriſée à penſer ainſi par l'exemple des Saints dont la vie eſt pleine de choſes extraordinaires.

LA BONNE.

Ce ne ſont pas ces choſes extraor-

dinaires qui les ont élevés à la perfection, mais l'eſprit intérieur avec lequel ils les ont faites. Il y a pluſieurs vocations dans l'Egliſe, dit S. Paul; les uns ont le don de prophétie, les autres le don des miracles, les autres le don des langues: chacun doit ſe contenter du don que Dieu lui a départi, ſans envier celui des autres. Il y a de même pluſieurs vocations. Celle-ci eſt appelée de Dieu dans un couvent très-auſtere, cette autre dans un inſtitut plus doux; celle-là doit ſe ſauver dans le mariage, pendant qu'une autre eſt deſtinée à ſe ſanctifier dans le célibat.

Tous ces états ſont également ſuſceptibles de ſainteté; tout dépend de la maniere dont on en remplit les devoirs. Il eſt quelques perſonnes que Dieu tire de la vie commune, j'en conviens; mais elles ne s'en tirent pas elles-mêmes: ce qui eſt extraordinaire eſt dangereux & ſuſpect.

LA MARQUISE.

Je ne vous parle pas de ces Saints qui ont été martyrs ou prédicateurs. Quand je dis des choſes extraordinaires, j'entends des pénitences, des mortifications, un renoncement continuel à leur volonté; cela me paroît pire que le martyre.

LA BONNE.

Ne confondez pas, s'il vous plait, Madame; un renoncement continuel eſt abſolument néceſſaire à la ſainteté, parce qu'il n'y a pas veine chez nous, pour ainſi dire, qui ne nous porte au mal & au déréglement: il faut donc arracher continuellement ces herbes empoiſonnées à meſure qu'elles croiſſent, & c'eſt l'ouvrage de toute la vie; mais les haires, les diſciplines, les veilles, les jeûnes ne ſont pas eſſentiels à la ſainteté: j'avoue qu'ils en ſont les ſuites naturelles, & qu'il ſeroit bien difficile que les Saints ſe privaſſent

de ces soulagemens ; toutefois, on peut en bien des occasions devenir Saints sans cela.

Mlle. AGNÈS.

Qu'appelez-vous, ma Bonne, *des soulagemens dont les Saints ne peuvent se passer*. Croyez-vous parvenir à nous persuader que les pratiques de pénitence que vous avez énoncées, puissent dans aucun sens être appelées des soulagemens ?

LA BONNE.

Non, ma chere, je n'espere pas parvenir à vous le faire croire ; mais si jamais vous tenez la parole que vous m'avez donnée, de vous consacrer à Dieu toute entiere, le Saint-Esprit vous le fera comprendre. Je vous l'ai dit, Mesdames, le premier point essentiel à la conversion, à la sainteté, c'est l'amour de la justice. Le péché est le contraire de la justice, & ils ne peuvent subsister ensemble, il faut néces-

ſairement que l'un détruiſe l'autre; voilà pourquoi je vous ai exhortée à purifier votre cœur par une confeſſion générale, afin d'en chaſſer l'injuſtice. Si vous le faites comme il faut, vous haïrez le péché comme le comble du mal, de la dépravation; vous ferez plus, ſi cette haine du péché eſt bien vive, vous déteſterez toutes les choſes qui vous y ont portée. Une perſonne qui a été en grand danger de ſe noyer en ſe baignant, prend le bain en averſion. J'en ai connu qui, pour toute choſe au monde, n'auroient pas voulu monter à cheval, parce qu'elles s'étoient caſſé un bras en tombant de deſſus un cheval. Si une choſe que vous aimez beaucoup vous a donné une indigeſtion mortelle, il eſt très-ordinaire que vous preniez en horreur cet aliment. Cette haine pour les choſes qui nous mettent en danger de perdre la vie, eſt un mouvement involontaire, mais que l'homme, dans ſon état naturel, ne peut

éviter ni anéantir, comme vous en pouvez juger par vous-même.

Mlle. SOPHIE.

Je connois cela parfaitement. Nous haïssons, nous craignons, nous fuyons tout ce qui peut causer notre destruction, & c'est pour cela que les pénitences qui détruisent le corps, ne peuvent jamais être regardées comme un soulagement.

LA BONNE.

Un moment de patience, s'il vous plaît. Nous n'existons pas seulement par le corps, c'est la moindre partie de nous-mêmes, ou plutôt, notre corps n'est que l'étui, l'enveloppe, l'habit du véritable nous-mêmes. Il est naturel d'aimer son corps plus que son habit, & il est aussi naturel d'aimer son ame plus que son corps. Je sais que cet ordre est malheureusement perverti, & que très-sensibles pour notre enveloppe, nous pensons à peine à notre

ame ; c'eſt un renverſement de tout ordre, une injuſtice criante que nous nous faiſons à nous-mêmes. Une bonne confeſſion, en purgeant notre cœur du péché, nous ramene à des ſentimens plus juſtes : elle remet tout dans l'ordre naturel, & nous rend l'eſtime & l'amour légitime que nous devons avoir pour notre ame. Or une ſuite naturelle de cet amour de nous-mêmes, eſt la haine & la déteſtation de tout ce qui peut nuire à ce *nous* réel. Si vous l'examinez bien, Meſdames, vous trouverez que preſque tous nos péchés ont leur ſource dans l'amour déſordonné de notre corps ; faut-il s'étonner qu'une converſion ſincère donne une ſi grande horreur pour lui ? *Oh, qui me délivrera de ce corps de mort,* s'écrioit l'Apôtre ſaint Paul ! Cette exclamation ſi vive, nous marque bien clairement la haine qu'il avoit pour ſon corps : faut-il s'étonner s'il dit dans un autre endroit : *Je châtie mon corps*

de peur de devenir un réprouvé. Conversion, haine de l'inſtrument du péché, ſont deux choſes inſéparables; nous haïrons d'autant plus notre corps, que nous aurons d'amour pour notre ame & de déſir de la ſauver. Dans cette diſpoſition, une perſonne qui connoît à quels périls ſon corps l'expoſe, à quels crimes il l'a entraînée, n'a de ſoulagement qu'à ſe venger ſur lui des maux qu'il lui a faits. C'eſt un ſoulagement bien grand pour elle de diminuer les forces de cet ennemi qui ne cherche qu'à la perdre. Les Saints ſont ſi pénétrés de ce ſentiment, qu'ils ont beſoin de toute l'autorité de l'obéiſſance, pour ſe contenir dans de juſtes bornes à cet égard, & il s'en trouve beaucoup, qui, dans les premiers mouvemens de la converſion, ont détruit leur ſanté par une ardeur qui les a emportés au-delà des bornes, & qui ne leur a pas permis de réfléchir ſur l'excès dans lequel ils tomboient.

Auſſi ai-je oui dire à des directeurs, qu'il y avoit des perſonnes, qui, dociles avec plaiſir ſur tout ce qu'on pouvoit leur ordonner de plus pénible, gémiſſoient d'être retenues ſur le point des pénitences. C'étoit, diſoient-ils, des chevaux fougueux à qui il falloit tellement tenir la bride ſur ce ſeul article, que c'étoit le travail le plus pénible. J'en ai connu une qui diſoit à ſon directeur : M., vous rendrez compte au jugement de Dieu du défaut de ma pénitence. Priez le Seigneur qu'il faſſe un miracle, lui répondoit-on : ceſſez d'avoir une fievre lente qui vous conſume, & on vous permettra des auſtérités.

LA MARQUISE.

Ce directeur-là reſſembloit au mien, non pas qu'il ait jamais eu la peine de me retenir ſur ce ſujet ; car il ne m'eſt jamais venu dans l'idée de faire des pénitences ; mais il dit qu'il faut ménager ſa ſanté pour ſervir Dieu ; qu'on

n'eſt plus en état de rien faire quand on eſt malade; & en conſéquence, je vous avoue que, depuis ma réforme, j'ai eu des délicateſſes que j'ignorois auparavant. Loin de me les être reprochées, j'ai cru en cela faire une choſe agréable à Dieu.

LA BONNE.

Savez-vous, Madame, ce que cette ſainte Dame appeloit une vie impénitente? Elle ne mangeoit jamais que du bœuf bien ſec qu'elle n'aimoit pas; elle avoit renoncé à tout ce qui flattoit ſon goût, ſoit pour le manger, ſoit pour la vue, ſoit pour les habits. Elle ſe levoit à quatre heures & demie du matin, en hiver comme en été, & dans les commencemens de ſa converſion, elle ſe levoit à deux heures, & regardoit comme un grand relâchement les deux heures & demie qu'on lui commanda de reſter au lit plus qu'à l'ordinaire. Elle portoit des chemiſes ſi rudes, qu'elles pouvoient paſſer pour

des cilíces, & qui écorchoient la peau la plus délicate. Elle avoit quitté le thé, le café, le chocolat, & toutes les douceurs qui font dire aux gens du monde que les dévotes ont des estomacs sucrés. Elle s'étoit imposée la loi de ne jamais se plaindre des choses mal-aprêtées, & Dieu permettoit qu'elle fût servie à faire horreur. J'ai oui dire à ce même directeur, qu'il voulut un jour goûter un bouillon de fort mauvaise mine qu'on lui présentoit étant malade, & il avoua qu'il faisoit soulever le cœur.

LA MARQUISE.

Mais, mon Dieu, qu'est-ce que cette Dame vouloit faire de plus, à moins d'être homicide d'elle-même? n'est-ce pas un péché d'être cause de sa mort? & n'a-t-elle pas avancé la sienne, en se martyrisant ainsi?

LA BONNE.

On ne fait guere ces attentions dans le monde où l'on jette sa santé par les fenêtres, si je puis m'exprimer ainsi.

On mange avec excès, quelquefois on boit de même; on veille la nuit, on dort le jour; on s'échauffe au jeu, on s'excede à la danſe, & perſonne ne dit: Cette femme eſt homicide d'elle-même. Au contraire, ſi elle ſe convertit, les mondains deviennent ſcrupuleux ſur le ſoin raiſonnable qu'on doit avoir de ſa ſanté; ils crient qu'elle ſe tue, & mettent ſur le compte de la dévotion le détachement d'une ſanté qui a été ruinée au ſervice du monde.

LA PRÉSIDENTE.

Je dirai comme la Marquiſe: le ſoin de mon corps a été un des premiers fruits de mon renoncement aux plaiſirs bruyans; & il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer juſqu'où je porte l'attention à cet égard. Le plus excellent duvet compoſe mon lit; mes chemiſes & mes draps ſont d'une fineſſe extraordinaire: je déſeſpere mon cuiſinier. Un grain de ſel de plus ou de

moins, la plus légere omiſſion lui attire une veſpérie qui ne finit point. Il eſt vrai pourtant que j'ai renoncé aux liqueurs.

LA BONNE.

J'eſpere que quelque jour vous renoncerez auſſi aux odeurs. Si j'étois bien pénitente, je ne vous y exhorterois pas; j'y perdrai une migraine réguliere toutes les fois que j'aurai l'honneur de vous voir, & une Sainte aurois ménagé cette occcaſion de ſouffrir.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! Mademoiſelle, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir cauſé cette incommodité, & cette raiſon ſuffira pour n'en jamais porter quand j'aurai l'honneur de venir ici; mais j'avoue que j'aurai bien de la peine à m'en priver tout-à-fait; je les aime paſſionnément.

LA BONNE.

Et voilà de ces goûts ſur leſquels l'eſprit de pénitence fait main baſſe, ſans pitié & ſans reſtriction. Mais ve-

nous à répondre directement à Madame la Marquise. Elle dit qu'elle n'a jamais prétendu être sainte, en devenant dévote, parce qu'elle a remarqué que les Saints faisoient des austérités extraordinaires, qu'elle n'a point envie d'imiter; elle ne prétendoit qu'être juste. Je viens de lui prouver, qu'à mesure qu'on le devient on ne peut s'empêcher de souhaiter de mettre son corps hors d'état de nuire à l'ame, & de le punir de lui avoir fait tant de mal. Cet amour de la pénitence est donc une suite presque inévitable de la conversion réelle, & ne la précede pas ordinairement. La disposition du cœur où se trouvoient les Saints quand ils ont embrassé ces austérités, les leur a fait paroître douces; j'ajouterai, qu'au moment où Dieu vouloit qu'ils pratiquassent ces austérités, il leur a donné une grace pour le faire, qui a de beaucoup diminué ce qu'elles avoient de pénible; on cette grace, ces dispositions

tions, vous ne les avez pas encore: elles doivent vous effrayer; mais tranquillisez-vous à cet égard: & avant de penser qu'il faudra peut-être un jour maltraiter votre corps, pensez seulement aujourd'hui à lui retrancher ce qui est notoirement superflu, autrement point de dévotion réelle; je dirois volontiers, point de christianisme réel; des membres couronnés de fleurs ne vont guere à un chef couronné d'épines. Cela vous contriste, ma pauvre Agnès, ma chere Julie; essayez-en: ce sont ces retranchemens que Dieu prend plaisir à récompenser par des douceurs intérieures, sur-tout dans celles qui, comme vous, commencent seulement à le servir. Adieu, Mesdames, nous nous reverrons à la quinzaine.

LA MARCHANDE.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous demander une demi-heure d'entretien particulier.

LA BONNE.

De tout mon cœur, Madame: je ſerai charmée de pouvoir vous être utile, de quelque maniere que ce ſoit.

I.re CONVERSATION Particuliere.

LA MARCHANDE.

APRÈS vous avoir fait l'aveu, Mademoiſelle, des mauvais motifs qui m'ont fait arborer l'étendard de la fauſſe dévotion, vous ne ſerez pas ſurpriſe lorſque je vous dirai que j'ignore même les principaux devoirs du chriſtianiſme, & que je n'ai jamais fait le plus petit effort pour m'en inſtruire. Pendant le temps que j'ai donné aux réflexions, & que j'ai pris une forte réſolution de me donner à Dieu, il m'eſt venu deux choſes dans l'eſprit ſur leſquelles je ne pouvois m'expliquer devant ces Dames. Vous le ſavez, j'aime paſſionnément la plus jeune de

mes

mes filles, & j'ai fondé ſur ſon établiſſement l'eſpoir de ſortir d'un état qui me déplaît. Pour lui procurer un mariage brillant, je travaille depuis ſa naiſſance à lui amaſſer une groſſe dot; j'ai arraché à mon époux des ſommes conſidérables, que j'ai fait profiter à cette intention; je ne me ſuis pas fait un ſcrupule de le tromper ſur la dépenſe, ſur la vente des marchandiſes, en un mot ſur tout: aujourd'hui cela m'inquiete.

LA BONNE.

Et ce n'eſt pas un ſcrupule, Madame; c'eſt un vol réel que vous avez fait, & vous devez vous hâter de le reſtituer.

LA MARCHANDE.

A la bonne heure pour ce que j'ai enlevé furtivement; mais non pas ce que mon mari m'a donné; ce n'eſt point un vol.

LA BONNE.

J'avoue que ce n'eſt point un vol

fait à votre mari, mais à vos filles qui ont un droit égal au bien de leur pere. D'ailleurs, vous êtes encore jeune, Madame, & vous pourriez fort bien voir augmenter votre famille, à qui vous feriez un tort réel.

LA MARCHANDE.

Oh ! je n'ai point de ſcrupule à cet égard, je vis de maniere à ne pas craindre d'avoir des enfans.

LA BONNE.

Je ſuppoſe que Monſieur votre époux eſt d'accord avec vous ſur ce point; car vous feriez très-mal.

LA MARCHANDE.

Point du tout, Mademoiſelle; au contraire; nous avons eu à cet égard de très-grandes altercations, & il m'a menacé de prendre une maîtreſſe; mais un peu de fermeté m'a délivrée de cette perſécution. Mon directeur me prêche ſans ceſſe l'avantage de la continence; eſt-ce ma faute, ſi mon mari n'a pas

à cet égard les mêmes idées de perfection que moi ?

LA BONNE.

Je ne crains point de vous le dire, Madame, quittez au plutôt ce directeur; c'eſt un aveugle qui vous conduit dans une foſſe. Vous ſeriez coupable d'un grand nombre de péchés ſi vous ne l'êtes déjà, & vous n'êtes pas en état d'abſolution, juſqu'à ce que vous ayez ſatisfait à ces deux points de la juſtice : vous avez bien des graces à rendre à Dieu, Madame ; vous étiez une brebis bien égarée ; & le bon paſteur a fait bien du chemin pour vous ramener au bercail.

LA MARCHANDE.

Mais comment avouer à mon époux que je l'ai trompé, que j'avois tort ? Il abuſera peut-être de cet aveu ; du moins, ſuis-je bien sûre qu'il m'en eſtimera moins. Depuis quelque temps il eſt terriblement aliéné contre moi.

LA BONNE.

Et le moyen que cela soit autrement, Madame? votre époux, comme vous l'avouez vous-même, est un homme droit; votre conduite a dû le révolter, & le seul moyen de regagner son estime, est de lui faire voir que vous abjurez vos travers: je ne parle que de ceux qu'il connoît; il n'est pas nécessaire de lui faire connoître que vous l'avez trompé, nous chercherons le moyen de lui faire cette restitution sans qu'il sache d'où elle vient. Mais par rapport aux sommes que vous lui avez arrachées, pour me servir de votre expression, vous ne devez pas balancer un instant à les lui remettre, en lui disant que vous n'en avez pas besoin, & que par conséquent vous le priez de les remettre à la masse.

LA MARCHANDE.

Voilà donc cette pauvre enfant que j'ai bercée de l'espérance d'un grand mariage, réduite au même rang que

ses sœurs; car je m'attends qu'en les retirant du couvent, elles vont perdre l'espece de vocation qu'on leur avoit inspirée. Ces laides stupides ont la rage de vouloir vivre dans le monde, & ne se doutent point qu'elles n'y sont pas propres.

LA BONNE.

Ah! Madame, qu'il y a encore à faire avant que votre conversion soit sincere. Votre haine pour ces pauvres enfans, & votre aveugle tendresse pour leur sœur, subsistent encore avec une force qui m'effraye. Priez avec ferveur, priez sans cesse pour obtenir de Dieu le secours nécessaire pour vaincre des sentimens si injustes: il y va de votre salut.

LA MARCHANDE.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous voir de temps en temps pendant ces quinze jours. Promettez-moi aussi de venir passer une heure chez moi pour examiner mes filles que je vais

ſortir du couvent. Autre embarras. Elles ont été miſes très-ſimplement juſqu'à ce jour, & ma cadette eſt magnifique. Il en coûteroit trop pour les tenir ſur le même pied; faudra-t-il ôter les habits de cette pauvre enfant? cela ſeroit capable de la faire mourir de chagrin; car elle a beaucoup de vanité, & eſt beaucoup plus raiſonnable & plus ſenſible qu'on ne l'eſt ordinairement à dix ans.

LA BONNE.

Tant mieux, Madame; vous en aurez moins de peine à lui faire comprendre, qu'il ne ſeroit pas raiſonnable ni juſte qu'elle fût mieux habillée que ſes ſœurs. Si elle eſt vraiment ſenſible, elle le ſeroit à l'humiliation de ſes ſœurs.

LA MARCHANDE.

Oh! ſa raiſon & ſa ſenſibilité ne reſſemblent point à ce que vous ſuppoſez. Elle eſt ſenſible ſur ſes intérêts, & n'aime qu'elle & moi dans le monde;

mais aussi, l'attachement qu'elle me porte est sans exemple, & au-dessus de l'expression. D'ailleurs, ces habits, qu'en ferai-je? ce seroit une perte considérable; ils sont neufs, & elle en a beaucoup. Vous riez, Mademoiselle.

LA BONNE.

Oui, & j'admire la fécondité de l'amour-propre, lorsqu'il est question de défendre une passion chérie. Vous voulez qu'elle use ses habits; eh bien, j'y consens; mais qu'elle les use dans un couvent: il seroit trop cruel pour les autres d'être habillées comme si elles étoient les femmes de chambre de cette petite duchesse. Voyez-vous, Madame, j'ai l'assurance de badiner sur votre foible sans crainte de vous rebuter; il me semble vous voir entre les mains de la grace; vous avez beau vous débattre, il faudra céder, & j'ai une ferme confiance que vous ne lui échapperez pas.

LA MARCHANDE.

Oh, qu'il m'en coûtera ! mais n'importe ; je veux me ſauver. Vous le dirai-je, il me vient en ce moment une penſée qui me ſubjugue, malgré les efforts que je fais pour l'éloigner. C'eſt que cette idole de mon cœur me donnera peut-être de grands chagrins ; ce ſera la ſuite de la mauvaiſe éducation que je lui ai donnée, Dieu me punira par où j'ai péché.

LA BONNE.

Cette penſée, Madame, je l'ai eue en même temps que vous ; mais elle a été accompagnée d'une autre dont vous aurez beſoin. C'eſt que ces filles rejetées, haïes, feront peut-être un jour votre ſolide ſatisfaction. Allons, Madame, ne marchandez pas avec Dieu ; voilà de ces occaſions où il faut couper dans le vif ; mais auſſi ce ſont elles qui attirent deſſus l'ame une abondance

de graces, & qui font avancer à grands pas dans le chemin de la vertu. D'ailleurs, l'amitié que vous avez pour cette cadette, doit vous déterminer à vous en priver pour quelque temps; vous l'avez furieusement gâtée; six mois de couvent la déshabitueront de mille fantaisies, & quand vous la reprendrez chez vous, il vous sera plus facile de la mettre à l'unisson avec ses sœurs.

LA MARCHANDE.

Je suivrai votre conseil, mais j'ai besoin d'une grande grace; demandez-la pour moi, je vous en conjure.

LA BONNE.

Je vous attends demain au soir, Madame, & j'espere vous revoir victorieuse avec le secours du Ciel, qui assurément ne vous manquera pas.

II.me CONVERSATION Particuliere.

LA MARCHANDE, LA BONNE.

LA MARCHANDE.

IL faut que je vous embrasse, Mademoiselle. Que ne vous dois-je pas! Vous m'avez ouvert les yeux; vous m'avez soutenue, encouragée; & sans doute, vous m'avez obtenu du Ciel les puissans secours que j'en ai reçus. J'ai bien souffert depuis que je vous ai quittée; mais aussi j'ai reçu plus de satisfaction que je n'en ai éprouvé pendant toute ma vie; cela ne se peut comprendre.

LA BONNE.

Que chacun des mouvemens de votre cœur soit, s'il est possible, un acte de reconnoissance. Que ne devez-vous pas à Dieu? Excitons-nous à le louer pour ses grandes miséricordes,

& racontez-moi ce qui s'est passé depuis hier.

LA MARCHANDE.

Je vous dirai d'abord que je fus plus d'une heure chez moi, suant à grosses gouttes, avant que de pouvoir me résoudre à faire à mon époux l'humiliant aveu dont nous étions convenues. A la fin, je me jetai au pied de mon crucifix, & par mes larmes, plutôt que par mes paroles, je lui demandois le courage. Il me sembloit alors que le Sauveur me disoit : J'étois innocent, & pour l'amour de toi, j'ai voulu passer pour coupable : tu es coupaple, & pour l'amour de moi, tu ne peux te résoudre à l'avouer. Ces reproches me donnerent du courage, & Dieu qui vouloit finir mon irrésolution, permit que mon époux entrât dans mon cabinet, & me demandât tout ému, quel étoit le sujet de mes larmes. Mes injustices envers vous & envers mes enfans, lui ai-je répondu. Après ce peu

de mots, il m'a ſemblé qu'on m'avoit enlevé une montagne, ſous le poids de laquelle j'étois oppreſſée, & je me ſuis ſenti la plus grande facilité du monde à lui expoſer mes torts. Il a mêlé ſes larmes avec les miennes, m'a tellement conſolée & encouragée, que j'ai été plus loin que vous ne me l'aviez conſeillé.

LA BONNE.

Vous êtes heureuſe, Madame, que je ne ſuis pas votre directeur, car en ce cas je vous dirois que vous avez fait une faute.

LA MARCHANDE.

Eſt-ce qu'on ſeroit coupable, de faire deux actes d'humilité plutôt qu'un? car voilà de quoi il eſt queſtion.

LA BONNE.

Oui, Madame; l'humilité eſt la fille de l'obéiſſance, & doit être ſoumiſe à ſa mere. Défiez-vous toujours d'un zele qui porte au-delà des bornes preſ-

crites : Dieu nous a appris, par l'exemple de Saül, que l'obéiſſance vaut mieux que le ſacrifice. C'eſt, ſans doute, à l'occaſion des ſommes que vous aviez ſouſtraites dans le commerce, que vous vous êtes écartée de mes conſeils.

LA MARCHANDE.

Oui, Mademoiſelle, j'étois ſi pénétrée des bontés de mon époux, que ce ſecret m'a échappé comme malgré moi. Au reſte, je vous prie de croire que jusqu'au moment où le Seigneur m'aura fait connoître le guide auquel il veut que je remette le ſoin de mon ame, je me ferai un devoir de ſuivre vos conſeils; je m'en ſuis trop bien trouvée pour les négliger. Je ſerai docile, je vous le promets; mais ſeroit-ce manquer à cette docilité, de vous demander par quelle raiſon vous m'avez conſeillé de déclarer la moitié de mes fautes à mon mari, & de lui déguiſer l'autre?

LA BONNE.

La preuve que je ne me regarde pas comme votre directeur, Madame, c'eſt que je vais vous répondre : Si j'étois revêtue à votre égard d'un pouvoir légitime, je vous dirois qu'il n'y a nul mérite à obéir, quand on vous prouve que vous devez faire une action par telles & telles raiſons qui ſont légitimes. Il faudroit être folle pour refuſer de ſe ſoumettre en pareil cas. Mais obéir les yeux fermés par un abandon total à la volonté de Dieu, qui nous eſt manifeſtée par la bouche de nos ſupérieurs, c'eſt être vraiment obéiſſante.

LA MARCHANDE.

Mais pourtant nos ſupérieurs ne ſont pas infaillibles ; s'ils nous défendoient des pratiques de piété qui fuſſent ſalutaires pour le bien de notre ame, il faudroit, je penſe, le leur repréſenter, & s'ils refuſoient d'entrer à cet égard dans nos vues, je crois qu'il

ſeroit bon de leur déſobéir; car enfin, Mademoiſelle, ils peuvent ſe tromper.

LA BONNE.

J'en conviens, Madame; mais vous ne pouvez vous tromper en leur obéiſſant pour l'amour de Dieu, & vous devez vous bien mettre dans la tête, une fois pour toutes, que les auſtérités, les prieres extraordinaires, les communions, en un mot, toutes les œuvres de ſurérogation ne peuvent être agréables à Dieu, ſi on les fait contre l'ordre de ceux à qui l'on doit obéir. Mais, pour en revenir aux raiſons qui m'engageoient à vous porter au ſilence par rapport à cet argent, c'eſt que M. votre époux, qui, aujourd'hui a été fort édifié de votre humilité, pourroit ſe ſouvenir de la confidence que vous lui avez faite, vous ſoupçonner d'une rechûte, & perdre la confiance en vous : or vous devez ne rien épargner pour conſerver ſon eſtime, c'eſt un devoir. D'ailleurs,

j'ose le dire, ce n'est point vraiment un acte d'humilité que vous avez fait, vous avez été entraînée par les circonstances, par la connoissance de son bon cœur, & non pas par l'amour de Dieu. Votre aveu est l'ouvrage de l'*esprit naturel.*

LA MARCHANDE.

Qu'entendez-vous par l'esprit naturel, Mademoiselle? voilà la premiere fois que j'ai entendu cette expression.

LA BONNE.

L'esprit naturel est le plus grand ennemi de la perfection; mais je remets à vous en parler la premiere fois que nous serons assemblées : continuez à m'apprendre ce qui s'est passé chez vous depuis avant-hier.

LA MARCHANDE.

Mon époux a fort approuvé le dessein où j'étois, de retirer mes filles du couvent, & d'y mettre ma cadette; & hier dès le matin je l'ai exécuté. Devinez, si vous le pouvez, le déchire-

ment que j'ai éprouvé en me séparant de cette chere petite; je l'avois trompée, de concert avec la supérieure; j'étois entrée avec elle dans l'intérieur du couvent, & pendant qu'on la menoit voir le jardin, je me suis sauvée; je n'aurois point résisté à ses cris. On m'a dit qu'elle avoit d'abord été inconsolable; cependant, ce matin elle a pris son parti; il est vrai qu'on l'a accablée de caresses.

LA BONNE.

Et que pensent ses sœurs de se voir dans la maison paternelle? comment se comportent-elles à votre égard?

LA MARCHANDE.

Avec une crainte, un tremblement qui est le plus cruel reproche de ma dureté à leur égard; elles n'osent respirer en ma présence, l'aînée sur-tout. Je lui ai déclaré qu'elle ne seroit pas Religieuse avant vingt-cinq ans; car elle continue à jouer une vocation qu'elle n'a pas, la maîtresse des novices a eu la bonne foi d'en convenir.

LA BONNE.

Il faut, par beaucoup de douceur, gagner la confiance de ces pauvres enfans ; je vous promets de les aller voir demain.

QUATRIEME JOURNÉE.

LA BONNE.

EH bien ! Meſdames, trouverai-je de l'indulgence parmi vous ? Avoir été deux mois à la campagne, quand je vous avois promis de revenir un mois plutôt, ſeroit aſſurément une faute que je me reprocherois, s'il eût été en mon pouvoir de revenir plutôt ; mais ſoyez perſuadées qu'il ne m'a pas été poſſible de le faire : vos progrès dans le bien me donnent une ſatisfaction trop vive, pour m'en priver volontairement.

LA VEUVE.

J'ai ſenti votre abſence, & par l'amitié que j'ai pour vous, & par le beſoin que j'ai eu de vos conſeils.

Dieu m'a fait la grace d'achever ma confeſſion générale; je l'ai faite autant bien qu'il a été en mon pouvoir, & j'en eſpérois de grands fruits. Hélas! je ſuis bien trompée, tout l'enfer eſt je crois conjuré contre moi. Je ne puis plus prier; l'orgueil, l'impatience, la pareſſe & mille autre défauts que je ne ſentois pas auparavant m'aſſiegent. Il me ſemble que je fais plus de fautes en un jour, que je n'en faiſois en un mois. J'en ſuis toute découragée.

LA BONNE.

Dites, Madame, que vous appercevez mieux vos fautes, & non pas que vous en commettez davantage. Mais quand il ſeroit vrai qu'elles ſe fuſſent multipliées, il ne faudroit pas aller juſqu'au découragement, il eſt toujours fils de l'orgueil. Si vous tombez vingt fois, cent fois par jour, il faut vous relever autant de fois. J'ai oui dire à un ſaint homme : Si nous avions entrepris d'aller à pied à Rome,

& que nous tombassions à chaque pas; nos chûtes ne nous empêcheroient pas d'arriver, pourvu que nous eussions soin de nous relever : mais assurément nous ne parviendrions pas au terme de notre voyage, si rebutées de nos chûtes, nous négligions de nous relever & restions à la même place.

LA VEUVE.

Mais, Mademoiselle, des rechûtes continuelles sont une preuve certaine de l'imperfection de la pénitence. Chaque matin il me semble que je vais me corriger, cela me paroît la chose la plus facile, & dans le même instant, je tombe plus lourdement que la veille. Comment pouvoir me flatter d'avoir un ferme propos de me corriger de ces fautes? En vérité elles ne me paroissent pas volontaires. Je donnerois tout au monde pour en être débarrassée, & je vous assure que je vois très-clairement que cela n'est pas en

mon pouvoir. Ah! qu'il est difficile de se convertir réellement!

LA BONNE.

Sur-tout, Madame, quand on a compté sur ses propres forces pour faire ce grand ouvrage. Voilà ce qui vous fait trouver ce mécompte qui vous décourage. Si vous étiez bien persuadée de votre aptitude pour le mal, de votre impuissance absolue à toute sorte de bien, vous ne trouveriez rien d'extraordinaire à ce qui vous arrive.

Mlle. AGNÈS.

Que dites-vous là, ma Bonne? Est-ce que nous ne sommes pas libres? Que parlez-vous d'impuissance absolue? ce mot me choque.

LA BONNE.

Oui, sans doute, ma chere, nous sommes libres; mais cette volonté est si dépravée par le mauvais usage que nous en avons fait, si affoiblie par le péché, qu'il faut bien du temps, beaucoup d'efforts, & les plus gran-

des graces pour lui rendre sa force primitive.

LA VEUVE.

Ah, je ne l'aurois jamais cru ! Il me sembloit, après ma confession, que j'allois être toute à Dieu, que je volerois, pour ainsi dire, dans la voie de ses commandemens. Rien ne me paroissoit si juste, si aisé, que de faire mes actions pour lui, de lui sacrifier en moi tout ce qui pourroit lui déplaire. Il me sembloit que j'avois à cet égard les lumieres les plus vives; mon esprit étoit & est actuellement convaincu qu'il n'y a rien de bon, d'estimable que de servir Dieu, & je crois pouvoir dire avec l'Apôtre, dans la sincérité de mon cœur : Je regarde tout comme du fumier, pour gagner Jesus-Christ...

Mlle. DOROTHÉE.

De quoi donc vous plaignez-vous, Madame ? Il me semble, avec ces dispositions, que vous devez être une sainte.

L'A VEUVE.

Vous ne m'avez pas laissé achever, Mademoiselle ; tout cela est dans mon esprit, & j'agis comme si je n'en croyois pas un mot. Dans le temps même où ces pensées sont les plus vives, je tombe dans des fautes grossieres ; j'en pleure de dépit, je me releve, je retombe toute confuse, toute abattue, toute découragée. Il me semble que le péché m'a liée, garrottée ; en un mot, c'est une chose incompréhensible que la difficulté, je dirois presque l'impossibilité où je me trouve de faire le bien.

LA BONNE.

C'est que vous avez trop compté sur vous-même pour le pratiquer, Madame, & que vous ne comptez pas assez sur le secours de Dieu. Il est juste qu'il vous laisse dans votre impuissance, puisque vous vous attribueriez vos progrès, & que vous ne penseriez pas que vous tenez tout de lui. Dieu est

un Dieu jaloux, dit l'Ecriture; & il ne cédera ſa gloire à perſonne. Le chef-d'œuvre de ſa Toute-Puiſſance n'eſt pas la création du ciel & de la terre, quelque grande, quelque miraculeuſe quelle ſoit; la matiere inſenſible ne ſait point réſiſter à ſon Auteur. Il dit : Que la lumiere ſoit faite, & elle fut faite. Il n'en eſt pas ainſi de la converſion du pécheur. L'homme peut oſer réſiſter à ſon Dieu, & ſi j'oſois m'exprimer ainſi, il faut toute l'adreſſe, toute la patience & toute la puiſſance du Très-Haut, pour amener une converſion ſincere. Cependant, cette œuvre merveilleuſe, l'homme impuiſſant, foible, malade, oſe ſe l'attribuer. A peine ſorti du péché, par un enchaînement de graces puiſſantes, dont il a peine à découvrir la trace, il croit pouvoir voler juſqu'à ſon Dieu, s'unir à lui. C'eſt une témérité qui doit être punie par l'abandon à ſes propres forces. C'eſt alors

alors qu'après s'être débattu violemment pour s'échapper des chaînes de l'amour-propre, de l'orgueil, de la vanité & de dix mille autres, il retombe par ſon propre poids, foible, épuiſé, ſans vigueur. Dans cette extrémité, il n'a qu'une reſſource; c'eſt de lever les yeux en haut, & de s'écrier : Notre ſecours eſt dans le nom du Seigneur, qui a créé le ciel & la terre. Oui, Meſdames, il faut lever les yeux vers les montagnes céleſtes; c'eſt de là ſeulement que peut venir notre force, notre courage ; & dans le temps que nous ſommes comme anéanties par la vue de notre impuiſſance, croire fermement que Dieu peut & veut nous aider, & que par le ſecours de la grace qu'il faut lui demander, s'il eſt poſſible, à tous les inſtans, nous triompherons de notre propre foibleſſe.

Mlle. AGNÈS.

Mais nous voyons des Saints qui ont été élevés tout d'un coup à l'état de

la plus ſublime perfection, ſans éprouver toutes ces viciſſitudes; la Magdelaine, par exemple. Dès l'inſtant de ſa converſion, il me ſemble qu'elle fut ſi tranſportée de l'amour de Jeſus, qu'elle n'eut plus un ſeul retour ſur elle-même. O que je ſouhaiterois un tel miracle!

LA BONNE.

Par pareſſe, ma très-chere, afin de de n'avoir plus la difficulté de déraciner brin à brin les plantes empoiſonnées du péché. Mais l'Ecriture qui nous montre Magdelaine convertie, toute abymée dans ſa douleur aux pieds de Jeſus, ne nous dit rien de ce qu'il lui en coûta pour rompre les attachemens criminels dans leſquels elle étoit plongée. Il lui en coûta peut-être en très-peu de temps, autant qu'il en a coûté à d'autres Saints pendant une longue vie. La grandeur des efforts en abrégea la durée.

LA VEUVE.

Jeſus la délivra de ſept démons; il

me semble que ces paroles m'apprennent qu'il fit seul en elle tout l'ouvrage.

LA BONNE.

La foi vous défend de le croire. Celui qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. Ecoutez l'Apôtre saint Paul converti par un miracle. Il y a, dit-il, deux hommes en moi. L'ange de Satan me donne des soufflets, & ayant prié jusqu'à trois fois pour en être délivré, le Seigneur m'a répondu : Ma grace te suffit. Toutes les Epîtres de ce grand Saint parlent de ses combats, de la révolte de ses sens, de la nécessité où il se trouve de mortifier sa chair, de peur de devenir un réprouvé. Vous voyez que la perfection de sa conversion, lui laisse pourtant de grands combats. En lui c'étoit une épreuve, un contre-poids aux grandes graces qu'il recevoit ; en nous c'est une suite naturelle des mauvaises habitudes contractées ; Dieu nous offre sa grace pour les détruire ; mais

afin de nous convaincre que ce sera à elle seule que nous devrons notre victoire, & non pas à nos propres forces, il nous laisse long-temps dans une impuissance bien propre à anéantir notre orgueil. Entrez dans les vues de sa miséricordieuse justice, Madame. Couchée sur votre fumier, levez vers lui vos mains impuissantes. Quand vous évitez une faute, reconnoissez que sans la grace vous l'auriez commise, & rendez gloire à votre Libérateur. Si vous succombez, dites-lui : Seigneur, j'ai fait mon ouvrage ; voilà seulement de quoi je suis capable. Détestez de tout votre cœur l'offense de Dieu dans cette faute, & aimez l'humiliation qui vous en revient.

LA VEUVE.

Il me semble que je le ferois de bon cœur ; mais, qu'il est pénible & terrible de se voir environnée de bêtes féroces, toujours prêtes à s'élancer sur nous pour nous dévorer, sans trouver en soi-même

aucune arme pour ſe défendre ! Je ne ſais comment vous exprimer ma ſituation. Il me ſemble que je ſuis ſuſpendue en l'air par un fil, & que l'enfer eſt prêt à me recevoir ſi le fil échappe.

LA BONNE.

N'appréhendez rien, Madame ; ce fil eſt tenu par le Tout-Puiſſant, & tant que vous ne ceſſerez de vous adreſſer à lui pour le conjurer de le tenir ferme, vous n'avez rien à craindre. Vous devez d'autant plus eſpérer dans ſa miſéricorde, que cette vue de votre impuiſſance à tout bien, & cette crainte de tomber dans le péché eſt un don du Saint-Eſprit, & une preuve du déſir qu'il a de votre ſalut. Voyez-vous, Madame, ſi Dieu me donnoit le choix du don des miracles, ou de cette vue de ma profonde miſere & de ma dépendance de lui pour éviter le péché, je ne balancerois pas à choiſir cette derniere grace. Toute dévotion qui n'a pas ce fondement eſt fauſſe & illuſoire.

Mlle. SOPHIE.

Mais, ma Bonne, une perſonne à qui Dieu fait la même grace qu'à Madame, n'eſt-elle pas expoſée à la vanité? Ne peut-elle pas dire en elle-même : Je ſuis dans la grace de Dieu, dans le chemin de la perfection? Cette penſée n'eſt-elle pas dangereuſe?

LA VEUVE.

De la vanité à cet égard! & de quoi, Mademoiſelle? de ſe voir à tous momens en danger de ſe perdre! de ne voir d'intervalle entre ſoi & l'enfer que la grace de Dieu qu'on peut éloigner par des infidélités continuelles! Il eſt vrai que j'eſpere être dans la grace de Dieu, & mes craintes ne ſont pas ſur le paſſé, j'eſpere qu'il eſt pardonné. Je tremble, je frémis pour le préſent & pour l'avenir. Cette grace, je puis la perdre d'un inſtant à l'autre, & je la perdrois infailliblement, ſi Dieu me laiſſoit un ſeul inſtant à moi-même.

LA BONNE.

Vous me faites ſouvenir, Madame,

d'une pensée du Prophete-Roi. *Ma vie touche à la mort*, dit-il au Seigneur. Il faut, ma chere Sophie, après avoir fait une bonne confession, espérer d'être dans la grace de Dieu. Ah! il seroit trop pénible & trop désespérant d'en douter. Nous avons la vie; quel sujet de consolation & de joie! Mais cette vie touche à la mort; quel sujet de craindre! Jesus-Christ est le milieu qui se trouve entre cette vie & cette mort, & tant que nous nous tiendrons collés à lui par un recours continuel, nous n'avons rien à craindre. Reprenons ce que nous avons dit à ce sujet. Il y a deux écueils également à craindre pour les ames qui commencent à se donner à Dieu. Une confiance dans leurs propres forces qui leur fait croire qu'elles vont par elles-mêmes triompher de leurs mauvaises habitudes; & l'orgueil qui décourage, lorsqu'on s'apperçoit de sa foiblesse, & qu'on est convaincue de ne pouvoir faire un seul pas

ſans ſecours dans le chemin de la vertu.

Mlle. AGNÈS.

Je l'avouerai, ma chere ; je ſuis tombée dans le premier de ces défauts. Après ma confeſſion générale, il m'a ſemblé qu'on avoit ôté de devant moi une grande montagne qui m'empêchoit de courir dans le chemin de la vertu. Mille choſes qui m'avoient paru impoſſibles juſqu'alors me ſont devenues ſi aiſées que je ne pouvois comprendre cette différence. Une heure devant le Saint Sacrement me paroiſſoit plus délicieuſe que le bal. Il me ſemble même actuellement que je donnerois tous les plaiſirs, toutes les ſatisfactions pour une communion bien faite. J'ai bien peur de m'être repoſée dans ce bien-être ; de n'être attachée à Dieu, que parce que le plaiſir que je trouve à le ſervir, paſſe infiniment ceux du monde. Dans les tranſports de contentement que j'éprouve, il me vient

quelquefois en pensée de me comparer aux Thérese, aux François d'Assise, & à tant de Saints qui ne pouvoient supporter les transports de l'amour divin. Il est vrai que cette pensée me paroît ridicule & que je m'en moque; cependant elle subsiste toujours.

Mlle. SOPHIE.

Ne vous y fiez pas, ma chere. J'ai éprouvé à-peu-près votre situation, il me sembloit que j'aurois couru volontiers au martyre; j'avois une sorte de respect pour moi, à raison des graces dont il plaisoit à Dieu de me combler. Il m'en a bien punie; cette grace sensible a disparu tout à coup; je me suis trouvée dans la priere comme un vrai animal; stupide, distraite. Ces plaisirs du monde qui me paroissoient si méprisables, se sont remontrés sous une forme aimable & riante, & j'avois à peine la force de leur résister; en un mot, la vertu qui m'avoit paru si facile pendant un mois, a repris à

mes yeux toutes ſes difficultés, & je ſuis dans un tel dégoût, que je ſuis tentée de tout laiſſer-là.

LA BONNE.

Gardez-vous-en bien, ma chere; la paix ſuccédera à cette tempête que vous vous êtes attirée, en vous appropriant une diſpoſition qui venoit abſolument de Dieu. Bien-loin que la dévotion ſenſible ſoit une preuve de perfection, elle eſt au contraire une marque de notre foibleſſe qui a beſoin de cet encouragement pour aller à Dieu. Si nous étions bien établies dans la foi, elle ſuffiroit pour nous ſoutenir dans ce que la piété paroît avoir de pénible; & dans cet état de pure foi, on fait plus de progrès en un jour, qu'en un mois avec la grace ſenſible. Quand on reçoit cette derniere, il faut s'humilier beaucoup d'être aſſez foible pour avoir beſoin de ce ſecours pour aller à un Dieu digne

d'être servi pour lui-même & sans espoir de récompense.

LA PRÉSIDENTE.

Expliquez-nous, s'il vous plaît, Mademoiselle, ce que vous entendez par cet état de pure foi.

LA BONNE.

La foi m'apprend, par exemple, que quand j'ai fait tout ce qui dépend de moi pour obtenir les lumieres du Saint-Esprit, afin de connoître & de détester mes fautes; que je les ai confessées avec toute l'exactitude dont je suis capable; que j'ai coupé dans le vif, pour m'arracher aux occasions prochaines du péché, & même à celles qui paroissent les plus éloignées; que j'ai une ferme résolution de mourir plutôt que de retomber volontairement dans les fautes que j'ai confessées; la foi, dis-je, m'apprend que je puis raisonnablement espérer d'avoir recouvré la grace de Dieu, & d'être dans son amour; mais cette espérance n'est sou-

vent que ſeche, & ſans aucun goût ſenſible ; elle paroît échapper à tout moment, & l'on a beſoin d'en faire continuellement des actes, pour ſe préſerver d'une crainte exceſſive. Souvent cette lumiere de la foi paroît s'éclipſer, & alors l'ame tremblante s'efforce d'aſſurer ſon ferme propos, par une pénitence rigoureuſe, des prieres continuelles, quoique ſans goût. L'amour de Dieu ſoutient cette ame; mais ſans qu'elle le ſache. La juſtice de Dieu l'effraye ; il eſt des momens où elle craint d'avoir trop abuſé de la miſéricorde de Dieu, pour pouvoir y compter encore ſans préſomption. Dans cette ſituation douloureuſe, elle ſe dit à elle-même : Quand je ſerois ſûre de n'avoir plus de part au ciel, de n'avoir plus de pardon à eſpérer, je voudrois employer tous les inſtans de ma vie à le glorifier & à l'aimer, à lui offrir Jeſus-Chriſt, à m'unir à tous les actes de religion qu'il a fait

& fera dans toute l'éternité. Cette ame, pour ainsi dire, n'attend plus de récompense, elle se croit rejetée : de temps en temps, la foi comme un éclair, vient dissiper ses ténebres; mais cette lumiere passe vîte; & retombée dans son obscurité, elle continue à marcher de grand cœur, quoiqu'avec angoisse, dans ce chemin ténébreux. Vous comprenez bien que cet exercice la fortifie, & l'approche d'autant plus de Dieu, qu'elle erre sans espoir apparent.

LA PRÉSIDENTE.

J'avois regardé ce que j'ai entendu & lu à cet égard, comme de pieuses rêveries. Je lisois l'autre jour, qu'il faudroit aimer Dieu, quand même il nous auroit créés pour être réprouvés; parce que cette vue, à notre égard, ne l'empêcheroit pas d'être souverainement aimable, & digne de l'amour de toutes les créatures.

Mlle. DOROTHÉE.

J'en demande pardon à l'auteur, que

j'aime pourtant beaucoup; mais dans cette occaſion il déraiſonne. Un Dieu qui m'auroit créée ſeulement pour me rendre malheureuſe pendant toute l'éternité, ne ſeroit point aimable; il ſeroit injuſte.

LA BONNE.

L'Egliſe l'a décidé ainſi contre M. de Cambrai, qui avoit avancé cette propoſition dans ſon livre des Maximes des Saints. L'auteur ſe ſoumit ſans reſtriction à la condamnation prononcée contre lui, & édifia extrêmement l'Egliſe par ſa ſoumiſſion. L'excès de ſon amour pour Dieu l'avoit jeté dans cette pieuſe illuſion, qui lui a été commune avec de grands Saints. Dans les tranſports dont ils étoient remplis, & ne ſachant comment exprimer au Seigneur l'excès de leur amour, ils ont fait des hypotheſes impoſſibles, ſans examiner les conſéquences mauvaiſes qui pouvoient être tirées de leurs paroles. L'amour divin a ſon ivreſſe

aussi-bien que l'amour profane ; & qui ne connoît les exagérations de ce dernier ! Ceux qui les font ne sont point trompeurs, ils pensent dans le moment présent comme ils parlent, sans se douter de l'extravagance de ce qu'ils promettent, & que le sang froid leur fait appercevoir dans la suite. Nous n'en sommes pas-là, Mesdames ; & malheureusement il se passera bien du temps avant que nous ayons besoin de pareilles leçons.

LA PRÉSIDENTE.

En supposant, par exemple, que j'eusse la pensée qu'il n'y a plus de Ciel à espérer pour moi, elle auroit un fondement raisonnable. Il n'est point question d'un Dieu qui m'auroit créée pour me perdre ; non, il vouloit mon salut ; il m'a accablée de ses graces, & j'y ai résisté avec une malice & une opiniâtreté qui n'ont point de nom. Mon obstination ne pourroit-elle pas en avoir tari la source ? L'Ecriture

m'apprend qu'il y a une meſure de péchés & une meſure de graces, au-delà deſquels il n'y a plus rien à eſpérer. Ne pourrois-je pàs être dans cet état malheureux ? qui pourroit me raſſurer contre cette crainte légitime ?

LA BONNE.

Cette crainte elle-même, Madame. Elle eſt une grace de Dieu, & une grande grace. Hélas! ceux qui ſont dans ce malheureux état, y ſont avec ſécurité : il s'eſt fait un calus ſi épais ſur leur conſcience, qu'ils ne ſentent plus rien. Mais cette crainte ſalutaire que vous éprouvez eſt peut-être la derniere qui vous eſt deſtinée; ce péché dont vous êtes tentée, ſera peut-être celui qui doit combler la meſure; frémiſſez dans la crainte d'abuſer de l'une & de commettre l'autre, & que cette frayeur vous engage à faire les plus grands efforts. Tenez-vous comme clouée à ce que la foi vous

enſeigne ſur cet article, & attendez en paix la fin de cet état qui, ſans doute, eſt auſſi profitable que pénible.

LA PRÉSIDENTE.

Je conçois qu'il eſt infiniment profitable pour une ame pieuſe à qui Dieu l'envoie par épreuve ; mais chez une perſonne encore toute dégoûtante du péché, pour ainſi dire, ce ſentiment a un fondement réel.

LA BONNE.

Et qui n'empêche pas qu'elle n'en puiſſe tirer beaucoup de fruit, parce qu'il l'établit dans la haine & le mépris d'elle-même, qui eſt le fondement de la vraie piété. Et notre chere Marquiſe ne nous dit pas un mot.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de remettre à vous le dire en mon particulier; j'aurois peine à m'exprimer actuellement.

LA BONNE.

Vous êtes la maîtreſſe, Madame. Oſerai-je demander à notre chere Pré-

ſidente comme vont ſes bonnes réſolutions ?

LA PRÉSIDENTE.

Aſſez mal ; mais je bataille. Votre comparaiſon du voyage de Rome où l'on tombe à chaque pas, eſt toute faite pour moi. A la lettre, je paſſe mes jours à tomber & à me relever. Cela m'impatiente ſouvent : je voudrois pouvoir me corriger tout d'un coup.

LA BONNE.

Cela ſeroit fort commode : ma pareſſe ſe trouveroit auſſi à merveille d'une converſion qui ne me laiſſeroit rien à faire.

LA MARQUISE.

Mais cela n'eſt-il pas incompréhenſible, d'avoir tant de facilité pour le mal, & une telle difficulté pour le bien !

LISETTE.

Ah ! Madame, j'ai eu le bonheur de connoître des perſonnes à qui les

héroïques vertus paroiſſoient naturelles & faciles, mais elles avoient toujours conſervé l'innocence de leur baptême.

LA BONNE.

Je ſuis perſuadée que ceux qui ont conſervé l'innocence, ont beaucoup plus de facilité que les autres à ſervir Dieu; cependant il ne faut pas croire qu'elles ſoient exemptes de combats. La vie chrétienne eſt une milice ſpirituelle; il faut toujours être ſous les armes, & prêt à ſe défendre contre les attaques du diable, du monde & de la chair; mais ceux qui ſe livrent avec courage dans ce combat, ne ſont pas ſeuls. Sainte Félicité, eſclave, ayant été miſe en priſon pour la foi, groſſe de huit mois, avoit une grande frayeur de ne pas être accouchée pour le temps où les autres Martyrs devoient être condamnés aux bêtes. Ils prierent Dieu pour elle avec tant de ferveur, qu'elle accoucha avant terme. Comme elle ſe plaignoit dans les douleurs de l'enfan-

tement, un des guichetiers lui dit: Comment donc crieras-tu, lorſque tu ſeras ſous les dents des bêtes ? Ici c'eſt moi qui ſouffre, lui répondit cette généreuſe chrétienne; mais quand je ſerai dans l'arene, ce ſera Jeſus-Chriſt qui ſouffrira en moi. Je vous en dis autant, Meſdames; dans le combat de la vie chrétienne, ce ſera Jeſus qui combattra en vous.

Mlle. SOPHIE.

Je ſuis véritablement déterminée, ma Bonne, à ſouffrir tout ce qu'il faudra pour arriver à la perfection; mais ſeroit-ce une faute de chercher le chemin le moins pénible pour y arriver ? Si vous le connoiſſez, daignez m'en inſtruire.

LA BONNE.

Oui ſans doute, ma chere, il y a un moyen d'abréger le travail & la difficulté; c'eſt de ſe livrer ſans réſerve à tout ce que la grace demande; de ne point marchander avec Dieu, mais

d'embraſſer courageuſement tout ce qui peut lui plaire, bien entendu que vous ſoumettrez à l'obéiſſance tout ce que vous croirez devoir faire, & qui ne ſera point devoir d'état. N'oubliez pas cette reſtriction, Meſdames; le diable ſouvent ſe transforme en ange de lumiere; il profite d'une premiere ferveur, pour vous faire entreprendre au-deſſus de vos forces, & vous porter à des choſes que Dieu ne demande pas de vous, & par conſéquent, pour leſquelles vous n'avez point de grace.

LA MARQUISE.

Comment ſeroit-il poſſible que le diable pût jamais nous pouſſer à faire des actes de vertu?

LA BONNE.

Pour vous rebuter enſuite d'une piété trop auſtere, & vous jeter dans le découragement & le déſeſpoir. La ſeule obéiſſance peut vous préſerver de ce danger; d'ailleurs, elle attire de Dieu les plus grandes bénédictions.

LA PRÉSIDENTE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, que cette obéiſſance eſt dure, ſur-tout ſi on tombe entre les mains de certaines gens qui vous accablent de pratiques puériles, & qui dans la vérité ne ſignifient rien du tout, comme ſi le bon Dieu ſe ſoucioit de toutes ces choſes !

LA BONNE.

Ecoutez notre divin maître, Madame ; il dit que pour gagner le ciel, il faut devenir de petits enfants. Rien de ce que l'on fait pour Dieu n'eſt petit : la ſimplicité & l'obéiſſance chrétienne ſanctifient tout, changent tout en or ; c'eſt-là véritablement la pierre philoſophale ; & jamais vous ne ferez de vrais progrès dans la vertu, ſans la fidélité aux petites choſes. Jeſus, l'auteur de la loi, s'eſt aſſujetti à tous les préceptes qu'il alloit abolir comme inutiles, pour nous apprendre à ne rien négliger. J'avoue que cela eſt abſolument contraire à l'orgueil & à l'eſprit

du monde; mais c'eſt par-là même qu'il faut s'y aſſujettir pour détruire ces deux ennemis de la perfection.

LA MARQUISE.

J'ai lu dans les lettres de Madame de Maintenon, que ſon confeſſeur exigeoit qu'elle ſe rendît ennuyeuſe en compagnie. Cela a beaucoup fait rire les mondains, & je vous avoue que cela m'a paru à moi-même très-ridicule.

LA BONNE.

Ils blaſphement ce qu'ils ne connoiſſent pas, Madame. Dans une femme dont la paſſion dominante étoit le déſir de ſe faire un nom, de plaire, d'être admirée, cette pratique étoit excellente; & c'eſt peut-être à ſa fidélité à s'y ſoumettre, qu'elle a dû les grandes graces que Dieu lui a fait par la ſuite dans un état où elle auroit dû ſe perdre, & où elle s'eſt ſanctifiée. J'avoue que cela eſt pénible à une femme d'eſprit; mais tout devient facile avec la grace de Dieu; demandez-le à Madame.

LA MARCHANDE.

J'avoue qu'il y a mille choſes que je croyois impoſſibles, qui me paroiſſent aujourd'hui très-aiſées. Le ſoin exceſſif du corps, par exemple; mes attentions pour ma ſanté étoient une vraie maladie: je me porte à merveille depuis que je me ſuis condamnée à ne plus m'écouter: tout le monde crie au miracle ſur ma bonne ſanté.

LA BONNE.

Voilà encore une de ces choſes qu'il faut ſacrifier dès le commencement. Vous ſavez, Meſdames, que les dévots ont la mauvaiſe réputation d'être délicats & friands; les gens du monde en ſont véritablement ſcandaliſés, & ils n'ont tort qu'en ce qu'ils ne diſtinguent pas la fauſſe dévotion d'avec la réelle: celle-ci fait main-baſſe ſur toutes les délicateſſes; elle n'uſe qu'à regret du néceſſaire, & n'a garde de ſe permettre le ſuperflu. En un mot, elle s'attache tellement à mortifier

mortifier ſon goût, qu'elle parvient à le gouverner abſolument & à le mortifier en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne ſuis point gourmande; mais, je l'avoue, je ſuis un peu friande, & extrêmement délicate ſur le manger. La moindre choſe, ne fût-ce qu'une omelette, feroit mon dîner, pourvu qu'elle fût bien apprêtée, & cela n'arrive guere que chez moi; auſſi eſt-ce un ſupplice à mon égard, de manger en ville. D'ailleurs, Mademoiſelle, je ne vois pas comment je pourrois me mortifier à cet égard; mon époux aime la table, a ſouvent du monde, & ne s'accommoderoit point du tout d'une réforme à ce ſujet.

LA BONNE.

Auſſi, Madame, je ne vous propoſe pas de retrancher un ſeul plat de votre table; ce qui ne m'empêche pas de vous dire que vous ferez peu de progrès dans la vertu, ſi vous ne mortifiez

pas votre goût. Comment une bouche qui se plaît à la nourriture des pourceaux, pourroit-elle goûter le pain des Anges ? Mais en quoi faut-il vous mortifier ? en tout & par-tout, Madame ; & encore j'exige qu'il n'y ait que Dieu, vous & votre directeur qui le sachent. Premiérement, retranchez toutes les friandises, comme pâtisseries, confitures, glaces, liqueurs & autres choses, qui, loin de conserver la santé, ne servent qu'à la détruire. Il faut que ce retranchement se fasse sans affectation : si on vous sert de ces sortes de choses, il faut en goûter, en manger même plutôt que de se faire remarquer. Cependant je suis sûre que le Saint-Esprit vous indiquera les moyens d'accorder ensemble ce que vous devez à la bienséance & à la mortification. Secondement, sur dix plats qui paroissent sur votre table, il y en aura toujours quelques-uns qui frapperont vos yeux & votre odorat d'une maniere

plus sensible. Ne mangez point, ou peu de celui-là. Troisiémement, dans les choses que vous devez manger seule, abandonnez-vous absolument au cuisinier; &, que ce soit trop doux, trop salé, ou trop froid, ne vous plaignez pas; & pensez que le fiel & le vinaigre étoient encore plus mauvais. J'en dis autant des choses qui seront mal apprêtées chez les personnes où vous mangerez; qu'on ne s'en apperçoive pas, & qu'on puisse croire, à l'air de votre visage que vous êtes contente de tout. Vous ferez tout à la fois un acte de charité, de mortification & de politesse. A l'égard du café, chocolat à la crême, sirops de toutes les sortes pour le moindre rhume, ils doivent être proscrits. Si votre santé vous oblige à prendre une tasse de café, prenez-le comme les mondains, au lait, & non pas à la crême; il est plus sain & plus propre à produire l'effet qu'on en doit attendre: ne le sucrez

point, ou si peu, qu'il n'ait rien de flatteur au goût.

LA PRÉSIDENTE.

C'est donc à dire qu'il faut renoncer à l'un des principaux agrémens de la vie, qui est une bonne table, & y renoncer d'une maniere d'autant plus dure, qu'on a les choses sous le nez sans y pouvoir toucher; c'est être comme Tantale.

LA VEUVE.

Et moi, Madame, je suis toute rassurée; quand Mademoiselle Bonne a commencé à parler, j'ai cru qu'il alloit être question de jeûnes, & elle n'en a pas dit un mot. Elle nous a fait une ordonnance de médecine autant que de mortification.

Mlle. DOROTHÉE.

Cela me fait faire une réflexion. Le péché consiste dans l'abus des choses que Dieu nous a données, & qui sont toutes bonnes & utiles. La sensualité les change en poisons, également

funeftes à notre corps & à notre ame; la mortification remet toutes chofes dans l'ordre: car une perfonne accoutumée à mortifier fon goût, eft à l'abri des indigeftions & des excès; elle ne rifque pas non plus de fe ruiner par gourmandife. Ainfi la loi de Dieu remet toute chofe dans l'ordre naturel, & feroit de la terre un féjour délicieux fi elle étoit bien fuivie.

LA BONNE.

N'en doutez pas, ma chere; plus on s'approche de la perfection du chriftianifme, & plus on apporte l'ordre, l'aifance & le bonheur à tout ce qui environne. Une ville peuplée de gens qui tendroient fincérement à la perfection, feroit un féjour délicieux, d'où tous les maux feroient bannis.

LA MARQUISE.

Mais que deviendroient les arts & les fciences, dans une ville peuplée de gens contemplatifs & dévots? Les hommes y feroient oifîfs, pour le plus

grand nombre. On n'y verroit point de traiteurs, de faiseuses de modes, de musiciens, de maîtres à danser, d'avocats & de toute la sequelle qui les environne. Ceux qui font les cartes y mourroient de faim aussi-bien que les carrossiers, les marchands de riches étoffes, de meubles précieux.

LA BONNE.

Il ne m'est donc pas possible de vous faire comprendre que la vraie piété est compatible avec toutes les occupations honnêtes & permises. Un Saint n'a pas besoin d'un bon cuisinier; car il s'occupe si peu de ce qu'il mange, que cela n'en vaut pas la peine; mais s'il occupe un rang élevé, il sera obligé de donner souvent à manger. Si c'est une personne privée, elle se permettra le divertissement innocent de rassembler quelquefois ses amis chez elle, & la charité lui fait un devoir de leur donner quelque chose bien apprêté. C'est pour cela qu'elle garde un cui-

ſinier. Une mere pieuſe qui abjure par piété une parure brillante, que la raiſon ſeule eût pu l'engager à ſacrifier, parce que la parure ne convient qu'aux jeunes perſonnes; cette mere, dis-je, ne retranchera à ſes filles que ce qui bleſſeroit la modeſtie & la modération, & voudra qu'elles ſoient miſes d'une maniere conforme à leur âge. Il y aura donc des faiſeuſes de modes dans cette ville, des marchands de meubles précieux même; car chacun doit être meublé ſelon ſon rang, & il n'y a que le ſuperflu ou l'attache qui éloigne de la perfection.

Mlle. SOPHIE.

Vous ne m'avez pas bien compriſe, ma Bonne. Vous ſuppoſez, par exemple, qu'une mere dévote auroit des filles qui ne le ſeroient pas, & alors il faudroit de la parure; mais ſi les filles reſſembloient à la mere, il n'en faudroit point du tout.

LA BONNE.

Vous vous trompez, ma chere; il convient qu'une jeune perſonne, dévote même, ſoit miſe convenablement à ſon âge & à ſon rang.

Mlle. SOPHIE.

Oh! pour le coup, ma Bonne, vous êtes une perſonne accommodante, vous rendez à la vanité ce que vous ôtez à la gourmandiſe. On peut vivre avec vous, moi ſur-tout, qui ſuis très-ſobre, & extrêmement vaine.

LA BONNE.

Vous avez peu de mémoire, ma chere amie. Je me ſuis déjà expliquée ſur cet article; mais je parle à des femmes, cet article a beſoin d'être répété pluſieurs fois pour être entendu. La deſtruction de la vanité n'eſt pas moins eſſentielle à la perfection que celle de la gourmandiſe. Avant que d'entamer cet article, il eſt à propos de diſtinguer les états. Une femme a d'autres devoirs à cet égard, qu'une veuve qui

à renoncé à de secondes noces. Une fille qui veut être religieuse ou vivre dans le célibat, peut fort bien ne pas s'habiller comme celle qui prétend s'engager dans l'état du mariage. Toutes doivent n'avoir aucune attache à la parure; cependant toutes ne doivent pas y renoncer. Une femme doit étudier, non l'ajustement qui lui plaît, mais celui qui est du goût de son mari, & sacrifier tout ce qui pourroit lui déplaire. La Princesse de Conti, jeune, belle, & obligée par son rang de vivre à la Cour, s'avisa de sacrifier le rouge. Ce retranchement déplut à son mari, qui la pria de se mettre comme les autres: elle obéit sur le champ, & elle fit bien. Il reste mille ressources à une femme qui veut sincérement se mortifier. Doit-elle à la campagne rester tête à tête avec son époux, elle fait une grande toilette; est-il absent, elle se met avec beaucoup de simplicité. Elle le prie de choisir ses étoffes,

ne se permet pas dans toute la journée de jeter les yeux sur le miroir ; se sert de tout le pouvoir qu'elle a sur l'esprit de son époux pour l'empêcher de donner à son égard dans la magnificence.

LA PRÉSIDENTE.

Mademoiselle Bonne ne connoît guere les maris ; généreux par-tout ailleurs, ils sont toujours avares pour leurs femmes, & entreront de grand cœur dans tous les projets d'économie qu'elles voudront proposer à cet égard.

LA BONNE.

Tant mieux, Madame, les femmes qui voudront se donner tout à Dieu en auront plus d'aisance à mortifier la vanité. Celles qui sont veuves, aussi-bien que les filles qui se destinent au mariage, peuvent user des ajustemens décens à leur âge & à leur état, mais sans attache, en gémissant d'être assujetties à perdre tant de temps, & à

dépenſer tant d'argent pour des bagatelles; elles ne doivent jamais faire de toilette ſans ſacrifier quelque choſe au Seigneur, ſuivre les modes de loin, & retrancher ſur la magnificence quelque choſe pour les pauvres. Quant aux veuves & aux filles qui ont renoncé au mariage, elles ne doivent plus chercher à plaire qu'au divin époux qu'elles ont choiſi. Les parures recherchées ne leur conviennent plus du tout; & ſi elles ſe livrent aux mouvemens du Saint-Eſprit, il leur inſpirera chaque jour un grand nombre de ſacrifices ſur cet article, mais ſans ſingularité & ſans affectation; en ſorte qu'en ſe mettant mal, perſonne ne s'aviſe de penſer qu'elles font un ſacrifice. J'ajoute encore que la négligence ſur l'ajuſtement, n'a rien de commun avec la ſaloperie. La vanité fut toujours un vice, dit ſaint François de Sales, mais la mal-propreté ne fut jamais une vertu. Il eſt pourtant des perſonnes ſi exceſſivement propres,

qu'elles le feroient encore fuffifamment en retranchant les grandes attentions, & qui occupent trop fur cet article; mais, je le répete, le Saint-Efprit les inftruira à cet égard fi elles écoutent fes infpirations.

Mlle. SOPHIE.

Nous fommes ici trois jeunes filles qui avons renoncé au mariage; nous devons donc auffi abjurer l'ajuftement.

LA BONNE.

Non, Mademoifelle. Vous êtes trop jeunes pour qu'on vous permette le vœu, & vos réfolutions d'aujourd'hui peuvent fort bien changer demain. La prudence défend donc de rien ftatuer à cet égard; attendez vingt-cinq ans avant que de déclarer que vous renoncez au mariage, & comportez-vous en attendant (à l'extérieur s'entend) comme celles de votre âge qui paffent pour les plus fenfées. Sur-tout point de fingularité, je le répete; c'eft la pefte de la dévotion.

Mlle. AGNÈS.

Vous en voulez beaucoup à la ſingularité, ma Bonne; je ne vois pas trop quel grand mal elle peut faire. Eſt-ce un péché ?

LA BONNE.

Preſque toujours, ma chere. C'eſt un raffinement d'orgueil; telle qui ne ſeroit pas regardée ſi elle étoit miſe comme une autre, fixe tous les yeux par ſa ſingularité. L'orgueil le ſait bien, & avide d'occuper les autres de ſoi, il veut jouir en même temps, & des regards & de la réputation d'une perſonne réformée. Le grand ſecret de la vie parfaite eſt d'être oubliée, ma chere.

Mlle. AGNÈS.

Il vaudroit autant ſe faire enterrer; c'eſt une vraie mort. On eſt un zéro ſur la terre; cela eſt bien ennuyeux & inſipide.

LA BONNE.

Je n'ai jamais penſé à vous nier que

la perfection ne soit une mort totale à la créature : mais qu'elle est avantageusement réparée ! ce n'est qu'à proportion qu'on meurt aux choses créées, qu'on vit avec le Créateur.

LA MARQUISE.

Accordez-vous avec vous-même, Mademoiselle. Vous voulez que nous vivions dans le monde, & puis que nous mourions à toutes les créatures ; cela n'est pas compatible. Une personne qui suivroit vos leçons seroit insupportable dans la société ; elle n'auroit ni parens ni amis ; si elle cessoit de s'intéresser à eux, ce seroit un vrai automate fort à charge aux autres, qui aiment qu'on les compte pour quelque chose.

LA BONNE.

Et c'est en quoi la piété parfaite fait exceller. Toutes les liaisons qui n'ont pas Dieu pour principe, sont fragiles & faciles à détruire. Combien voyez-vous de parens très-proches, qu'un

intérêt de néant divise & rend mortels ennemis ? Vous parlez d'amis, & vous profanez ce beau nom en l'appliquant aux liaisons qu'on voit dans le monde. Examinez, s'il vous plaît, ce qui les forme. Les amitiés se fondent sur la conformité d'humeur, de goût, d'intérêt ; sur la nécessité de vivre ensemble ; souvent sur la ressemblance des défauts. Une médisante se trouve à merveille du commerce d'une femme aussi médisante qu'elle. Celle qui aime le jeu, les plaisirs, s'accommode d'une société qui la met à même de satisfaire ses goûts dominans. Ces liaisons durent jusqu'au moment où l'amour propre & l'orgueil cessent d'y trouver leur compte : de là dans le monde tant de querelles, de divisions, de perfidies parmi ceux qui paroissoient le plus étroitement unis : le principe de leur union étoit trop fragile pour en espérer une longue durée. Le vrai pieux, au contraire, ne consulte point ses inté-

têts dans la ſociété, mais ſeulement la gloire de Dieu; plein de reſpect pour les bons, de pitié & de condeſcendance pour les foibles, & même pour les méchans, la charité l'engage à s'oublier lui-même pour chercher les occaſions de leur être utile. Tous les hommes ſont ſes freres, parce qu'ils ſont tous enfans de Dieu. On dit communément que dans le monde on trouve des amis juſqu'à la bourſe : dans le chriſtianiſme on va plus loin; on eſt ami juſqu'aux autels, c'eſt-à-dire, juſqu'au moment où un ami voudroit exiger une choſe contraire à la loi de Dieu. En ce cas même, on ſe ſépare du cruel ami qui cherche à nous perdre; mais on ne le hait pas; on prie pour lui, on cherche à lui rendre ſervice. Vous voyez, Madame, que la charité, au lieu de rétrécir notre cœur, l'élargit au contraire; on voit les hommes moins ſouvent, mais on cherche plus ſouvent à leur être utile. Auſſi

puis-je vous assurer que les vrais dévots, que leur vocation oblige de vivre dans le monde sans en être, sont les délices de la société; toujours doux, complaisans, prêts à sacrifier leurs intérêts, leur volonté à celle des autres; on s'en accommode bien mieux que des concurrens, c'est-à-dire, de ceux dont l'orgueil n'est occupé que de ses intérêts propres.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que ces vrais dévots soient bien rares; car depuis quelques années que je vis avec la gent dévote, je n'en ai jamais rencontré. J'ai vu des hommes d'un zele amer, & toujours armés de censures; des femmes qui sembloient chargées d'enregistrer les fautes de tout le genre humain, sous prétexte d'en gémir; des Pharisiens qui disent perpétuellement : *Seigneur, je vous rends grace de n'être pas comme le reste des hommes;* & sur-tout dés personnes vindicatives. Un dévot (de ceux

que je connois au moins) ne pardonne jamais ; ces gens-là se croient si bien avec Dieu, qu'ils s'imaginent qu'on ne peut les offenser sans s'attaquer à Dieu même, & que sa justice est intéressée à punir ceux qui n'ont pas pour eux la plus profonde vénération. J'ai vu des personnes tout occupées de leur corps, de leur santé, de leurs commodités ; qui ont toujours de bonnes raisons de s'accorder ce qu'elles refusent aux autres : en un mot, quand je vivois dans le grand monde, j'ignorois mille raffinemens de sensualité que j'ai appris, je ne dis pas depuis que je suis dévote, mais depuis que j'ai pris le masque de la dévotion; car il faut se rendre justice.

LA BONNE.

Tournez la médaille, Madame; le contraire de ce que vous venez de dire, constitue la vraie dévote, & j'espere que toutes tant que vous êtes ici, en fournirez bientôt des modeles. Obéis-

ſance, mépris de ſoi-même, haine de ſon corps, déſir d'être oubliée, inconnue; abandon à Dieu, vigilance ſur ſes ſens, mortification de ſes ſens en tout & par-tout; haine du péché, charité, compaſſion pour le pécheur. Voilà quelles doivent être les vertus dont nous devons faire une étude & une pratique perpétuelle.

LA VEUVE.

J'oſerois vous dire, Mademoiſelle, que je me ſens un déſir ſincere de pratiquer toutes ces vertus; mais avec la même ſincérité je vous avoue que cela me paroît la choſe impoſſible, du moins pour quelques-unes. La ſenſualité dans le manger, le ſoin exceſſif du corps, la recherche des habits, me paroiſſent des bagatelles; mais cet oubli de ſoi-même, ce déſir d'être oubliée des autres, comment y parvenir? J'aimerois, ce me ſemble, mieux dire du mal de moi que de me laiſſer oublier.

C'eſt, ce me ſemble, une choſe inſupportable.

LA BONNE.

Et, comme vous le dites fort bien, une choſe impoſſible, ſi nous n'avions que nos propres forces. Il faut qu'une priere continuelle nous attire des graces de Dieu, qui nous éléveront au-deſſus de nous-mêmes, & nous donneront une force étrangere.

LA MARQUISE.

Je crois que j'ai demandé ma converſion & ces graces puiſſantes, plus de dix mille fois depuis notre premier entretien. Je les ai demandées avec confiance, au nom de Jeſus, en me reconnoiſſant indigne de rien obtenir; cependant je me trouve abſolument la même. Je vous avoue que cela eſt bien décourageant.

LA BONNE.

Le bon Dieu a tort, Madame; il devoit être tout prêt avec ſes graces pour vous les accorder la premiere fois

que vous avez été en commodité de les lui demander. Vous dites que vous vous confessez indigne de les obtenir ; si ce sentiment étoit sincere, vous seriez bien loin du découragement. Quoi donc ! nous aurons passé une partie de notre vie à résister à Dieu, à mépriser ses graces ; & nous voudrions qu'il nous écoutât sans retardement ! Oh, cela n'est pas juste. Demandons toute notre vie ; heureuses, si Dieu nous accorde cette conversion parfaite au moment de la mort. C'est l'orgueil qui se décourage.

LA MARQUISE.

Il me semble que non, Mademoiselle : je voudrois commencer dès-aujourd'hui à aimer Dieu parfaitement. C'est précisément parce que je lui ai résisté si long-temps, que je n'ai pas un moment à perdre. Quand je pense à tant de Saints qui ont été convertis dans un moment, je demeure tout étonnée de me trouver de glace. N'est-

il pas vrai, ma Bonne, que Jesus a dit expressément dans l'Evangile, que celui-là doit aimer davantage, à qui on a le plus remis? Selon cette regle, un amour médiocre pour Dieu ne peut payer mes dettes; je voudrois le sentir, & pouvoir découvrir en moi cette ardeur de Magdelaine & de tant d'autres.

LA BONNE.

Cela seroit effectivement bien agréable: il n'y a point de mondaine qui n'abjurât sur le champ les plaisirs, si Dieu lui donnoit ces graces sensibles. Un seul instant passé au pied des autels avec cette foi vive & pure, cet amour ardent, donne plus de satisfaction que tous les plaisirs frivoles rassemblés n'en peuvent procurer. Mais ces graces doivent être achetées par les sacrifices les plus héroïques, & pour m'en tenir à l'exemple que vous m'avez cité, considérez ce qu'il en a coûté à Magdelaine. C'étoit une fille

de qualité, jeune, aimable, délicate, & accoutumée aux plaisirs. Elle se transporte chez Simon le lépreux; & bravant le respect humain & tous les mauvais discours qu'on va faire d'elle, elle se prosterne aux pieds de Jesus, en présence de gens qui ne voient en lui qu'un homme, l'objet de leur haine & de leurs mépris; elle les baise, les baigne de ses larmes, les parfume & les essuie avec ses cheveux. Elle entend blâmer son action; elle s'y étoit attendue, & n'est point arrêtée par la crainte du mépris de ceux qui la traitent de folle, & qui sans ménagement rappellent la mauvaise vie qu'elle a menée jusqu'alors. Cette premiere démarche de la sainte Pénitente nous frappe peu, Mesdames; accoutumées à regarder Jesus comme Dieu, rien ne nous paroît plus naturel que tout ce qu'elle fait. Mais transportons-nous au moment où elle l'a fait, & nous comprendrons l'héroïque de son action. C'est par de

tels ſacrifices qu'on fait violence à la miſéricorde de Dieu, & qu'on attire ces torrens de graces que nous ſouhaiterions avoir pour rien. Conſidérez encore ſon courage & ce qu'il lui fit ſouffrir pendant la Paſſion. Quels dûrent être les déchiremens du tendre cœur de cette parfaite amante, en voyant Jeſus chargé du poids de ſa croix! O que volontiers elle eût pris la place de Simon le Cyrénéen, ſi les bourreaux euſſent voulu le lui permettre! Elle ſe tient au pied de la croix, & avale à longs traits le calice de la paſſion de Jeſus. Je ſuis bien sûre qu'elle reçut dans ſon cœur chaque coup de marteau dont on frappa les clous qui attacherent les pieds & les mains du Sauveur. Que ne ſouffrit-elle pas avant & après ſa mort? Sa douleur lui cauſa une ſorte de délire; car tout ce qu'elle dit à Jeſus, qu'elle prenoit pour un jardinier, n'avoit pas le ſens commun. Nous ſouhaitons toutes l'amour

de

de Magdelaine : voudrions-nous le payer un tel prix? Au reste, Mesdames, Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient ; il ne nous appartient pas de vouloir obtenir sa grace à notre fantaisie. Soumettons-nous, prions ; & s'il ne nous trouve pas dignes du pain des enfans, disons avec la Cananée : Seigneur, les chiens sont soufferts sous la table à ramasser les miettes qui tombent des mains des enfans. Adieu, Mesdames ; j'aurai l'honneur de vous faire avertir du premier moment où nous pourrons nous rassembler. Madame la Marquise peut rester si elle le juge à propos.

III.me CONVERSATION *Particuliere.*

LA MARQUISE.

J'AI bien besoin de vous ouvrir mon cœur, Mademoiselle ; il s'y passe

d'étranges choses ; & en vérité j'ai peur d'en perdre l'esprit.

LA BONNE.

Il faut espérer que l'esprit vous tournera ; mais pourtant vous ne deviendrez pas folle. Qu'est-ce qui vous tourmente, Madame ? & pourquoi n'avez-vous pas déclaré vos peines à votre Confesseur en faisant votre confession générale ?

LA MARQUISE.

C'est précisément ce qu'il m'a dit qui m'a jetée dans le trouble : c'est un fort honnête homme assurément ; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il n'a pas la grace pour me conduire, car il me semble que Dieu me demande tout autre chose que ce qu'il exige de moi. J'avoue de bonne foi que j'aimerois mieux suivre sa méthode que celle qui m'est inspirée ; elle n'est pas si pénible. Cependant je n'ai pu m'y livrer sans trouble. J'ai consulté un très-habile homme qui n'a pas le

temps de me conduire, & il m'a conseillé de vous déclarer mes peines & de suivre vos avis.

LA BONNE.

Cette circonstance me détermine à vous écouter, Madame; sans cela je vous aurois priée de consulter ceux qui sont Docteurs en Israël, & dont les lumieres sont meilleures que les miennes. J'exige aussi, s'il vous plaît, que vous écriviez le précis des choses dont nous serons convenues, & que vous les soumettiez à quelqu'un, en attendant que vous ayez trouvé ce qui vous convient.

LA MARQUISE.

Je vous dirai d'abord, Mademoiselle, que Dieu m'a fait de grandes graces dans ma retraite, & qu'il m'a donné un grand désir d'être absolument à lui par le chemin des vertus cachées & obscures. Voilà ce que mon confesseur ne veut point entendre. C'est le Curé de ma paroisse; il voudroit

me mettre à la tête de toutes les bonnes œuvres qui s'y font, ſans conſidérer que je n'ai aucun fonds d'intérieur. Toute répandue au-dehors juſqu'à préſent, il me ſemble que j'aurois beſoin de recueillement, de retraite, avant que de penſer à ces pratiques d'éclat qui ſont dangereuſes aux perſonnes ſuperficielles telles que moi.

LA BONNE.

Je ſuis de votre ſentiment, Madame; il faut ſe remplir avant que d'entreprendre de donner au prochain de la ſurabondance : mais quelles ſont ces bonnes œuvres extraordinaires auxquelles M. votre Curé voudroit vous aſſujettir ?

LA MARQUISE.

L'aſſiduité aux aſſemblées de charité qui ſe font deux fois la ſemaine; là on ſe diſtribue la viſite des pauvres, des malades & des hôpitaux. Il y a deux ans que je ſuis livrée à toutes ces œuvres d'éclat; & loin d'en avoir

tiré aucun profit, cela m'a remplie d'un orgueil insupportable. Je suis naturellement vaine & libérale. Comme je suis très-riche & que je ne dépends que de moi, j'ai contenté mes deux goûts, en donnant beaucoup; ce qui m'a attiré une réputation que je ne mérite pas. Dans ces assemblées on me loue sans cesse, on me cite pour exemple, & j'avale à longs traits cette fumée. Comme j'aime naturellement à me mêler de tout, à paroître, à être applaudie, je n'ai nulle répugnance à tout ce tracas qui suit les œuvres extérieures. Ces actes sont pour moi un délassement, un métier. Je ne sais si je m'explique bien, mais je sens qu'il n'y a rien pour Dieu; au contraire, je sens beaucoup d'opposition à me renfermer, à être ignorée, & à devenir intérieure. Je résiste à cet attrait, parce que je sens que la retraite m'ennuyera prodigieusement, & aussi par respect humain. Que dira-t-on si

je m'abſente de ces aſſemblées? je ſcandaliſerai; les pauvres ſeront moins ſecourus. Cela m'embarraſſe beaucoup.

LA BONNE.

Il faut tâcher d'accommoder leur intérêt avec le vôtre. En général, je ne crois pas le commencement de la converſion propre à la pratique du bien extérieur : il faut être Magdelaine quelque temps, pour devenir Marthe avec ſureté. La célebre Madame de Miramion, appelée de Dieu à être à la tête de toutes les bonnes œuvres de Paris, ſe renferma une année tout entiere dans une maiſon de campagne par le conſeil de ſon directeur, & fit un fonds d'eſprit intérieur qui la ſoutint au milieu du tumulte des occupations que la charité lui fit entreprendre; encore les interrompoit-elle de temps en temps pour faire des retraites de huit jours. Je ſerois donc d'avis, Madame, que vous imitaſſiez cette conduite; & pour empêcher les perſonnes de piété

vraie ou fauſſe, d'en être mal édifiées, il faut quitter Paris pendant quelque temps ſous un prétexte que vous ſaurez bien trouver. Pour ce qui regarde le ſoulagement des pauvres, il faut remettre à votre Curé les ſommes que vous diſtribuïez vous-même.

LA MARQUISE.

Autant faire publier ces aumônes au prône. Mon Curé s'eſt habitué à me donner comme une Sainte, & à relever avec emphaſe le bien apparent que je fais; or je voudrois que lui, & tout ce qui me connoît, m'oubliât. Quand je dis que je le voudrois, je m'exprime mal, je le crains beaucoup; c'eſt je crois le Saint-Eſprit qui le veut en moi. Il me ſemble qu'il n'y a de ſûreté que dans cette vie cachée, inconnue. Si j'en croyois mon attrait, j'irois me faire Converſe dans un couvent où l'on n'auroit jamais entendu parler de moi.

LA BONNE.

Aſſurément, Madame, ce mouve-

ment vient de Dieu, pourvu qu'il ſoit ſoumis à l'obéiſſance. Prenez à cet égard une ferme réſolution de ne rien décider de vous-même. Il faut abſolument trouver quelqu'un qui ſe charge de votre conduite, & qui prenne le temps d'examiner ce que Dieu demande de vous. En attendant, Madame, je penſe que vous feriez bien de faire toutes les ſemaines une abſence de deux ou trois jours que vous paſſeriez dans le recueillement. Mais pourrois-je vous demander ſans indiſcrétion le nom de celui que vous avez conſulté en dernier lieu ?

LA MARQUISE.

C'eſt M.... de qui j'ai eu bien de la peine d'obtenir un quart d'heure, quoique je me ſois nommée.

LA BONNE.

S'il ne vous eût pas connue, il vous auroit fort bien donné une heure; mais il craint les dévotes de profeſſion, & ne veut ſe charger de per-

ſonne, à moins qu'il ne ſoit convaincu qu'il n'y ait du fruit à faire. J'aurai l'honneur de lui parler, Madame; c'eſt préciſément celui qui vous convient, & le ciel vous a inſpiré de vous adreſſer à lui.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai pourtant qu'il m'a bien rebutée; il n'a pas l'air bien compatiſſant, & j'ai peur.... Mais, mon Dieu, à quoi eſt-ce que je m'amuſe? eſt-ce pour être flattée que je veux choiſir un guide? Je vous obéirai, Mademoiſelle, & ſi j'en croyois le mouvement qui vient de s'élever en moi, je ferois vœu d'obéir à cet homme ſi ſévere.

LA BONNE.

Il ne vous le permettroit pas, Madame; gardez-vous des vœux indiſcrets, c'eſt une tentation, & il ne faut jamais en faire ſans conſeil & ſans un examen

très-sérieux & très-long. D'ailleurs je dois vous avertir que vous vous faites une fausse idée de M. D... C'est l'homme le plus doux & le plus patient; & depuis plusieurs années que je suis sous sa conduite, j'ai bien eu lieu de me convaincre qu'il possede ces vertus.

LA MARQUISE.

Quoi, Mademoiselle, vous connoissiez par expérience qu'il étoit propre à me mener au ciel, & vous aviez la cruauté de ne pas me l'indiquer. En vérité vous avez manqué de charité à mon égard dans une chose essentielle.

LA BONNE.

Je vous l'ai dit, Madame, c'est un défaut fort commun de vanter incessamment son directeur & d'en parler sans cesse, & j'ai fait mes efforts pour l'éviter. D'ailleurs, il faut laisser une grande liberté au Saint-Esprit, & lui laisser le soin d'inspirer à cet égard ce qu'il sait être le meilleur pour nous.

IV.me CONVERSATION
Particuliere.

LA PRÉSIDENTE, LA BONNE.

LA PRÉSIDENTE.

PRÊTE à partir pour un long voyage, je n'ai pu me refuser au plaisir de vous voir encore une fois & de vous demander vos conseils pour le nouvel état dans lequel je vais entrer. Mon époux vient d'être nommé Premier Président du Parlement D.... & comme le Gouverneur de la province n'y réside pas, il est chargé du commandement. Me voilà donc forcée d'entrer dans un tourbillon d'affaires, de devoirs & de plaisirs qui va bien déranger mon petit souffle de piété. Monsieur le Président m'a avoué qu'il eût frémi de ces honneurs, si j'avois été dévote comme autrefois; mais qu'aujourd'hui que je ne suis que chré-

tienne, il espere que je me prêterai à tout ce qui sera nécessaire pour remplir les devoirs de ce nouvel état: en vérité ils me paroissent terribles. Que ferai-je au milieu de ce tourbillon?

LA BONNE.

La Providence qui vous y place, vous donnera le moyen d'y faire votre salut: j'avoue qu'il sera plus pénible là qu'ici; mais il y a des graces d'état, & malgré les obstacles à la sainteté qui naîtront sous vos pas, vous pourrez devenir une Sainte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous n'y pensez pas, Mademoiselle. Selon le plan de vie qu'a formé mon époux, je n'aurai pas une heure par jour pour prier.

LA BONNE.

Eh bien, Madame, il faudra prier toute la journée, c'est-à-dire, conserver la présence de Dieu, & l'invoquer sans cesse par des oraisons jacula-

toires. Mais quel eſt donc ce plan qui remplit ſi exactement tout le jour ?

LA PRÉSIDENTE.

D'abord il veut donner à manger trois fois la ſemaine, vous ſavez que c'eſt ſa manie ; & il dit que dans ce pays, on eſt en uſage de reſter à table une partie de la nuit : ainſi il ne faut plus penſer à me lever à cinq heures, ſi on ſe couche à deux.

LA BONNE.

Non ; mais vous pourrez vous lever à huit, & cela revient au même ; je connois cette province, il n'eſt jamais jour chez les Dames avant onze heures ; ainſi vous aurez là comme ici, trois heures dont vous pourrez diſpoſer. D'ailleurs, Madame, vous m'avez avoué que votre complaiſance vous a fait regagner le cœur de votre époux ; eſſayez par perſuaſion, de l'engager à vous relâcher quelque choſe ; alléguez votre ſanté, la ſienne ; quelquefois haſardez un mot du danger pour le ſalut

dans une dissipation si continuelle, & finissez par lui promettre de faire ce qu'il voudra. Tôt ou tard, vous le ramenerez à un genre de vie plus chrétienne, si à vos exhortations, qui doivent être rares & faites bien à propos, vous joignez d'ardentes prieres pour lui, & beaucoup d'actes de vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'espere; car il convient bien franchement qu'il aime le monde à l'excès, & sur-tout la table; il a des volontés de se corriger, mais elles vont être renversées: il a un beau prétexte pour continuer; c'est la nécessité de représenter dans cette place.

LA BONNE.

Et vous une bonne raison de le ramener à Dieu; c'est la nécessité de bien remplir des devoirs qui deviennent immenses quand on veut faire honneur à une telle place; mais je ne puis trop vous répéter que vous devez plus parler de sa conversion à Dieu

qu'à lui; il craindroit une rechûte dans la dévotion d'autrefois. En attendant que Dieu vous accorde cette grace, vous devez faire un plan de vie dont il ne faut jamais vous écarter, quoi qu'il arrive.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! le pourrai-je? on joue d'une furie épouvantable dans cette ville; les bals y sont fréquens, on y a la comédie six mois de l'année. Les visites y sont perpétuelles; le moyen de respirer?

LA BONNE.

Je vous l'ai dit, Madame, je connois le pays où vous allez, & suis en état de vous dire de gros en gros quels écueils vous devez éviter. D'abord il faut prévenir votre époux, que la seule loi de Dieu mettra des bornes à l'obéissance que vous aurez pour lui; & il faut ajouter que vous le croyez trop équitable & assez bon chrétien pour ne rien exiger au-delà. Comme il a de l'esprit, représentez-lui que le grand

moyen de se faire respecter dans le lieu où il va tenir la premiere place, est de respecter lui-même la loi du Seigneur, les ordres de l'Eglise & ceux du Roi. Priez-le de vous abandonner la police de votre maison, & lui promettez de la mettre à son goût, c'est-à-dire, de lui donner un air de grandeur: faites-lui comprendre que l'ordre, la justice & la décence sont la véritable grandeur, même selon le monde. Je suis sûre que sous cette condition vous serez la maîtresse. Après avoir obtenu la permission d'agir selon vos vues, prosternez-vous aux pieds du Seigneur, recevez de sa main votre administration, conjurez-le de bénir vos soins, de vous inspirer ce qui sera le plus convenable à sa gloire, & renoncez à tout autre motif que celui de lui plaire. . . . .

LA PRÉSIDENTE.

J'oubliois de vous dire que mon époux, convaincu que désormais il n'a

plus rien à craindre de cette charité mal-entendue, qui l'avoit obligé de m'ôter les ſoins économiques, me les a remis abſolument, avec le mémoire de la maniere dont il veut que ſa maiſon ſoit montée; en vérité je trouve qu'il y a de l'excès. Cependant je n'ai oſé lui répliquer, quoique j'en euſſe grande envie. Nous avons ſoixante mille livres de rente, il les a toujours dépenſées ici; comment ſuffiront-elles pour l'augmentation qu'il projette?

LA BONNE.

Confiez-vous à la Providence, Madame. D'abord les denrées ſont moins cheres où vous allez qu'ici; mais je compte moins ſur cette reſſource que ſur celle d'une adminiſtration fidelle. Vous ne ſerez point volée quand tout paſſera par vos mains, & que vous ne vous fierez à perſonne; il faut que l'emploi de maître-d'hôtel & d'intendant ſe réduiſe à bien peu de choſe

chez vous, & que vous en fassiez les principales fonctions.

LA PRÉSIDENTE.

Là, en conscience, Mademoiselle, auriez-vous bien la cruauté de m'imposer cette tâche? Pensez donc qu'obligée de représenter perpétuellement, je n'aurai que peu de momens à moi pour donner à la priere : voudriez-vous que je les consacrasse à l'ennuyeux détail que vous me proposez? Cela auroit un air d'avarice; ces gens que je gênerois décrieroient ma maison.

LA BONNE.

Votre méditation, votre priere, vos pratiques de vertu, Madame, doivent être renfermées & subordonnées à vos devoirs de chef de famille : la justice, la charité, vous en font une loi dont rien ne peut vous dispenser; si vous les remplissez comme il faut, ils vous conduiront à la sainteté; & vous ne seriez pas en sûreté de salut, si vous les négligiez. Je dis la justice. On voit

ſouvent les meilleures maiſons ſe détruire, faute du ſoin que je vous recommande : on s'endette, & on finit par faire perdre au marchand & à l'artiſan le fruit de ſes ſueurs. En ſecond lieu, on eſt coupable de tous les vols que font les domeſtiques, ſoit en comptant ce qu'ils fourniſſent au-deſſus de la juſte valeur, ſoit en gaſpillant les proviſions. Enfin, on eſt hors d'état de faire l'aumône ; au lieu que, par la méthode que je vous propoſe, on ſe ménage la facilité d'aſſiſter le pauvre, qui a un droit bien fondé à une partie de votre bien. D'ailleurs, vous êtes dans une place où vous devez le bon exemple ; qui ſait ſi vous n'engagerez point d'autres Dames à marcher ſur vos traces ? J'ai oui dire que le Grand Condé vit un jour dans un eſcalier une femme du commun qui voulut ſe retirer à ſon approche. Que voulez-vous, ma bonne, lui demanda-t-il ? Monſeigneur, répondit-elle, je cherche M. le maître

(on nomme ainsi, comme vous savez, le maître-d'hôtel). Et que lui voulez-vous, ajouta le Prince? C'est pour ce poisson que je lui vendis hier, & j'en puis avoir un pareil pour demain. Combien vendez-vous une telle piece, lui demanda encore le Prince? Trente-cinq livres, répondit-elle. Le Grand Condé voulant se divertir, dit à cette femme de revenir dans deux heures, & passant chez M. le maître, loua beaucoup le poisson qu'on avoit mangé la veille, & parut souhaiter d'en avoir un pareil pour le lendemain. Sans doute, il est bien cher, ajouta-t-il comme par maniere d'acquit. Oui, mon Prince, répondit cet homme; j'en paye quatre-vingt-dix livres. Au dîner, le Prince raconta ce trait à la compagnie en présence du voleur, & se contenta de dire: Avec une telle fidélité, cet honnête homme doit avoir fait sa fortune depuis qu'il me sert; à présent qu'il est riche, j'espere qu'il

se contentera de cinquante pour cent de profit ; car, en conscience, c'est trop de prendre plus que cent pour cent.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai envie de rire : en place de leçon de spiritualité, vous m'en faites une d'économie.

LA BONNE.

C'est que la vraie spiritualité consiste à remplir ses devoirs ; je vous le répéterai dix mille fois s'il est nécessaire. Mais il faut que les motifs & la maniere anoblissent les actions. Voudriez-vous, Madame, entrer dans le détail de ce que M. votre époux exige de vous eu égard au ton sur lequel il veut mettre sa maison ?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai son mémoire très-présent, & je peux me le rappeler. Il veut d'abord dix domestiques à livrée, y compris deux cochers & un postillon ; trois laquais auroient suffi, deux pour lui &

un pour moi; mais le superflu pour les autres est le nécessaire pour lui. Voilà donc sept fainéans qui traîneront dans les antichambres & passeront le temps à jouer; c'est quatre hommes au moins que nous enlevons au labourage ou à des professions utiles.

LA BONNE.

J'en conviens; mais, en attendant que vous soyez maîtresse de faire à ce sujet des retranchemens raisonnables, il faut diminuer le mal que vous ne pouvez anéantir. Bannissez absolument le jeu des antichambres; substituez-y le travail, & pour y affectionner vos domestiques, intéressez leur cupidité. Fournissez-leur les matériaux, de la laine pour tricoter, de la mousseline pour broder: mettez entr'eux de l'émulation par le prix que vous distribuerez aux plus laborieux: faites du jeu, de l'ivrognerie & de l'oisiveté, des motifs d'exclusion de votre service, en attendant que vous puissiez

les faire agir par des motifs de religion.

LA PRÉSIDENTE.

Comment parvenir à leur inspirer ces motifs de religion? ces gens sont d'une ignorance crasse.

LA BONNE.

A la honte de leurs maîtres, qui, selon saint Paul, sont pires que les infidelles, parce qu'ils négligent ceux qui sont de leur maison. Un des actes de vertu qui sera le plus agréable à Dieu, c'est l'instruction de vos gens. Que la premiere heure du jour y soit employée. Que tous vos domestiques, sans exception, assistent à la priere du matin que vous leur ferez vous-même, & qui doit être suivie d'un quart d'heure, ou de lecture, ou de catéchisme, ou d'instruction familiere à leur portée; payez, s'il le faut, un ecclésiastique pour les instruire en général & en particulier; mais sur-tout prêchez-les d'exemple; c'est un langage muet presque toujours

efficace. Et combien aurez-vous de femmes ?

LA PRÉSIDENTE.

Trois femmes de chambre & une fille de garde-robe, une femme pour avoir soin du linge, deux porteurs de chaise, un portier, un cuisinier, deux marmitons, l'homme d'affaire & le maître-d'hôtel, sans préjudice de deux secrétaires : c'est, comme vous voyez, vingt-cinq personnes ; il n'en rabattroit pas une seule pour tout au monde. Deux femmes me suffiroient, il y en a deux pour la grandeur.

LA BONNE.

Faites de ces deux des ouvrieres pour les pauvres ; qu'elles s'occupent à faire, à raccommoder leur linge. Qu'elles filent toutes pour faire du linge pour les pauvres familles honteuses. Choisissez-les sages, modestes ; quand vous serez seule, partagez-leur le travail, & choisissez l'ouvrage le moins agréable, en leur insinuant que vous tenez

à

à grand honneur de travailler pour Jesus-Christ, dans la personne des pauvres. Apparemment, vous n'aurez pas de visites les matins.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Mademoiselle; mais encore me faut-il le temps de la Messe, d'une bonne lecture, d'une méditation.

LA BONNE.

Vous devez entendre la sainte Messe tous les jours, & souvent une des dernieres, afin d'être vue des Dames; car un de vos devoirs est d'édifier: conséquemment vous devez y paroître avec le respect le plus profond; ne jamais parler dans le lieu saint, sous quelque prétexte que ce soit; mener vos femmes à l'Eglise, & veiller qu'elles y soient décentes. Pour la lecture, qu'elle devienne un acte de charité; faites lire pendant votre toilette, afin que les femmes de chambre en profitent.

LA PRÉSIDENTE.

Mais ces ſortes de gens ne ſont pas capables d'une lecture un peu relevée ; & franchement, je n'aime guere les autres.

LA BONNE.

J'oſe vous le dire, Madame, c'eſt un défaut. Vous avez quantité de bons livres à leur portée ; le ſaint Évangile, l'introduction à la vie dévote, la connoiſſance & l'amour de Notre-Seigneur, les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, le combat ſpirituel.

LA PRÉSIDENTE.

Je croyois avoir beſoin de lectures plus relevées ; ceux-là, ſur-tout le dernier, ne ſont que pour les commençans.

LA BONNE.

Voilà encore un ſentiment qui tient à la fauſſe dévotion, & qui vient de l'orgueil. La vraie piété préfere l'utile & le ſimple à un ſublime quelquefois dangereux. Saint François de Sales,

qui étoit, je pense, aussi avancé que vous dans la perfection, nous apprend qu'il goûtoit infiniment le combat spirituel, & qu'il le portoit toujours dans sa poche. Les livres que je vous ai indiqués, sont généralement approuvés dans l'Eglise ; on peut les lire avec sûreté, sans crainte d'y trouver des maximes suspectes, ou des manieres de s'exprimer, qui, quoiqu'elles soient orthodoxes, peuvent conduire à une spiritualité mal-entendue. Vous avez encore l'explication du symbole & les méditations de Grenade. Je crois que toute une bibliotheque de livres pieux, n'en apprendroit pas plus que ceux-là. Ajoutez-y, si vous voulez, la vie des Saints du Pere Croiset, & quelques vies particulieres ; cela mettra vos femmes dans le goût de la vertu, surtout si vous interrompez cette lecture par de bonnes réflexions à leur portée. Je crois que vers les dix heures du matin, la priere commune &

ordre dans la capitale de ſon gouvernement, que le bruit en ira à la Cour; qu'on y apprendra avec plaiſir que les déſordres ſont bannis, les pauvres occupés, les artiſans encouragés; que tous les yeux ſe tourneront ſur lui; qu'on le citera comme un modele: & remarquez que ce que vous lui promettrez ſe réaliſera par la ſuite, & tournera ſon penchant à la vanité d'une maniere utile.

LA PRÉSIDENTE.

Cela ne ſeroit pas abſolument impoſſible; mais j'entrevois que vous m'allez tailler tant de beſogne, que je n'aurai pas le temps de reſpirer; j'en frémis d'avance, je vous jure.

LA BONNE.

Et que ſont devenues vos idées de perfection, Madame? vous en voudriez une de fantaiſie, qui s'accommodât à vos goûts; mais c'eſt de la fauſſe monnoie, je vous en avertis.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez bien raiſon, & dans le vrai, je le ſens; mais continuez, s'il vous plaît, nous diſputerons enſuite ſur le plus ou le moins.

LA BONNE.

Réſervez une matinée chaque ſemaine pour un ſoin bien pénible, mais abſolument néceſſaire, & je vous conſeillerois de prendre le jour de votre communion; car je vous avertis que de tout ce que j'ai à vous propoſer, c'eſt l'article le plus déſagréable. Il faut abſolument tout payer argent comptant, c'eſt-à-dire, chaque ſemaine. Vous aurez par-là les denrées à meilleur marché, & vous ſerez moins en danger d'être trompée. C'eſt vous-même qui devez payer, & recevoir les quittances, que vous ferez mettre ſur un livre deſtiné à cet uſage. Vous avez ici une femme de chambre ſur la probité de laquelle vous pouvez compter, & qui me paroît fort diſcrete;

il faut la charger de ſavoir à-peu-près le prix des groſſes proviſions, comme de la viande, du pain, du poiſſon, pour voir ſi le maître-d'hôtel n'eſt point d'accord avec les marchands pour vous tromper. Il faut régler vous-même, en arrivant, la quantité de viande de boucherie qu'on doit prendre par jour; donner le pain & le vin en argent; faire bien comprendre au maître-d'hôtel que vous prendrez dans ce pays-là, que vous ſavez à peu de choſe près ce qui ſe peut dépenſer en bougies, chandelles, ſucre, &c... lui ſignifier que vous voulez être ſervie abondamment avec la quantité que vous aurez fixée; & en un mot, vous donner pour une perſonne ſi bien au fait de l'économie, qu'il n'eſt pas poſſible de vous en impoſer. Ajoutez-y qu'une gratification honnête ſera le prix du bon ménage qu'il mettra dans votre maiſon, & que vous lui procurerez un bon emploi quand il en ſortira.

LA PRÉSIDENTE.

Quels détails pour une femme de mon rang ! la plus petite bourgeoiſe en rougiroit, & craindroit d'être taxée d'avarice. Il ſeroit inoui, ce me ſemble, d'avoir une conduite toute propre à me faire ſoupçonner de ce vice.

LA BONNE.

Non, Madame, ce n'eſt point une choſe inouie. Je vous répéterai ce que diſoit à ſon frere la fameuſe Madame de Maintenon, épouſe de Louis quatorze. Elle lui envoya un mémoire de dépenſe journaliere, où elle entroit dans les plus petits détails, & finiſſoit en diſant : En liſant ceci vous me trouverez fort avare, & en l'exécutant, vous paroîtrez magnifique. Si c'étoit par avarice que vous priſſiez cette peine, on ne pourroit aſſez vous mépriſer ; mais je ne vous conſeille pas de théſauriſer. Vous n'avez point d'enfans ; dépenſez votre revenu ; faites ſeulement en ſorte d'en ménager une

partie pour les pauvres, auxquels elle appartient de droit, & sur-tout craignez les dettes : c'est à payer comptant que consiste la véritable grandeur. Mettez-vous au service de Dieu en qualité d'économe des pauvres ; & à chacun des soins pénibles que vous prendrez, dites à Dieu au fond de votre cœur : Mon Dieu, vous êtes le maître que je sers. Mettons les choses au pis. D'abord on vous accusera d'avarice, & vos domestiques, privés de l'injuste gain auquel ils s'attendoient dans votre maison, ne cesseront de vous décrier ; sacrifiez cette petite humiliation pour obtenir la force de résister à la vanité par la suite. Oui, Madame, vous aurez besoin de résister à la vanité quand on verra les grands biens que vous serez en état de faire : je suis très-persuadée que votre revenu suffira pour toutes les dépenses ; votre place vous rendra au-delà de vingt-cinq mille livres par année que vous pourrez employer aux bonnes

œuvres. Montrez cela à votre époux du côté capable de l'intéresser ; faites-lui sonner bien haut l'admiration, l'amour du public à la vue des grands biens que vous ferez : cette vue le séduira.

LA PRÉSIDENTE.

Mais que deviendra ce précepte de faire l'aumône si secrétement que la main gauche ignore ce que fait la main droite ?

LA BONNE.

Celui qui a fait ce précepte a dit en même temps : Faites vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Pere céleste. C'est aux personnes en place que Jesus adresse ce discours. Il faut non-seulement user de séduction à l'égard de Monsieur votre époux, mais encore à l'égard des personnes riches : il faut que votre exemple leur arrache une partie des sommes consacrées au luxe : il faut que vous soyez à celles qui voudront se donner à Dieu, une regle vivante, un modele de la

vraie piété, & que vous décriez la fausse dévotion. Il faut enfin que vous soyez une preuve sans réplique de cette grande vérité : Le monde deviendroit le séjour de la paix & du bonheur, s'il étoit peuplé de vrais chrétiens.

LA PRÉSIDENTE.

Mais que ferai-je des sommes que vous supposez que je pourrai ménager? leur emploi est une nouvelle charge que je m'impose, ou plutôt que vous m'imposez, & que je n'aurai pas le temps de remplir comme il faut.

LA BONNE.

Il faut, en faisant des biens que votre situation rendra très-bornés, avoir des vues immenses. Que vos épargnes servent à encourager la vertu & à extirper le vice. Commencez par votre maison. Que vos domestiques apprennent que votre service bien rempli leur assurera un pain honnête. Si vous en trouvez quelques-uns qui soient propres à des professions utiles, ne craignez point de

vous en priver pour les leur faire apprendre, lorſque vous ſerez contente de leur conduite; je parle de ceux qui ſont nés dans la ville; car vous n'en devez point avoir d'autres. N'oubliez jamais le cultivateur : les villes ſont pleines de jeunes gens de la campagne que l'oiſiveté, la crainte de la miſere ou la peur de la milice y conduit. C'eſt un vol que l'on fait à la ſociété en lui enlevant des laboureurs. En attendant que la ſageſſe du gouvernement remédie à cet abus par une loi générale, faites-en une pour votre maiſon, & tâchez d'inſpirer vos vues à vos amies. Les villes ſeront toujours peuplées, & les campagnes déſertes. Renvoyez aux manufactures, comme je vous l'ai dit, ceux de vos gens qui y conviennent; que les autres ſoient ſûrs d'un emploi, d'un établiſſement; alors il y aura preſſe à vous ſervir. Vous choiſirez, & vous vous aſſurerez de la docilité de ceux auxquels vous aurez donné la préfé-

rence. Votre seconde attention doit être du côté des enfans : il faut en même temps pourvoir à leur instruction & les ravir à l'oisiveté. Jetez les yeux sur ce grand homme qui nous a été ravi trop tôt, sur cet homme si loué, si digne de louanges & pourtant si décrié : je parle du Curé de Saint-Sulpice. Les charités immenses qu'il faisoit, étoient marquées au coin du discernement.

LA PRÉSIDENTE.

Que me proposez-vous, Mademoiselle ? pensez donc qu'il recevoit de tous les côtés des sommes immenses, & qu'il pouvoit disposer chaque année de plus de cinq cents mille livres qu'on lui confioit.

LA BONNE.

Aussi ses charités ne se bornoient pas à Paris, quelqu'immense qu'il soit ; il les étendoit en province, & j'ose vous dire que son économie triploit cette somme. Votre champ est moins étendu :

commencez par votre capitale ; enlevez les enfans au vice en les arrachant à la fainéantise. Que savez-vous si votre exemple, devenu efficace, ne vous attirera pas de grands secours. Madame de Miramion étoit moins riche que vous, quels biens n'a-t-elle pas faits? d'ailleurs vous ne serez chargée d'aucun de ces détails ; je vous fournirai des personnes qui exécuteront ce que je vous propose ; un coup d'œil suffira.

LA PRÉSIDENTE.

Vous me proposez de séduire les autres, & vous commencez par me séduire. Mais, Mademoiselle, ce n'est pas assez, il faut gagner mon époux : il vous estime beaucoup : agissons de bonne-foi quant au fond, c'est-à-dire, montrons-lui de grandes choses à faire, plutôt que des œuvres pieuses ; daignez me faire un mémoire de vos vues à cet égard ; je le lui présenterai.

LA BONNE.

De tout mon cœur. Combien veut-il

donner à manger ? a-t-il réglé quelque chose à cet égard ?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, Mademoiselle, & voilà le point déſeſpérant. Pour le dîner, il ne m'embarraſſe guere, il ne prie jamais perſonne, & eſt pourtant toujours bien-aiſe d'avoir un couple d'amis, mais ſans façon. Il ne demande qu'une ſoupe avec une volaille, deux entrées, une ſalade & un rôti. Mais pour le ſoir il donne à manger trois fois la ſemaine, & veut douze couverts, & huit plats à chaque ſervice. Cela fera une dépenſe effroyable ; car il veut des primeurs & du rare.

LA BONNE.

Oui, ſi elle étoit abandonnée au maître-d'hôtel ; mais, en vous donnant beaucoup de peine la premiere année, cela ira tout ſeul & à bon marché par la ſuite. Ces primeurs me fourniront le moyen de faire une bonne œuvre.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà ce que je ne conçois pas.

Penſez-donc que nous avons payé cette année les petits pois jusqu'à deux louis le plat, qu'on a donné juſqu'à douze francs d'une botte d'aſperges. J'ai eu la curioſité d'examiner les comptes à cet égard, & j'ai trouvé 4000 livres pour les prémices du jardinage & des légumes.

LA BONNE.

Il faudra avec cette ſomme donner du pain à une famille, avoir un jardin à la porte de la ville qui vous ſervira de promenade, & dont vous tirerez beaucoup de légumes pour les pauvres, & vos prémices par-deſſus le marché. Voilà encore un article pour mon mémoire. Au reſte je prétends que ce jardin fourniſſe encore votre maiſon toute l'année. Et à quelle heure quitte-t-on la table à dîner ?

LA PRÉSIDENTE.

A deux heures & demie, & j'ai juſqu'à cinq heures pour ma grande toilette.

LA BONNE.

Dont vous ménagerez deux heures,

car une demi-heure vous ſuffit, puiſque vous ſerez coiffée le matin. D'ailleurs vous entrez dans un âge où la très-grande coiffure devient ridicule ; il faut en retrancher peu à peu.

LA PRÉSIDENTE.

J'avoue qu'il eſt ridicule d'être miſe à quarante ans, ou du moins à trente-cinq, comme j'étois à dix-huit ; mais cela plaît au Préſident.

LA BONNE.

Il faut faire en ſorte que cela lui déplaiſe. Badinez ſouvent en ſa préſence des femmes qui outrent la parure ; recueillez précieuſement toutes les railleries que vous entendrez dire ſur cet article, & faites-lui-en part ſans affectation ; il craint extrêmement le blâme, cela produira ſon effet. Voilà donc deux heures dont vous pourrez diſpoſer, & que fera-t-on à cinq heures ?

LA PRÉSIDENTE.

A cinq heures on ira à la comédie ou au concert ; on jouera un jeu enragé

jusqu'à dix heures qu'on se met à table.

LA BONNE.

Encouragez le concert, & détruisez sourdement la comédie. D'abord il faut dire à celui qui en est le chef, lorsqu'il viendra demander votre protection, que vous deviendrez son ennemie, s'il met au théâtre une seule piece libre. Dites-lui que vous détestez les Opéra comiques; que vous aimez la Chaussée, Marivaux & les autres Auteurs qui ont écrit purement. Faites-lui entendre que s'il veut se prêter à vos vues, vous lui ferez avoir le privilege perpétuel pour tous les hivers, à condition qu'il n'aura que des actrices de bonnes mœurs, & qu'il chassera les scandaleuses. Vous riez.

LA PRÉSIDENTE.

Assurément; car vous exigez, ou plutôt vous voulez que j'exige une chose impossible. Les filles qui veulent être sages, ne s'avisent guere de choisir une telle profession; & dans le grand

nombre de troupes qui sont en France ; vous auriez peine à en trouver quatre d'une bonne conduite ; le métier est trop séduisant.

LA BONNE.

C'est que vous jugez sur ce que vous voyez à Paris. J'avoue qu'une fille sage ne choisit point la comédie ; mais il y en a nombre qui y sont nées, & qui le sont beaucoup. Cette chose que vous regardez comme impossible, Madame de Belle-Isle en étoit venue à bout ; & dans une ville où il y avoit trente mille hommes de guerre, les comédiennes étoient si sages, que jamais les officiers ne leur ont attribué l'ombre d'une intrigue : une femme, je ne dis pas coupable, mais soupçonnée, eût été chassée sur le champ : aussi l'Evêque dérogeant à la coutume, leur avoit permis d'approcher des sacremens. Il y a des familles entieres qui descendent de comédiens depuis un temps immémorial, & qui ont grand soin des

mœurs de leurs filles ; tâchez de joindre deux de ces familles, & si vous pouvez retrancher les pieces libres & les désordres qui naissent du libertinage des actrices, vous aurez beaucoup fait pour les mœurs. J'avoue qu'il vaudroit mieux retrancher absolument le spectacle ; mais, comme la chose n'est pas possible, il faut le rendre le moins mauvais que faire se pourra. Par rapport au jeu, il faut engager Monsieur votre époux à abolir un abus dont tous les Gouverneurs donnent le mauvais exemple. Les jeux de hasard sont défendus sous des peines grieves, & ils se jouent à la face du Ciel chez les Grands, sous prétexte qu'ils s'y jouent avec plus d'ordre. Ce bel ordre empêche-t-il la ruine des particuliers, & mille autres excès qui en sont inséparables ? tenez donc ferme sur cet article. Je dis comme sur le spectacle, jouez, allez à la comédie si votre époux l'exige absolument, & ne cédez qu'à

un ordre exprès que vous tâcherez d'esquiver. Que ce soit un jeu de commerce & qui soit peu considérable ; ne rougissez point en cette occasion de l'Evangile, & dites que vous vous feriez un scrupule de risquer de grosses sommes pour votre amusement pendant qu'il y a tant de gens dans la misere. Le petit nombre de personnes raisonnables qui ne jouent gros jeu que par foiblesse & respect humain, se joindra à vous, & le petit jeu s'établira ; il n'en sera que plus gai & plus amusant.

LA PRÉSIDENTE.

Vous m'en donnez, ce me semble, plus que ma tête n'en peut porter, & je crains de devenir folle, si je veux m'assujettir à tous les détails que vous exigez de moi.

LA BONNE.

C'est que vous les fixez tous à la fois, sans penser que j'ai rassemblé sous un point de vue, tout ce que vous devez faire avec le temps. Je vous conseille

pourtant de ne rien omettre pour établir dès le commencement les choses sur le pied où vous voulez qu'elles restent; & je vous assure qu'il n'y aura de pénible que les trois premiers mois, après quoi les choses iront comme d'elles-mêmes. D'ailleurs, Madame, il faut compter sur le secours de Dieu; c'est lui seul que vous voulez servir & faire servir; il doublera votre capacité, & vous donnera de grandes facilités à faire réussir tout ce qu'il trouvera nécessaire à sa gloire & à votre salut, pourvu que vous pratiquiez les choses suivantes.

1.° Il faut vous tenir unie à Dieu par des retours de cœur extrêmement fréquens; & vous ne devez rien négliger pour acquérir l'habitude de la présence perpétuelle, sans quoi votre ame desséchée tomberoit dans la langueur. Ménagez-vous chaque jour une heure pour prier, y compris la sainte Messe. Je ne vous dis pas de faire votre prière

de ſuite ; mais ſi vous ne le pouvez autrement, faites-la en quatre fois, en huit s'il le faut.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous l'avouerai, Mademoiſelle, je ne ſais pas faire l'oraiſon : j'ai lu toutes les méthodes qu'on a données ſur ce ſujet, j'ai perdu bien du temps à vouloir les ſuivre, & jamais je n'ai pu y parvenir ; mon imagination m'emporte. Quant aux prieres vocales, j'en récite un grand nombre, mais ſans attention, & j'en ſors excédée des efforts inutiles que j'ai faits pour fixer mes idées. Je ſens que tout cela me profite peu.

LA BONNE.

On profite toujours beaucoup quand on fait ce qu'on peut. Je penſe pourtant qu'il n'eſt pas défendu de chercher la méthode la plus propre à nous appliquer. Je vous avouerai, Madame, que je ne fais de prieres vocales que mes pénitences de confeſſion, & qu'il me
ſeroit

ſeroit impoſſible de fixer mon eſprit. Mon cœur s'y oppoſe : j'en dis autant des méthodes d'oraiſon, il ne m'eſt pas poſſible de m'y aſſujettir.

LA PRÉSIDENTE.

Mais ſi cela eſt, vous ne priez donc point du tout. Je vous avoue que je ne comprends pas cette oppoſition de votre cœur à la priere ; non que je ne la connoiſſe pas ; mais c'eſt qu'il me ſemble que vous vous y abandonnez tranquillement.

LA BONNE.

Il le faut bien, Madame ; mais je vais m'expliquer, & vous me comprendrez. J'ai, comme vous, l'imagination d'une folie au-delà de l'expreſſion : j'arrêterois plutôt une riviere que de la fixer, & les efforts que j'ai voulu faire quelquefois pour ſuivre un ſujet de méditation ou des prieres vocales, ont abouti à me jeter dans un état de ſtupidité où je ne penſe plus. J'ai donc abandonné l'un & l'autre ; c'eſt-à-dire,

par exemple, qu'en commençant l'Oraiſon dominicale, ou un Pſeaume, ou quelque bonne lecture, je ne me propoſe jamais de l'achever, mais de prier un temps fixe. Je demande le Saint-Eſprit, & je commence lentement ma priere ou ma lecture juſqu'à ce que je trouve une penſée ou un ſentiment qui mette mon cœur en action. Alors je ſuis ce mouvement, & dis à Dieu tout ce qui me vient. Ce n'eſt pas une oraiſon mentale; car mes levres prononcent quelques mots, quelquefois même très-mal arrangés. C'eſt uniquement l'expreſſion de ce que je ſens alors; & tant que mon cœur me fournit ſur cet article, je ne cherche pas à en ſortir.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai fait tout le contraire juſqu'à préſent. Quelquefois au milieu du premier point de ma méditation un mot me frappe; ſi je m'y arrêtois, je ne pourrois lire les deux autres & faire les réflexions & les actes preſcrits; je m'ar-

rache donc à ce ſentiment, pour continuer à ſuivre la méthode ; & dans toute la méditation, je ne retrouve pas ce ſentiment qui m'avoit ſaiſie, en ſorte que je demeure froide, glacée. On dit que c'eſt une tentation de ne pas s'aſſujettir à la méthode de l'oraiſon, & de s'écarter à droite ou à gauche.

LA BONNE.

Dieu eſt le centre, n'importe par quelle ligne on parvient à lui ; tout ce qui y mene eſt bon & très-bon. Peut-être, Madame, ai-je tort ? mais voici ce que je penſe, que vous pourrez ſoumettre au ſentiment de perſonnes plus éclairées que moi.

Il n'y a guere de perſonnes, de celles qui font une profeſſion ſincere du chriſtianiſme, qui pechent contre la foi. Nous ſommes parfaitement convaincues des grandes vérités qu'elle nous propoſe de croire ; mais cette conviction eſt ſeche & nous laiſſe dans notre impuiſſance ; du moins eſt-ce là ma ſitua-

tion. Je veux méditer, par exemple, ſur l'agonie de Jeſus-Chriſt dans le jardin des olives. C'eſt un fait que je ſais, que je crois, & qui pourtant me laiſſe froide & glacée, dans le temps qu'il devroit me faire verſer des larmes de ſang. Au lieu de me rappeler les circonſtances de cette terrible agonie qui m'ont tant de fois trouvé inſenſible, je gémis de cette inſenſibilité. Je me reproche ma froideur, j'en conçois toute l'horreur du péché qui eſt cauſe de cet endurciſſement contraire à la nature; & au lieu de chercher dans mon eſprit des reſſources contre cette horrible & monſtrueuſe inſenſibilité, je repréſente à Jeſus, couvert de ſueur & de ſang, l'impuiſſance abſolue où je ſuis d'être touchée de ſa ſituation ſi lui-même ne met mon cœur en mouvement. Quelquefois je paſſe la moitié de mon temps à crier: Fils de David, ayez pitié de moi, rendez-moi la vue. Il eſt rare que Jeſus ne m'exauce pas. Tout d'un coup

le voile se leve, mon cœur est ému, touché, & je n'ai plus qu'à m'abandonner à mes mouvemens tant qu'ils durent. Les plus vifs sont ordinairement de reconnoissance ; car je sens plus sensiblement que ma propre existence, que cette priere vive & ardente est un présent de Dieu, & que je n'y ai rien contribué de mon industrie : en un mot, mon cœur est comme une cloche qui sonne quand Dieu lui donne le mouvement, & qui reste dans le silence aussi-tôt qu'il cesse de remuer la cloche.

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, Mademoiselle, je crains que vous ne soyez quiétiste ; il me semble qu'ils usent de cette comparaison.

LA BONNE.

Pas tout-à-fait, Madame ; ils disent bien, à la vérité, qu'il faut attendre le mouvement de Dieu dans l'oraison, mais ils disent qu'il faut l'attendre

ſans rien faire & ſans s'exciter à rien. Je dis au contraire qu'il faut, en l'attendant, crier à Jeſus-Chriſt, réciter lentement quelques verſets des Pſeaumes, les paraphraſer, ou lire quelque bon livre, en interrompant ſa lecture par des actes conformes à ce qu'on lit. Si on eſt diſtrait, revenir à crier: Jeſus, Fils de David, ayez pitié de moi. En un mot, Madame, ce que j'ai l'honneur de vous dire eſt le contraire du quiétiſme, puiſque c'eſt un travail continuel, juſqu'au moment où Dieu touché de la perſévérance de l'ame fidelle, lui donne un rayon de lumiere qui lui facilite la priere. Au reſte, je ne veux pas vous dire que cette méthode de prier ſoit meilleure qu'une autre; je penſe ſeulement qu'elle eſt la plus utile pour ceux qui, bien convaincus des vérités de la foi, ſentent leur foibleſſe à y conformer leurs mœurs; & comme je ſuis dans ce cas, je mets les demandes continuelles à la place

des considérations. Ma priere aboutit toujours à demander à Dieu la lumiere, & la fidélité à la suivre ; à offrir Jesus à Dieu, pour suppléer à mon impuissance. Je ne sais faire que cela.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai fort envie de vous imiter. On me donne pour sujet de ma méditation les perfections de Dieu ; ce sujet si relevé m'échappe pour ainsi dire ; je crois que je les connoîtrois mieux si j'avois passé ma demi-heure à demander les lumieres du Saint-Esprit ; à crier, comme vous le dites, à Jesus-Christ, qu'après l'avoir employée à des considérations, ouvrage de l'esprit seul.

LA BONNE.

J'en suis persuadée, Madame. On n'emploie l'esprit dans la priere qu'à chercher les moyens d'échauffer la volonté, ou, pour m'exprimer d'une autre maniere, la considération qu'à

exciter l'affection ; si-tôt qu'on a trouvé la fin, il faut laisser le moyen. Or la demande est le vrai moyen d'exciter la lumiere dont l'affection est une suite nécessaire ; essayez d'y parvenir par ce moyen. Cette facon de prier convient sur-tout aux personnes qui n'ont pas la liberté de donner beaucoup de temps de suite à la priere, & qui sont sujettes à être interrompues.

LA PRÉSIDENTE.

Faites-moi la charité de me donner un modele de cette priere qui sera la seule qui me convienne.

LA BONNE.

Je suppose le matin que je fasse l'acte d'adoration. A ces paroles, J'aime à dépendre de vous en toutes choses, je dirai : Seigneur, vous êtes si absolument maître de tous les événemens, qu'il ne m'est pas possible de décliner votre juridiction. Toutes les créatures ensemble ne pourroient me tirer de votre main. Ah ! loin de gémir de cette

dépendance, je l'aime, j'en fais mon bonheur. Etre infiniment ſage, bon & puiſſant, je ſuis à vous, parce que vous m'avez créée & rachetée. A tous ces titres, j'en ajoute un qui dépend de moi, c'eſt une donation libre & volontaire : ſi par impoſſible je pouvois me ſouſtraire à votre juridiction, je ne le voudrois pas ; mon cœur vous choiſit, vous veut pour ſon maître. Que vous êtes bon, ô mon Dieu, de ne m'avoir pas abandonnée à l'injuſtice des créatures, à moi-même ! que ſerois-je devenue ſi vous euſſiez remis à mon choix les événemens de la vie ! hélas ! j'aurois tout déterminé de travers. Soyez béni, Pere céleſte, Pere de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, ſoyez béni en lui & par lui pour cette heureuſe dépendance dans laquelle vous m'avez miſe. Je m'y ſoumets de nouveau ; j'adore votre volonté ſuprême, j'avoue qu'elle eſt toujours ſainte, toujours juſte, toujours miſéricordieuſe dans les choſes

même qui me paroiſſent les plus contraires. Mon ignorance à cet égard fait hommage à votre divine ſageſſe. Réjouis-toi, ô mon ame; reconnois avec des tranſports de joie, un Pere tendre, dans cet Être immenſe qui eſt ton Maître abſolu. O mon Jeſus, qui êtes venu dans ce monde pour être obéiſſant juſqu'à la mort & à la mort de la croix, je m'unis à votre obéiſſance; je l'offre au Pere Eternel, pour en obtenir la ſoumiſſion à ſa providence. Dieu de mon cœur, je ſuis prête d'accomplir votre volonté; oui, mon Dieu, je le veux, & je graverai votre ſainte loi dans le milieu de mon cœur.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous l'avoue, Mademoiſelle, cette paraphraſe me touche & excite en moi des ſentimens ou plutôt des affections très-vives. Je ne vois qu'un inconvénient à cette maniere de prier, c'eſt que l'acte d'adoration prendra

les dix minutes que j'aurai destinées à la priere, & que je n'aurai pas le temps de faire les autres actes de religion.

LA BONNE.

Ne voyez-vous pas qu'ils sont tous renfermés dans celui que je viens de faire, & ils s'y trouvent sans avoir pensé à les y mettre; c'est le produit du sentiment présent. Si on a été vivement affectée du bonheur de sa dépendance, il faut conserver ce sujet pour toute la journée, afin d'en tirer la matiere des oraisons jaculatoires: tant que le même sujet en produit, il ne faut point s'en distraire & en chercher d'autres. Le cœur commence-t-il à se dessécher, prenez-en un autre; l'Oraison dominicale en fournit un grand nombre, les Pseaumes de David, l'Imitation de Jesus-Christ. En un mot, Madame, accoutumez votre cœur à tirer occasion de tout pour prier, c'est-à-dire, pour envoyer au

ciel une courte priere, un mouvement du cœur véhément que les Saints comparent à une fleche aiguë, qui perce jusqu'au trône de Dieu.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous garderai le secret au moins; car on diroit que vous voulez décrier, anéantir l'oraison mentale.

LA BONNE.

On auroit tort, Madame; je la respecte, j'envie le sort de celles qui savent s'y occuper, mais je ne sais pas la faire, & à vue de pays j'ai conçu que vous n'y auriez pas plus de facilité: j'ai donc cru devoir vous faire part de ma méthode; toutes celles qui sont propres à nous procurer les moyens d'élever notre cœur à Dieu, & de nous occuper de lui, me paroissent excellentes. La seconde chose qu'il faut faire pour réussir à exécuter tout ce que nous projetons, est une grande pureté d'intention qui doit exclure la vanité, le trouble, le découra-

gement ou une joie toute naturelle.

Je dis que la pureté d'intention exclut la vanité, ou du moins donne de grandes forces pour la combattre. Si en commençant vos actions vous en écartez tout autre motif que celui de plaire à Dieu, la vanité aura peu de prise sur vous; je ne dis pas que vous n'en soyez tentée dix mille fois, mais il faut tourner les artifices de satan contre lui-même. Que chaque pensée de vanité vous devienne un signal pour renouveler votre premiere intention: le diable se fatiguera bientôt d'un combat où chaque coup qu'il essayera de vous porter, sera un réveil pour votre ame & une occasion d'élever votre cœur en haut.

Non-seulement la pureté d'intention exclut la vanité, elle ôte aussi le trouble, & ceci est de la derniere conséquence. On parvient aisément à sacrifier l'opinion des autres, & il est

très-difficile de renoncer à sa propre satisfaction. On entreprend une œuvre pénible pour l'amour de Dieu, & ce motif est bien pur en la commençant. Réussit-elle, voilà la satisfaction naturelle que donne le succès, qui vient rapporter à nous-mêmes l'action qui ne devroit être que pour Dieu; on s'applaudit, on se baigne dans ce succès, on se l'attribue; que de voleurs sont en sentinelle pour nous en enlever le mérite! Ne réussit-elle pas, voilà le trouble, le découragement qui nous engagent à tout laisser-là, ou du moins, qui nous offrent des résolutions foibles pour l'avenir. Que si on surmonte ces premiers obstacles, c'est avec une peine, un chagrin qui prouvent l'imperfection du motif.

LA PRÉSIDENTE.

Vous venez de me peindre: le succès d'une entreprise me paye de la peine qu'elle m'a donnée: si je ne réussis pas, j'ai beau dire: Mon Dieu, je me

ſoumets à votre volonté. Mon chagrin me dit que je ments.

LA BONNE.

Pas tout à fait, Madame ; mais au moins il vous annonce votre peu de progrès dans la vertu, & votre impuiſſance abſolue à faire le bien comme il faut ; & il faut tirer parti de ces deux connoiſſances. Quand notre foi ſera bien vive, Madame, nous n'omettrons rien pour faire réuſſir tout ce que nous entreprenons & que nous croyons utile à la gloire de Dieu. Mais en même temps nous ſerons tranquilles ſur le ſuccès, perſuadées que la plus grande gloire de Dieu demandoit que les choſes tournaſſent comme elles le ſont, quoique le contraire nous paroiſſe. Dieu nous demande le travail, & ſe réſerve le ſuccès ; il faut vouloir ce qu'il veut. Si malgré nos bonnes réſolutions nous nous ſentons abattues en voyant notre travail inutile & nos projets renverſés, diſons-nous à nous-

mêmes : Je ne cherchois pas Dieu purement. O mon Jesus, apprenez-moi à m'oublier moi-même, venez détruire en moi cet orgueil qui m'entraîne, & qui est malgré moi le mobile secret de mes actions : c'est un géant trop puissant pour que je puisse le vaincre; mais si vous daignez me prêter votre force, je pourrai, comme David, non seulement attaquer Goliath, mais encore le terrasser....

LA PRÉSIDENTE.

Je trouve qu'il est plus facile de sacrifier à Dieu un mauvais succès, que de renoncer à cette satisfaction naturelle que donne l'amour-propre lorsqu'on réussit dans une chose difficile.

LA BONNE.

Je le crois comme vous, Madame; cependant avec la grace de Dieu tout devient facile. Tenons-nous bien unies à lui par de fréquens retours; *confessons* notre impuissance; livrons-nous sans réserve, mais avec tranquillité,

à tout ce qu'il demande de nous, & tâchons de ne pas compter ſur un dénouement à notre mode, prêtes à tout, parce que Dieu réglera tout.

LA PRÉSIDENTE.

J'eſpere que vous voudrez bien me permettre d'entretenir avec vous un commerce de lettres; je vous ferai part de mes projets, de mes ſuccès, & de tout ce que je croirai digne de vous faire plaiſir.

LA BONNE.

Vous me ferez toujours honneur & plaiſir, Madame; je ſuis abſolument à vos ordres. Je vous enverrai demain le mémoire que je vous ai promis. Comme il doit être préſenté à M. votre époux, mes motifs religieux ſeront appuyés ſur d'autres moins parfaits, & auxquels vous aurez ſoin de renoncer, car ils rendroient vos actions bien imparfaites; mais avec les gens du monde il ne faut rien dédaigner pour

les entraîner au bien : quand l'habitude en ſera priſe, on tâchera de purifier les vues. Adieu, Madame, j'aurai l'honneur de répondre à toutes les lettres que vous prendrez la peine de m'écrire...... Mais voilà M. le Préſident.

LE PRÉSIDENT.

Et qui pis eſt, il y eſt depuis une demi-heure, & a tout entendu. Vous tramez donc, Meſdames, une conſpiration contre moi ? on aura des vues ſecretes, on m'en offrira de factices pour m'amener par degrés où l'on voudra! Heureuſement me voilà prévenu, en état de prévenir vos complots, à les punir même, à moins qu'une confeſſion bien ſincere ne m'arrache un pardon généreux. Vous voudriez faire de ma femme une Sainte; cela eſt admirable! mais eſt-il néceſſaire que je le devienne moi ? Je ne ſuis pas ambitieux, la derniere place du Paradis me ſuffit.

LA BONNE.

On la manque quand on ne vise pas plus haut, Monsieur; mais c'est votre affaire & non la nôtre. Il n'étoit guere question de cela, Monsieur, mais de vous rendre le modele, le phénix des Gouverneurs, un Gouverneur à qui rien ne ressemble, & dont la réputation sera portée jusqu'aux cieux. Y a-t-il là quelque chose qui vous choque, Monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes une bonne piece! vous me préparez des pillules enveloppées dans des confitures. Vous voulez, dites-vous, que je me fasse une réputation; c'est bien mon dessein. Je prétends que ma table, mon équipage & ma maison soient montées sur le plus grand ton; que faut-il de plus pour devenir célebre?

LA BONNE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous serez grand par votre carrossier, votre laquais, votre cuisinier, vos chevaux.

Toutes ces choſes vous offuſqueront, on aura peine à vous découvrir au travers ; & j'euſſe voulu que votre grande réputation ne tînt qu'à vous, & fût indépendante de toutes ces miſeres.

LE PRÉSIDENT.

Pas tant miſeres, Mademoiſelle. Une bonne table eſt un mérite ſolide en ce ſiecle ; cela diſtingue furieuſement.

LA BONNE.

J'aime aſſez cette épithete ; *mais* j'aurois bien du plaiſir à vous voir diſtingué raiſonnablement.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! la raiſon ! & qui la connoît aujourd'hui ? c'eſt un vieux mot gaulois qui n'eſt plus guere d'uſage.

LA BONNE.

Pas tant que vous le croiriez-bien, Monſieur, ou plutôt que vous faites ſemblant de le croire ; car il faut, pour vous paſſer de nous avoir écoutées, que je vous diſe tout ce que j'ai ſur le cœur. Vous étiez né pour avoir de la

raiſon; & ce n'eſt qu'après les combats les plus pénibles que vous êtes venu à bout de lui ſubſtituer l'uſage.

LE PRÉSIDENT.

Comme elle me loue pour parvenir à me mordre! Selon vous, ma chere Demoiſelle, j'ai donc renoncé à la raiſon?

LA BONNE.

Et mais vous venez d'en convenir. Vous courez après la gloire, & vous ne voyez pas que vous laiſſez le corps pour courir après l'ombre. J'avoue qu'il eſt flatteur d'être diſtingué, & ſi vous vouliez prendre de mes almanachs, vous ſeriez celui qui le ſeroit à plus juſte titre. Marivaux diſoit que les hommes ont des mœurs malgré eux. Ils ſont forcés de rendre hommage au beau, au bon & au grand.

LE PRÉSIDENT.

Et en quoi le faites-vous conſiſter, s'il vous plaît, puiſque vous trouvez que j'ai pris à gauche?

LA BONNE.

Dans le parfait accomplissement des devoirs de la place où Dieu & le Roi vous ont placé. Vous allez représenter la personne du Souverain ; le Souverain nous représente le Roi du ciel & de la terre. Concevez-vous, Monsieur, le respect que vous devez avoir pour vous-même en cette qualité, & celui que vous avez droit d'exiger des autres? mais, pour les y forcer sans leur faire aucune violence, pour les mettre même dans l'impossibilité de vous en manquer, il faut tâcher de leur faire remarquer en vous quelques traits de ressemblance avec l'Être suprême.

LE PRÉSIDENT.

Voilà du grand, du sublime ; vous me prenez assez bien par mon foible. Mais que faut-il faire pour cela ?

LA BONNE.

Faire la félicité de tout ce qui vous environne, bannir le vice, encourager la vertu, la faire triompher.

LE PRÉSIDENT.

Mais n'est-ce pas l'affaire de l'Evêque plutôt que celle du Gouverneur?

LA BONNE.

L'Evêque n'a pas l'autorité qui est remise entre vos mains, précisément pour en faire l'usage que je vous indique. Voilà précisément la gloire d'un homme en place; c'est aussi pour lui un devoir indispensable dont l'observation lui acquiert une place distinguée dans le ciel, & la négligence le conduit en enfer. Il n'y a point de milieu.

LE PRÉSIDENT.

Oh! vous êtes aussi trop févere. Voyons pourtant plus en détail en quoi vous faites consister ces devoirs.

LA BONNE.

Le premier est le bon exemple. Toute la province va avoir les yeux sur vous, & vous ne ferez pas une faute qui n'en autorise cent mille au-

tres. Vous devez le bon exemple par rapport à Dieu, au Roi, au prochain & à vous-même. Par rapport à Dieu, il faut que votre respect dans le lieu saint, apprenne au peuple à s'y tenir avec décence. N'y parlez jamais sous quelque prétexte que ce soit, & dites hautement que vous ne pouvez comprendre certaines gens, qui parlent dans l'Eglise aussi hautement qu'à un spectacle. Si vos occupations ne *vous* permettent pas d'assister tous les jours à la priere commune, venez-y au moins quelquefois pour montrer à vos domestiques comment on doit s'y com. porter. Je vous dirois de veiller sur votre maison pour y servir *Dieu*; mais Madame est déterminée à se donner entiérement à ses devoirs à cet égard: ainsi vous pouvez vous en rapporter à elle, & vous occuper du dehors selon les intentions du Roi. Quelles sont-elles? de faire observer les lois, de maintenir l'ordre, l'abondance,

dance, de devenir le pere du peuple dont vous êtes le Gouverneur. Soyez donc exact à faire observer les lois; veillez sur ceux qui sont chargés de la police, elle ne permettra pas les jeux de hasard, les cabarets ou les boutiques ouvertes le Dimanche, les juremens. Nul de ces articles qui n'ait paru digne de l'attention de nos Souverains : les lois ne manquent pas, seulement sont-elles négligées. Vous devez vous informer soigneusement des commissaires qui passent pour les plus exacts; les encourager par des marques d'honneur; les recevoir à votre table; montrer un grand mépris pour les négligens; ne rebuter jamais ceux qui auroient de justes plaintes à faire contre eux; annoncer que vous serez toujours prêt à les écouter. Ce seul avertissement suffira pour les empêcher de tyranniser le peuple.

Les mendians ne doivent point être soufferts dans une ville bien policée,

c'eſt-là le point que je crois le plus important. Otez l'oiſiveté, vous extirperez preſque tous les vices. Vous trouverez un grand ſecours dans Madame votre épouſe, qui ſe chargera de faire occuper tous les enfans. Ces enfans habitués au travail vous prépareront un nouveau peuple dans quelques années ; ils attireront l'abondance dans votre province, & bientôt toute la France aura les yeux fixés ſur vous.

LE PRÉSIDENT.

C'eſt-à-dire, qu'au lieu d'être Gouverneur, vous voulez que je faſſe revivre l'emploi de Cenſeur, comme chez les Romains.

LA BONNE.

Votre emploi, pour être bien rempli, demande que vous vous chargiez des fonctions qui étoient attribuées aux Cenſeurs à Rome, cela n'eſt pas douteux. Parlons franchement ; ce n'eſt pas pour toucher les appointemens de

cet emploi, tenir table ouverte, que le Roi vous cede son autorité dans une province; c'est pour procurer l'avantage de cette province, en devenir le pere. Je sais que je serois sifflée si je parlois ainsi à un homme qui n'eût aucune idée du christianisme, & même d'une saine politique; à ces gens qui meurent sans penser à ce pourquoi ils ont vécu; qui, dépourvus de toutes ces qualités qui constituent le mérite réel & entraînent le respect, s'efforcent d'éblouir les yeux par un éclat qui leur est absolument étranger, & qui, en étalant leur magnificence, se cachent derriere, & semblent avouer par-là, que n'ayant rien par eux-mêmes qui puisse attirer les regards, ils sont forcés de se mettre à l'ombre & de distraire de leurs personnes. Mais vous êtes bien éloigné d'avoir besoin de cette ressource pour vous faire estimer. Le Ciel vous a donné un sens droit, capable de connoître le bon & le grand,

& une ame grande, capable de vous passionner pour ce beau & ce grand; ne laissez pas inutiles ces beaux présens du Créateur, remplissez la mesure qui vous est offerte, & tout en gagnant le Ciel, travaillez à vous rendre heureux & estimable sur la terre.

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rusée, Mademoiselle : vous cherchez à piquer ma vanité & vous y avez réussi. Que faudroit-*il* faire pour remplir ce devoir que vous me représentez comme le plus important? Je le conçois tel, l'oisiveté produit tous les vices. Mais peut-on affectionner les hommes au travail malgré qu'ils en ayent?

LA BONNE.

Non pas ces fainéans de profession qu'une charité mal-entendue nourrit dans une paresse odieuse; ceux-là n'aimeront jamais le travail, ce qui n'empêche pas qu'on ne doive les enfermer & les forcer de travailler, sans leur

épargner même les châtimens. Mais les jeunes gens peuvent être pliés, & c'est à ceux-là que vous devez donner toute votre attention. Je sais que votre place ne vous permet pas d'entrer dans le détail des moyens dont on doit se servir pour réussir dans cette œuvre. Aussi je ne vous propose point de vous en charger, je ne vous demande que deux choses, protection & argent.

LE PRÉSIDENT.

Pour de la protection, tant que vous voudrez : pour de l'argent, c'est une autre affaire ; mais nous parlerons de cela plus amplement : venez souper avec nous, nous serons seuls.

LA BONNE.

J'aurai cet honneur, Monsieur, & j'emploîrai le temps qui me reste à vous mettre sur le papier les idées qui me viendront à cet égard.

V.me CONVERSATION Particuliere.

Mlle. AGNÈS, LA BONNE.

LA BONNE.

COMMENT, Mademoiselle, si-tôt de retour de la campagne ! Il y a à peine quatre mois que vous êtes partie, & vous deviez, à ce que vous m'aviez dit, y passer le reste de l'année.

Mlle. AGNÈS.

J'ai saisi un prétexte pour venir en ville ; mais, à la vérité, j'avois grande envie de vous voir & de vous consulter sur ma vocation. J'ai une grande envie d'être religieuse.

LA BONNE.

Vous, ma chere Agnès ! je ne sache personne qui ait eu jusqu'à ce jour moins de vocation pour le couvent. Comment cette envie est-elle venue

si vîte? & Monsieur votre oncle, pourrez-vous l'abandonner ainsi?

Mlle. AGNÈS.

Mon oncle peut se passer actuellement de mes soins; il s'est marié dès le premier mois de notre séjour à la campagne.

LA BONNE.

Et c'est, sans doute, depuis ce temps que vous avez conçu le dessein d'être religieuse.

Mlle. AGNÈS.

Non, il n'y a pas plus d'un mois que j'ai conçu ce dessein. Ma nouvelle tante est la meilleure femme du monde, & pourtant il y a une sorte d'incompatibilité dans nos humeurs qui ne me permet pas de vivre avec elle. Entre nous, ma Bonne, c'est une femme de rien, qui a toujours vécu à la campagne; cela n'a ni éducation ni délicatesse.

LA BONNE.

Ne pourriez-vous pas, ma chere,

vous retirer dans un couvent, & y demeurer ſans être religieuſe ?

Mlle. AGNÈS.

Je l'avois penſé d'abord. En y réfléchiſſant, j'ai penſé que ce ſeroit faire une ſorte d'affront à mon oncle de quitter ſa maiſon, à moins que ce ne ſoit pour prendre un établiſſement. Je n'ai pas une ſorte de répugnance pour la vie religieuſe, elle aſſurera mon ſalut en m'éloignant du péché; je ſerai excitée à la ferveur par les bons exemples; mon eſprit ſera plus tranquille, & je ſuis tellement faite, qu'il me faut de la tranquillité pour ſervir Dieu, D'abord que les choſes ne vont pas comme je le ſouhaite, ma pauvre tête ſe renverſe, je ne puis plus prier, & actuellement il y a un mois tout entier que je n'ai approché des Sacremens : j'ai quitté tout-à-fait l'oraiſon, j'y étois comme le bœuf & l'âne de Bethléem.

LA BONNE.

Il faut en convenir, ma chere amie, vous avez une excellente vocation, & il y auroit de la mauvaiſe humeur à y contredire. Ah! çà, vous connoiſſez ma méthode : il m'eſt impoſſible de diſſimuler avec celles que j'aime. Voici comme quoi j'évalue votre déſir d'être religieuſe. Je le regarde comme le fruit de la pareſſe & d'un orgueil conſommé : il faudroit vous faire de grandes violences pour vivre avec cette tante ; rabaiſſer vos grandes lumieres pour vous apétiſſer à ſa taille : vous n'en avez pas le courage, & pour vous arracher à la croix intérieure que Dieu vous préſente de ſa main, vous allez feindre d'en embraſſer une extérieure. Je m'exprime peut-être trop nettement, ma chere ; mais il faut vous ouvrir les yeux ſur le piege que le démon vous tend, & qui, quelque groſſier qu'il ſoit, vous a ſéduite. N'eſt-il pas vrai que vous ne voulez

vous faire religieuse que pour souffrir moins ?

Mlle. AGNÈS.

Et quand cela seroit, ma Bonne, Dieu pourroit-il m'en faire un crime? N'est-ce pas là le motif que vous avez donné à Dorothée pour l'engager à se faire Carmélite ? Il me semble que vous lui avez dit bien nettement que la fidélité au mouvement qui la portoit à y entrer, lui procureroit non-seulement le bonheur éternel, mais encore un bonheur présent. Vous ne l'avez point trompée : je la vis hier en arrivant, & elle m'assura qu'elle étoit heureuse ; qu'elle attendoit avec impatience le moment de prononcer ses vœux, & qu'elle ne changeroit pas la couronne d'épines qu'elle recevra contre celle de l'Impératrice.

LA BONNE.

Elle vous a parlé selon ses vrais sentimens, ma chere ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne conserve les répu-

gnances les plus terribles pour cet état. Je vous ferai l'hiſtoire de ſa vocation. Dorothée aime paſſionnément le monde; elle étoit faite pour y briller, ou, pour parler ſelon les lumieres de la foi, pour s'y perdre; car elle joint un caractere foible à de grandes paſſions. Ce caractere eſt preſque toujours une marque de vocation à la vie religieuſe: ces ſortes de perſonnes n'ont d'aſile qu'un cloître, encore faut-il qu'elles choiſiſſent une maiſon abſolument ſéparée du monde. Dieu leur fait ſentir cette vérité d'une maniere ſi claire, qu'elles ne peuvent l'éluder. Cette certitude n'éteint point les répugnances terribles qu'elles ont pour la vie religieuſe: elles étoient telles chez Dorothée, qu'elle ne pouvoit ſouffrir à ſon côté un bouquet cueilli dans le jardin d'un couvent, & qu'en ayant un jour mis un devant elle, je fus toute ſurpriſe de le lui voir arracher en pleine rue avec une ſorte d'horreur,

& le jeter dans la boue. Vous ne me croirez pas, ma chere ; ce fut le premier indice certain que j'eus de sa vocation : je reconnus l'ouvrage du diable & de la nature dans cette horreur, & elle ne me dissimula pas, que depuis quelque temps elle étoit extrêmement tourmentée de la pensée d'être Carmélite. La crainte d'être assurée que c'étoit sa vocation, l'avoit empêchée de m'ouvrir son cœur, & depuis six mois qu'elle avoit cette vue, elle avoit éludé, sous divers prétextes, les visites que je lui proposois de rendre à sa tante, qui est maîtresse des novices dans cette maison. Tourmentée par sa rebellion à la grace (car il est dur de regimber contre l'aiguillon), elle me dit un jour, avec un dépit qui me fit rire en même temps qu'elle m'inspiroit une grande pitié : Eh bien, je serai religieuse, puisque Dieu le veut absolument ; mais ce ne sera pas chez les Carmélites ; je vous en avertis : je

veux entrer à Sainte-Marie. Et qui s'oppose à votre volonté, lui répondis-je? vous ai-je jamais dit d'aller dans un endroit plutôt que dans un autre? souhaité-je autre chose, sinon de vous voir accomplir la volonté de Dieu? Mais cela ne fait rien au bon Dieu, me dit-elle, avec cette vivacité que vous lui connoissez. Voilà qui est décidé : vîte, allons aux Carmélites prendre congé de ma tante, & lui demander une lettre pour la Supérieure de la Visitation : dépêchons-nous, de crainte que ce bon mouvement ne m'échappe. Tenez, me voilà toute soulagée depuis que j'ai pris cette résolution. Demain je veux entrer dans la maison : je vous prendrai à trois heures.

Je la laissai dire & faire tout ce qu'elle voulut, persuadée que ce n'étoit pas là son dernier mot; car j'étois fortement persuadée que sa vocation étoit pour les Carmélites. Je l'abandonnai à la grace, avec une sorte

d'assurance qu'elle faisoit de vains efforts pour y échapper. Effectivement, elle vint me trouver à l'heure marquée, & me dit : Comment vous exprimer ce que je souffre ? j'offre à mon Dieu un sacrifice qui me coûte plus assurément que celui qu'ont fait les martyrs en donnant leur vie ; & cependant je sens qu'il n'est pas content & qu'il rejette mon offrande, parce que je ne la fais pas au lieu où il la veut : pour l'amour de Notre-Seigneur, ma chere amie, dites-moi librement ce que vous en pensez. Puisque vous me demandez mon conseil, lui dis-je, je vous répondrai que c'est aux Carmélites qu'il vous demande : courage, ma chere amie, oubliez ce que cette vie a de dur pour le corps ; un peu d'habitude en ôte la plus grande peine : d'ailleurs, vous en serez amplement récompensée par les douceurs & la liberté d'esprit. Partons, me dit-elle, quand je devrois souffrir jusqu'à cent

ans, c'eſt une minute en comparaiſon de l'éternité. Elle me donna la main en finiſſant ces mots, & montant en carroſſe, elle commanda au cocher d'aller aux Carmélites. Elle fit venir la Prieure, & la conjura de lui faire ouvrir les portes; ce qui lui fut accordé ſur le champ. Sa tante, qui croyoit qu'en ce moment elle entroit à Sainte-Marie, étoit devant le Saint Sacrement, où elle offroit à Dieu le ſacrifice de l'eſpoir qu'elle avoit eu d'avoir ſa niece, & lui demandoit pour elle la perſévérance. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque la Supérieure la lui remit entre les mains! J'ai ſu de cette ſainte Religieuſe qu'elle l'auroit renvoyée dès le lendemain, ſi elle n'eût écouté que l'amitié humaine: celle auprès de laquelle elle coucha, lui dit qu'elle avoit paſſé la nuit la plus terrible, & qu'elle ſautoit, pour ainſi dire, juſqu'au haut de ſon lit; ce fut l'expreſſion de cette fille qui n'en trouvoit point d'autre

pour exprimer la violence des mouvemens dont elle avoit été agitée.

Mlle. AGNÈS.

Vous me faites frémir, ma Bonne! & apparemment que ces peines ont disparu avant qu'elle ait pris l'habit.

LA BONNE.

Point du tout, ma chere; vingt fois, pendant les trois mois qu'elle a postulé, elle a demandé à sortir. Sa tante lui a répondu qu'elle étoit prête à lui faire ouvrir les portes, pourvu qu'elle fût auparavant passer une demi-heure devant le Saint Sacrement. Elle en revenoit soumise, mais le calme n'étoit pas long. Comme ses répugnances s'augmentoient chaque jour, la Supérieure exigea qu'elle consultât la Sorbonne sur la validité de sa vocation. Elle le fit, & il n'y eut pas deux voix, tous s'accorderent, à son grand regret, à dire qu'elle étoit bien appelée. Enfin, le moment fatal arriva, & pendant

qu'on tenoit chapitre pour la recevoir au voile blanc, j'eus permiſſion de l'entretenir. A la lettre, elle avoit deux ames. Dans l'une, elle ſouhaitoit d'être refuſée : dans l'autre, elle trembloit qu'on ne la crût indigne de l'habit. Enfin, on lui annonça ſa réception. Elle ſe jeta aux pieds de la Supérieure, & manqua y ſuffoquer des larmes que ſa joie & ſa douleur lui arrachoient dans le même temps. Elle avoit la pâleur de la mort ſur le viſage; mais à meſure qu'elle ſe dépouilloit de ſes habits mondains, une douce tranquillité s'emparoit de ſon ame, & lorſqu'elle reparut vêtue en Carmélite, on auroit eu peine à ſe perſuader que c'étoit la même perſonne, tant l'état de ſon intérieur ſe manifeſtoit au dehors. Depuis ce temps, elle n'a pas eu une ſeule tentation contre ſon état, & elle jouiroit d'une paix parfaite ſi elle ne craignoit que ſon indignité ne l'empêchât d'être reçue à faire ſes vœux.

Mlle. AGNÈS.

N'y a-t-il qu'une ſorte de vocation? & la mienne en eſt-elle moins bonne pour n'être pas accompagnée de ces répugnances?

LA BONNE.

Dorothée a pris de la main de Dieu la croix qui lui étoit offerte, quoiqu'elle lui parût la plus peſante de toutes; voilà le ſeul motif de ſa vocation. La vôtre en a un tout contraire: vous rejetez la croix que Dieu vous préſente, parce que vous la trouvez trop lourde, & vous voudriez la changer contre une plus douce qu'il *ne* vous deſtine pas. Que ſont devenues, ma chere, toutes ces idées de perfection que vous aviez il y a deux ans? le martyre ne vous eût pas fait reculer.

Mlle. AGNÈS.

Savez-vous bien, ma Bonne, que je trouverois beaucoup plus aiſé de

me laiſſer couper le cou, que de vivre dix ans avec la plus inſipide perſonne qui fut jamais. A préſent je ne la trouve qu'ennuyeuſe, parce que j'ai l'eſpérance de la quitter; elle me paroîtroit haïſſable ſi je perdois cet eſpoir. Chargez-moi de haires, de cilices, de chaînes de fer : condamnez-moi à vivre de pain & d'eau, j'y conſentirai. La perfection conſiſte-t-elle à mourir d'ennui?

LA BONNE.

Elle conſiſte à ſouffrir les peines que Dieu nous envoie, & une ſeule reçue de ſa main eſt plus agréable à ſes yeux que toutes les pénitences corporelles. L'amour-propre, l'orgueil s'eſt nourri de toutes celles que vous avez faites juſqu'à ce jour; ce n'eſt point-là ce qui conſtitue la vraie piété, mais le ſupport des défauts du prochain, & comme j'ai dit, ſans héſiter, que Dieu appeloit Dorothée aux Car-

mélites, je prononce hardiment que Dieu vous veut auprès de cette ennuyeuſe tante. Que vous êtes aveugle! il vous offre des tréſors, & vous les foulez aux pieds.

Mlle. AGNÈS.

Oui, des tréſors d'impatience, d'ennui, de dégoût, d'abandon de tous mes exercices. Voilà ce que j'ai gagné depuis trois mois.

LA BONNE.

Et ce que vous pouvez regarder comme la punition de votre peu de fidélité aux graces que Dieu vous offroit. Je vous l'ai déjà dit bien des fois, ma chere Agnès, loin d'avoir fait quelques progrès dans la piété, vous n'en avez pas même la vraie idée. J'ai ſoumis mon jugement à celui des perſonnes qui vous ont permis des auſtérités, mais ſi j'en euſſe cru mes lumieres, je vous les aurois interdites juſqu'à ce que vous euſſiez travaillé

ſur l'eſſentiel. Vous n'avez pas encore donné le premier coup à votre orgueil, à votre propre volonté, & cependant vous vous flattez d'être humble & obéiſſante. Vous n'êtes rien moins que tout cela, ma très-chere, & tranquilliſée par vos pratiques de pénitence, qui ne ſont, à les bien prendre, que des œuvres de ſurérogation, vous négligez les eſſentielles pratiques du chriſtianiſme. J'avois prévu cela.

Mlle. AGNÈS.

Et pourquoi ne m'en avez-vous pas avertie ? D'ailleurs, je n'ai rien fait que de l'avis de mon directeur; il me conſeille la retraite.

LA BONNE.

Vous en avez donc d'autres motifs que ceux que vous m'avez allégués ? il n'eſt pas poſſible qu'il vous conſeille de fuir la croix.

Mlle. AGNÈS.

Ce n'eſt pas ſous ce point de vue

qu'il a envisagé mes difficultés. Je suis entrée dans un plus grand détail avec lui qu'avec vous. Je voulois ménager ma tante; mais, pour vous empêcher d'être scandalisée de ma conduite, je suis forcée de vous dire que c'est une femme qui a la dévotion en horreur, qui en badine sans cesse, & qui tourne en ridicule toutes mes pratiques de piété : depuis qu'elle est dans la maison j'ai été forcée d'en abandonner la plus grande partie pour avoir la paix. Voilà ce que j'ai dit à mon directeur.

LA BONNE.

Qui a pris le tout comme de l'argent comptant, sans rien approfondir. Voilà, ma chere, un des plus grands abus de la direction, & celui qui sert le plus à la décrier. Un directeur ne peut vous conduire qu'autant qu'il vous connoîtra parfaitement & que vous lui dévoilerez les plus secrets replis de votre cœur. Trompé par une fausse expo-

ſition, il vous donnera des conſeils qui vous ſeront nuiſibles, & on mettra ſur ſon compte les fautes qui en ſeront la ſuite. Je veux éviter cet écueil, & ne puis vous donner de conſeils, à moins que vous ne me montriez votre ame à nu, pour ainſi dire. Voyez ſi vous pouvez vous y déterminer.

Mlle. AGNÈS.

Je n'ai jamais eu intention de lui rien cacher ni à vous. Si je l'ai trompé, je puis vous aſſurer que je l'ai été la premiere.

LA BONNE.

Répondez-moi avec ſincérité. N'eſt-ce point vous qui avez indiſpoſé votre tante contre la piété? Vous affichez la dévotion, ma chere; elle eſt infiniment reſpectable, mais la vraie & la ſolide ne prétend point au reſpect; c'eſt une petite violette qui ſe cache, & qui ſe fane au ſoleil.

Mlle. AGNÈS.

Me conſeilleriez-vous, ma Bonne, de cacher le goût que j'ai pour la piété? ne ſeroit-ce point rougir de l'Evangile?

LA BONNE.

Eh mon Dieu, ma chere, l'Evangile nous apprend à nous laver le viſage, à le parfumer, pour ainſi dire, afin de cacher nos jeûnes. Vous n'êtes point de celles qu'un rang élevé force de faire leurs bonnes œuvres en public afin d'édifier leurs inférieurs & de les entraîner par leur exemple. Vivez de ſorte qu'on diſe en vous voyant: Cette fille vit en chrétienne: qu'on ne ſoupçonne rien au-delà. Je vous ai déjà dit que cet habit brun, ce linge uni s'accommodoient fort bien avec la vanité: vous n'êtes pas belle, Dieu merci, il s'en faut de beaucoup; en cent ans on ne prendoit pas garde à votre viſage ſi vous étiez habillée comme

une

une autre; vous avez pris le vrai moyen d'attirer les regards.

Mlle. AGNÈS.

Je ſais bien que je ſuis laide, & je ne vois pas quelle néceſſité il y avoit à m'en faire ſouvenir. Vous êtes piquante, ma Bonne.

LA BONNE.

Vous avez bien de la peine à retenir vos larmes, ma chere Agnès : vous voilà ſérieuſement bleſſée; je m'y attendois. Comment accordez-vous cette ſenſibilité pour un bibus, avec cette humilité que vous vous flattez d'avoir acquiſe? ne voyez-vous pas que vous en êtes à l'alphabet de la vertu? Je vois que vous réprimez votre dépit, & cela m'édifie beaucoup; mais ce dépit, l'auriez-vous ſi vous aviez commencé à renoncer à vous-même? Je ſuis perſuadée que c'eſt cet orgueil qui eſt encore tout

vivant, qui vous donne de l'antipathie pour votre tante : si vous voulez sonder votre cœur, vous conviendrez avec moi que j'ai mis le doigt sur le mal.

Mlle. AGNÈS.

Laissez-moi pleurer tout à mon aise, car en vérité j'étouffe.... Hélas ! il est bien vrai que l'orgueil est bien vif chez moi ; &, puisqu'il faut tout dire, j'avouerai que ma tante ne m'a révoltée que parce qu'elle s'est apperçue que je n'étois rien moins que ce que je voulois paroître. Ce n'est pas que je sois hypocrite, non ; c'est de bonne foi que j'ai cru avoir fait de grands progrès dans la vertu ; & comme vous le dites, j'en suis encore aux premiers éléments. Ah ! je le vois bien, je ne viendrai jamais à bout de détruire cet orgueil ; il est trop enraciné.

LA BONNE.

Le voilà qui se montre sous une

autre forme : le découragement & la présomption ont la même cause. Non, ma chere, vous ne viendrez pas à bout de détruire votre orgueil, mais Jesus-Christ le détruira. Il vous donne actuellement la vue de votre impuissance ; c'est déjà une grande grace, ne la tournez pas en poison, en vous laissant abattre, & prenez des résolutions propres à la faire profiter.

La premiere, c'est de ne pas passer un seul jour, & s'il se peut, une seule heure, sans reconnoître en la présence de Dieu que vous n'êtes qu'un néant, que vous ne pouvez par vous-même que pécher, & qu'il vous faut des graces continuelles pour vous élever au-dessus de votre corruption & faire le bien. Ce regard de votre impuissance doit exciter en vous un gémissement continuel vers celui qui peut & qui veut vous guérir & vous fortifier.

Mais ce n'eſt pas aſſez de demander la grace de Dieu, ma chere, il faut y correſpondre, & travailler ſérieuſement à détruire votre orgueil.

Mlle. AGNÈS.

Et comment y parvenir, ma Bonne? Je vous répete que j'ai été la dupe de moi-même : ſerai-je plus éclairée à l'avenir que par le paſſé?

LA BONNE.

Permettez-moi de vous le dire, ma chere; ſi vous avez donné dans l'illuſion, c'eſt votre faute : je vous avois prévenue. On ne peut marcher ſans guide dans le chemin de la ſpiritualité, autrement on s'égare. On ne peut rendre la direction profitable, à moins qu'on ne ſe montre telle que l'on eſt, & aſſurément vous avez trompé votre directeur. Je le connois, s'il vous avoit connue, ſa conduite auroit été tout autre; mais,

je vous le répéterois cent fois, sans cette parfaite connoissance, la direction est plus nuisible que profitable.

Mlle. AGNÈS.

Comme mon aveuglement est involontaire, je le tromperai encore sans le vouloir ; c'est un mal sans remede. Mais, ma Bonne, je fais une réflexion. Cet honnête homme m'a renvoyée à vous, peut-être a-t-il quelques soupçons de la vérité, & qu'il suppose que vous me connoissez mieux que lui. Ah ! çà, ma Bonne, faisons un marché. Vous serez mon directeur. Vous me connoissez, de maniere qu'il me seroit impossible de vous en imposer. Je vous promets une obéissance aveugle.

LA BONNE.

Cela est bientôt dit, ma chere ; mais que l'exécution vous paroîtroit péni-

ble ! D'ailleurs, je n'ai point de vocation pour cet emploi ; votre directeur est un homme éclairé & prudent, soyez docile à ses avis, & vous serez bien conduite.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le préſent Manuſcrit, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris le 25 Septembre 1778.

Signé, AMEILHON.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

N.° 2807.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Conſeils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé PIERRE BRUYSET-PONTHUS, Libraire à Lyon, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public *Les Œuvres de Ma*

dame Le Prince de Beaumont, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dom-

mages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de MAUPEOU, & un dans celle du Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur

ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris, le ſeizieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatorze, & de notre Regne le premier. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.° 2807, folio 326, conformément au Réglement de 1723. A Paris, le 22 Novembre 1774.

Signé, SAILLANT, *Syndic.*

MARC D'OR.

J'AI reçu de M. BRUYSET-PONTHUS, la ſomme de quarante livres, pour le droit du Marc d'Or du Privilege général, pour imprimer les *Œuvres de Madame le Prince de Beaumont*, & ſeize livres pour les huit ſous pour livre dudit droit. Fait à Paris, le quinzieme jour de Novembre mil ſept cent ſoixante-quatorze. Quittance du Tréſor général du Marc d'Or des Ordres du Roi, année 1774. *Signé* CARON. Et au dos eſt écrit: Enregiſtré au Contrôle général du Marc d'Or des Ordres de Sa Majeſté, par Nous Ecuyer, Conſeiller du Roi, Contrôleur Général dudit Marc d'Or. A Paris, le quinzieme jour de Novembre mil ſept cent ſoixante-quatorze.

Signé BEAURIN.

Collationné à l'Original par Nous Ecuyer, Conſeiller-Secrétaire du Roi, Maiſon, Couronne de France & de ſes Finances. *Signé* LEBEGUE.

LE nouveau Privilege général pour quinze ans, eſt à l'Enregiſtrement à Paris.



